Au coin du pont…

Atelier d'écriture :

« Les Bricolins du Berry-Nivernais »

Annales 2018-2019

Sommaire :

Introduction	Page 3
❖ Octobre 2018	Page 5
❖ Novembre 2018	Page 12
❖ Décembre 2018	Page 24
❖ Janvier 2019	Page 33
❖ Février 2019	Page 49
❖ Mars 2019	Page 56
❖ Mars 2019	Page 71
❖ Avril 2019	Page 83
❖ Mai 2019	Page 106

Il n'y a que les pêcheurs, les chasseurs, les « bravos », les « traîneurs d'rios » pour bien connaître la Loire. Afin de « discuter le coup » tous ces « arcandiers » se réunissent le soir « au coin du pont ». Là, on cause de pêche, et de bateaux, et de souvenirs. On cherche à prédire le temps qu'il fera. Les anciens, ceux qui ont du sang de marinier dans les veines ou fréquentent la Loire depuis leur plus jeune âge, s'y trompent rarement.

E. Roger (La Charité sur Loire)

Ce qui caractérise les Bricolins de l'atelier d'écriture du cercle littéraire Athanor, c'est ce désir d'une écriture qui s'épanouisse autour d'un thème commun et, surtout, raconte des histoires ! Voici donc, réunis dans ce fascicule, les textes produits par les différentes autrices et auteurs regroupés dans l'ordre chronologique de leur élaboration. Des orientations d'écriture sont suggérées mais non imposées : les lecteurs pourront ainsi juger des sources variées d'inspiration, mais aussi des convergences qui traversent l'atelier.

Certains soirs d'été, au coucher du soleil, les grenouilles nichées au bas du pont de Loire, se taisent subitement et écoutent l'écho des secrets souterrains de la ville que conservent les murs épais du parapet de Loire.

Marie-Claude Chanay

Les textes publiés sont tous présentés avec le consentement des participant-es et sous leur responsabilité propre.

Photographies : Bernard Poix-Sester (sauf page 41 source inconnue).

Pour Faire une Potion magique

Par Françoise Bezet

Dans un profond chaudron, une passion mettez.
Mots vifs et expressions, doucement remuez.
Aux sentiments profonds, préférence donnez.
À l'imagination, grande part laisserez.

À vos compositions, point de freins ne mettez,
Mais avec attention, les mots justes choisirez,
Et sans hésitation, si le soufre sentez,
Au milieu du bouillon, grain d'humour ajoutez.

À votre inspiration, vous abandonnerez.
Personnages très bons, de votre main créerez.
Ou diables rubiconds, aux enfers enverrez.

De gouttes d'émotions, le brouet parfumez
D'un soupçon d'évasion, le tout, relèverez
Et de cette potion, le plaisir, partagez.

24 janvier 2019

Au Coin du Pont

Par Marie-Claude Chanay

Quel Charitois ou enfant de Charitois n'a pas entendu parler du Coin du Pont ?
Nombreux étaient les artisans (peintres, menuisiers, tailleurs de pierres, charpentiers, sculpteurs, etc.), les jeunes employés de commerce qui venaient, avant la reprise du travail ou après, se réunir régulièrement au coin du pont.
Vous les voyiez s'asseoir ou s'accouder sur le parapet, les uns les jambes dans le vide, les autres ponctuant de rires leur discussion, d'autres admirant encore une fois les arches du pont qui à plusieurs reprises avaient souffert (des guerres ou des violences de La Loire).

Les poètes et artistes s'asseyaient dans le petit café, au coin de la Rue du pont et admiraient le fleuve, sa lumière d'été, ses sables dorés qui donnent envie de se baigner.

Les tableaux de Claude Rameau, et d'André Pigoury, M. Montchougny, parlent de leur amour pour la Loire. Les photographes,

l'appareil à l'épaule, espéraient le sujet beau ou insolite et étaient là pour les défilés de l'association musique, comices agricoles, crues ou Loire gelée en hiver (1954). Vous les voyiez contempler la belle Loire, inspecter ou humer son humeur, ses vents, rappeler le dicton magique : « Lorsque la Charnaye met son manteau gris, il va pleuvoir sur La Charité ! ».

Les adeptes du coin du pont le savent bien : il ne faut jamais se fier à ses bleus tendres ou changeants : elle est d'un caractère emporté avec ses crues violentes, (1846, 1 900 ; etc.), ses glaces qui brisèrent au temps des Cornu, mariniers, qui bateaux, sapinières, toues, bateau vivier (où l'on vendait les poissons de Loire), bateau-lavoir. On parle encore du dernier bateau-lavoir qui s'est échoué en 1948 contre les glaces.

Il n'est pas rare d'entendre certains relater l'histoire du dernier bateau. La Confiance (bateau-lavoir de Charles Cornu) qui fut brisée par les glaces en 1948. Qui n'a pas colporté l'histoire de la belle plaque émaillée La CONFIANCE qui se trouvait encore, il y a quelques années chez un commerçant de la Grande rue ?

Chut, secret historique Charitois, comme tant d'autres, dont on parla sans doute au coin du pont : au coin des idées ! Au XXe, même geste : se pencher pour voir l'eau, les remous, un poisson, le sable… Les barques de pêcheurs alignées au long du quai Foch. Il n'était pas rare de voir un chapeau de paille, armé d'une longue gaule et épuisette et descendre du pont de Loire par les escaliers, afin de choisir sa place de pêcheur sur les conseils du marchand de pêche M. Prilot à la figure joviale, qui avait appelé le photographe pour prendre la photo de son butin : un poisson long et long, si long pour nos yeux d'enfant : un brochet !

L'homme au chapeau de paille extrêmement gentil travaillait chez la mercerie Delorme et offrait à ma mère des centaines de bobines de fil de couleurs dont mon âge admirait la beauté. Je suivais des yeux ce chapeau de paille si aimable qui osait faire du mal aux poissons parmi les couleurs chatoyantes de la Loire, dont le rose du soleil couchant !

Je revois les bras qui s'allongeaient et en direction des méfaits, les têtes opiner du chef, les bouches en point d'exclamation, tout en rappelant les histoires que leurs aïeules leur avaient racontées.

1. Octobre 2018…

Propositions d'écriture :

La Charité-sur-Loire mystérieuse, entre passé (Moyen-Âge au temps de Perrinet Gressart : voir document à consulter sur le site) et le présent.

- *Un objet trouvé au milieu de la Loire ;*
- *Un homme arrive à la Charité-sur-Loire un 24 décembre ;*
- *Libre choix.*

Contributions :

- **Noël barbare** – *Bernard Poix-Sester* *page 6*
- **Évènement historique**– *Françoise Boué* *page 7*
- **Un visiteur comblé** – *Jean-Denis Pacaud* *page 8*
- **Sous les eaux** – *Monique Benard* *page 10*

Noël barbare

Par Bernard Poix-Sester
23 octobre 2018

Le vent chargé d'une pluie fine et glaciale enveloppe la Créature, sans que cela semble lui causer le moindre trouble. Sa silhouette vaguement humaine se fond dans la nuit noire qui vient à peine de tomber. La ville toute proche des bords de Loire où la Créature se trouve, semble recroquevillée sur elle-même. Elle décide d'observer depuis la rive jusqu'à ce que quelque chose se passe. Elle finit par se demander si Elle n'est pas victime d'une erreur des scientifiques affirmant qu'il y avait de la vie sur cette planète, quand tout à coup un son vibrant déchire l'air et se multiplie tout en s'accélérant : Dong ! Dong ! Dong ! Dong ! Des sortes d'ombres se précipitent dans un immense bâtiment et semblent comme absorbé par une ouverture béante qui vient de s'ouvrir au pied de la façade. Dong ! Dong ! Dong ! Le vacarme s'arrête brutalement et quelques instants plus tard d'étranges sons, beaucoup plus doux, se font entendre par intervalle. La Créature n'en comprend pas le sens, mais, soucieux de remplir sa mission, Elle s'avance prudemment. Parvenue tout près du monument colossal, Elle se lance à la recherche d'une ouverture qui Lui permettrait d'observer l'intérieur, mais les seuls endroits qu'Elle repère sont inaccessibles.

À force de marcher, Elle se retrouve à nouveau près de la grande ouverture qui tout à l'heure semblait absorber les ombres passantes. Elle est prête à renoncer quand tout à coup, ce qui obstruait le passage s'écarte une nouvelle fois tandis que le bruit assourdissant reprend de plus belle : Dong ! Dong ! Dong ! Ce que vit alors la Créature, La remplit d'effroi ! Elle s'enfuit aussitôt vers la Loire. Parvenue près du fleuve, dans Sa précipitation à vouloir regagner son vaisseau, elle heurte une de ces ombres aperçues auparavant : un personnage étrange vêtu d'un long manteau brun qui lui descend jusqu'aux pieds. Tandis qu'il trébuche et chute, l'ombre lâche l'objet qu'il tenait contre lui juste devant la Créature qui s'en empare aussitôt par réflexe puis disparaît dans les profondeurs de la nuit…

* * *

« Présomption confirmée d'une forme organisée de vivant sur la planète bleue ».

Le Docteur Cornélius Aufrais a montré, preuve à l'appui, que les habitants de cet astre non seulement existent mais pratiquent des rites barbares durant lesquels ils clouent leurs semblables sur des croix qu'ils livrent ensuite à la liesse populaire. C'est aussi pour eux l'occasion de s'offrir des cadeaux.

Le « Mediastar » du 27 décembre 2563.

Évènement Historique

Par Françoise Boué
Octobre 2018

Jean, ici, tout le monde l'appelle le roi des « verdiaux ». Il les connaît ces îlots que le fleuve a construits au gré de son humeur. Tous sauf un, en aval du pont de pierre. Il attend, depuis le début du printemps que la Loire veuille bien le laisser aborder. Ce matin, elle s'épanche calmement sous ses fenêtres et son niveau est au plus bas. C'est le moment de tenter l'aventure. Il rejoint l'endroit où il a accroché sa barque. De loin, il aperçoit l'esquif. Contrairement aux autres jours, elle semble figée et, encore plus étonnant, immobile, perpendiculairement au courant. De la berge, il aperçoit une masse accolée au flanc. Avec l'extrémité de sa rame, il touche l'objet une fois, une deuxième plus fort, un son métallique retentit. De plus en plus intrigué, il décide de sortir l'objet de l'eau. Petit à petit, avec force et ténacité, il le glisse sur la berge et découvre qu'il s'agit d'une cantine.
Elle est légèrement rouillée, les poignets encore utilisables, les fermetures rehaussées chacune d'un cadenas très ancien. Il doit la transporter chez lui afin de l'ouvrir. Il aperçoit son voisin. « Eh, j'ai besoin de toi, viens voir » Marcel perçoit dans le ton de Jean qu'il ne peut déroger à cet appel. « Je vais encore être en retard au journal ! » répond-il en maugréant mais il ne pouvait pas lui refuser un petit coup de main, c'est grâce à lui qu'il mangeait encore des fritures d'ablettes de la Loire.
Ils transportent la cantine, la posent sur l'établi. Avec force coups de marteau, l'aide de pinces, ils soulèvent enfin le couvercle. « Nom de Dieu » exulte Marcel.
La semaine suivante, un article dans l'Écho Charitois annonce :
Événement historique : le voile enfin levé !
Deux promeneurs ont découvert dans le lit de la Loire une cantine. D'après les experts sollicités, elle daterait de la fin du XIXe siècle. Elle contenait une lettre adressée à une certaine Rosemonde Dupavé, domiciliée 25, Impasse des mariniers. Le contenu de la missive et de la cantine ne laisse aucun doute sur le métier de cette dame. Le voile est enfin levé : il y avait bien des prostituées dans ce lieu. Avant l'installation du foyer catholique pour jeunes filles en difficultés à cette adresse, la question sur l'origine de cette maison avait été soulevée mais jamais élucidée. Les Charitois ont maintenant leur réponse.
À côté de l'article, une photo : une cantine ouverte, deux hommes souriants regardent l'objectif. L'un montre une lettre, l'autre soulève une guêpière ornée de dentelles. Sous le cliché cette légende : Bravo Messieurs !

Le Visiteur Comblé

Par Jean-Denis Pacaud
Octobre 2018

Les Humains sont très partagés sur ce qui arrive après la mort… Certains comme notre grand philosophe national Michel Onfray sont parfaitement sûrs qu'il n'y a rien : ce qui venant d'un brillant agrégé de Philosophie sortant de notre prestigieuse École normale supérieure est fort troublant… Même si une brave infirmière peu philosophe sans aucun doute vient de lui raconter une NDE (***Near death experience***) : l'expérience de ceux qui sont passés de l'autre côté et en sont revenus ce qui ne semble jamais être arrivé à un agrégé de philo sortant de l'ENS. Il faudrait voir quand même ce qu'en disent deux grands spécialistes américains de la question les Docteurs Raymond Moody et Elizabeth Kubler Ross qui ont publié de nombreux ouvrages sur la question… Rêve un clochard qui traîne dans les rues de ma petite ville vient de me confier que selon lui les morts deviennent des extraterrestres. J'ai décidé de le croire bien qu'il ne soit apparemment pas agrégé de philo…

Perrinet Gressart une gloire locale du XVe siècle réfugié sur une microplanète loin du Système solaire a obtenu une permission… Eh, Oui ! La mort accorde des permissions et vous autorise parfois à retourner parmi les vivants pour quelques jours histoire de voir ce qu'est devenu votre ancien monde. Certes il y a beaucoup de parcimonie dans le don de ces autorisations… Mais quand vous l'avez, tout est bon. Vous êtes unités à la langue moderne vous êtes vêtus d'un costume cravate très bourgeois et une voiture avec chauffeur est mise à votre disposition. De sorte que les vivants (qui s'attendraient à vous voir dans un suaire et ceinturés de chaînes) n'y voient que du bleu… Vous avez même des papiers d'identité en règle…

Un beau soir donc identité Gressart est sort des ruines de son ancien château de Passy-les-Tours fuyant les caves où l'on avait oublié son cadavre. Sa voiture l'attendait sur la petite route voisine. Il était trois heures du matin et pas un Nivernais n'aurait mis le nez dehors pour voir ce qui se passait d'autant qu'il ne se passe jamais rien à Passy-les-Tours à une heure aussi extravagante…

« À la Motte-Josserand ! » déclara-t-il d'emblée au chauffeur…

« Eh bien ! Tu ne perds pas de temps ! Ricana le chauffeur.

« C'est quelque chose qui ne m'est jamais arrivé » répondit doctement le puissant seigneur de la guerre qui fît régner pendant vingt ans la terreur dans le triangle La Charité-sur-Loire Passy-les – Tours et La Motte Josserand… « Allons-y ! Allons-y ! Ajouta-t-il il y a quatre heures de route. »

Le chauffeur rit de bon cœur : « Nous y serons dans une demi-heure ! »

« Ah oui c'est vrai… On m'a dit de ne m'étonner de rien dans ce siècle ! » Il y avait de l'amertume dans la voix du brillant Condottière…

On était en juin et ils virent le soleil se lever sur les puissantes et sombres tours de La Motte Josserand. Perrinet Gressart manifesta une sincère stupeur…

« Tu es étonné qu'il soit intact hein ? Dit le chauffeur alors que Passy-les Tours est en ruine ! »

« Intact ? Tu appelles ça intact ? Les douves sont comblées, des toitures ridicules obturent les remparts… Intact ça ? Mais ils l'ont rendu indéfendable ! Et tu as vu ces immenses fenêtres percées dans les murailles ? Comment y sont-ils parvenus ?

J'ai fait pendre des nuées de coquins pour beaucoup moins que ça »
« Je dois te rappeler les recommandations d'En-Haut : pas d'anachronismes… Ces gens n'ont plus de châteaux à défendre et ils se repaissent de spectacles faciles dans lesquels les Visiteurs venus de nos temps (qu'ils appellent le Moyen-Âge) oublient de fermer les robinets et attaquent à la massue des voitures postales… Ne tombe pas dans ces facilités ! »
« Les robinets ? Les voitures postales
Ah ! Oui j'ai dû apprendre ces mots curieux… Elles sont jaunes
Ces voitures ? C'est bien ça ? Soit !
Un gros soupir suivit.
Ils furent à pied le tour du château. Perrinet Gressart ne dit plus rien mais il ne cessait de hausser les épaules exprimant un mépris et une colère irrépressibles.
« C'est bon dit-il enfin… Mène-moi à La Charité ! »
« Sur Loire ? » railla le chauffeur…
« Cette précision est stupide et inutile. » Trancha le permissionnaire.
Quand ils arrivèrent à La Charité, Perrinet Gressart demanda à voir les remparts… Une exclamation lui échappa : « Des écoles au pied des remparts ! Ils sont fous ces gens-là ! »
« Je t'ai déjà dit que. »
Perrinet Gressart éclata : « C'est à cet endroit que je vis un archer tirer sur la sorcière qui conduisait les troupes de Charles VII, celui de Bourges… Il cria qu'il l'avait eue mais elle n'était que blessée… Comment l'appelait-on au fait ? »
« Jeanne d'Arc ! »
« Ah oui » soupira-t-il « Jeanne d'Arc qu'Anglais brûlèrent à Rouen… La bonne Lorraine qu'ils disaient ! Mais pourquoi tiennent-ils tant à savoir lire aujourd'hui ? À quoi cela peut-il servir à des paysans ? »
« Les paysans font aujourd'hui des études jusqu'à vingt-cinq ans ! »
« Mais ils sont fous ces gens-là ! Oh allez ! Un dernier regard à La Motte Josserand seul vestige du bon temps passé et on rentre… Allez chauffeur comme ils disent ! »
Sur le chemin ils virent un homme curieusement vêtu au bord de la route qui faisait signe à la voiture de s'arrêter…
« Arrête-toi ordonna Perrinet Gressart je serais curieux de savoir ce qu'il veut… »
« Monsieur pourriez-vous me conduire à Donzy ? » dit l'homme avec un curieux accent ajoutant aussitôt : « Je n'ai pas de voiture… »
« Parbleu pourquoi pas ? Montez brave homme… Et qui es-tu donc aussi curieusement vêtu ? »
« Je suis Cheikh Abdallah In Daoud et je suis salafiste ! »
« Salafiste ? Qu'est-ce donc que cela ? »
« Nous sommes les inconditionnels du Prophète Mahomet – qu'Allah le glorifie - et nous tenons à être vêtus comme il était…
« Le Prophète Mahomet ? Celui contre lequel nous fîmes les Croisades ? »
« Oui mon frère vous êtes cette erreur mais si tu me dis une Chahada ici même tu seras sûr d'aller au Paradis d'Allah !
« Et j'y gagnerai quoi ? »
« Tu auras des houris à volonté et tu pourras boire un vin divin qui coule dans les rivières et ne fait proférer aucune grossièreté contrairement à votre vin roumi d'ici-bas !
« Allons bon et qu'est-ce donc que la Chahada ?
Tu répètes après moi : « La Allah i la Allah oual Mohamed Rassoul »
« Et qu'est-ce que cela veut dire ?
« Il n'y a qu'un seul Dieu et Mohamed est son prophète !
« Ça par exemple ! « La Allah y i la Allah oual Mohamed Rassoul », murmura rêveusement l'ancien tyran du Donziais..

« Tu l'as dit mon frère ! Tu es musulman comme moi maintenant… Tu feras la prière cinq fois par jour et tu ne mangeras pas durant le mois de Ramadan tant qu'il y aura du soleil ! Et tu n'oublieras pas de faire l'aumône aux pauvres… »

« Mais enfin… »
C'est ainsi que Perrinet Gressard remonta musulman dans sa planète espérant que sa nouvelle religion allait lui faire trouver une qualité de mort absolument incomparable…

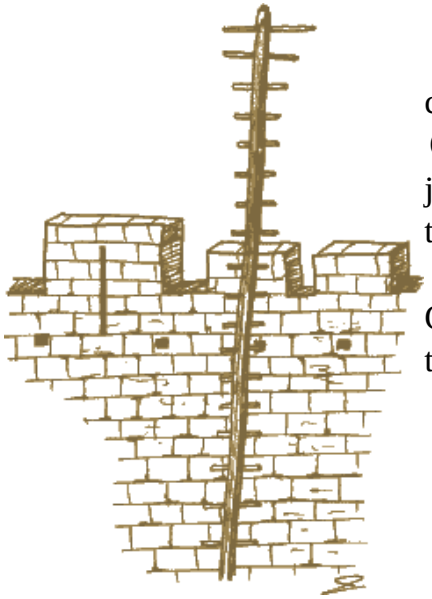
Sous les eaux

Par Monique Benard
Octobre 2018

Des enfants, des personnes âgées, à pied, en barques s'activent pour nettoyer la Loire à La Charité. Une opération reconduite d'année en année, qui livre hélas bien des interrogations sur le comportement humain, à croire que le beau fleuve sert à cacher nos turpitudes !
Muni de mon gilet de sauvetage, peu rassurée je décide d'accompagner Paul un féru de canoë. Nous nous rendons sur les petits îlots face à nous. Il faut dire que nous aurions presque pu nous y rendre à pied, tant la Loire est basse, je ne risque donc rien !
L'îlot est habité seulement par quelques hérons et parfois par des cormorans, cachés dans les verdiaux, Nous ne sommes pas les bienvenus, notre présence les dérange, ils préfèrent s'envoler sur l'îlot d'en face et nous observer ! Bien des « plastiques » en tout genre échouent là, poussés par les courants, en bordure de leur havre de paix. Parfois de jeunes oiseaux non avertis ingèrent ce qu'ils croient être de menus poissons et en meurt.

Les autres bénévoles, eux, restés sur les berges sont à la recherche d'objets bien plus volumineux, pneus, machines à laver, matelas ! etc. jetés ici à l'abri des regards par des anonymes peu courageux ! La camionnette fera plusieurs voyages jusqu'à la déchetterie, mais nous, pour l'instant, nous sommes là, scrutant les rives de l'îlot,
Je me prends les pieds dans un morceau de bois émergeant du sable, croyant à une branche d'arbre j'entreprends de la dégager, mais plus j'avance, plus elle résiste. Aidée de mon coéquipier, nous mettons à l'air libre le début de ce qui ressemble à un pieu en chêne. Nous sommes maintenant dans l'eau jusqu'aux genoux, il nous faut de l'aide. Paul alla chercher des renforts : avec des pelles, des seaux, un treuil nous réussissons à sortir une échelle, pas une échelle ordinaire, non, elle n'a qu'un montant flanqué de barreaux peu équarris, de chaque côté, elle mesure environ quinze mètres de long. D'où vient-elle ?
Paul qui connaît l'histoire de la ville sur le bout des doigts l'examine :
- C'est une échelle qui date de 1 429
– Pourquoi 1 429 s'écria un autre nettoyeur de Loire, elle serait pourrie depuis ce temps !

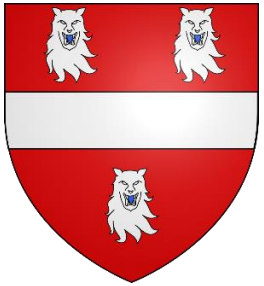
- Mais non le chêne est imputrescible, s'il est complètement immergé !
-Et pourquoi 1429 ?
-J'ai mon idée et je ne crois pas me tromper ! Nous laissons là notre trouvaille, beaucoup trop encombrante pour être remorquée en canoë,
-J'irai voir « les amis de La Charité » demain je suis sûr que dans leurs archives je trouverai ce que je pressens, déclara Paul. Je vous tiendrai au courant. Quelques jours plus tard, « le journal du Centre » titrait :

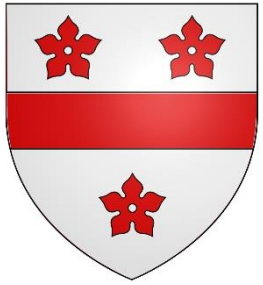


Trouvaille insolite dans la Loire
Une équipe de bénévoles aux prises avec une échelle du moyen âge au lieu-dit « la Chevrette »

Un peu d'histoire :

Perrinet Gressard, cet homme audacieux, plein de finesse, opportuniste et surtout sans scrupules devint gouverneur de la Charité sur Loire vers la fin de sa vie ! Mais avant, Il acquit de nombreux châteaux, avec l'argent des rançons qu'il exigeait ou par son mariage : Passy les tours, La Motte Josserand etc...
En 1429, Perrinet Gressard, alors simple capitaine, ayant eu vent de l'arrivée de Jane d'arc, avec une troupe bien affaiblie et un matériel endommagé depuis la prise de Saint Pierre Le Moutier, se prépara à la recevoir : Il donna l'ordre de cacher toutes les échelles, afin que ses troupes ne puissent donner l'assaut, vu la hauteur des murailles à franchir, les tours de siège de Jane D'arc n'y suffiraient point, il fallait compléter par les « échelades » (assemblages d'échelles) Or, il savait que Jane D'arc en était démunie et chercherait à s'en procurer, en envoyant incognito, ses sbires dans la ville, bien avant son arrivée (Ce qu'elle avait fait déjà à Saint Pierre le Moutier).
Mais Perrinet Gressard, fort de ces enseignements avait devancé l'affaire ; c'est ainsi que toutes les échelles furent réquisitionnées et cachées dans des endroits tenus secrets ! Quoi de plus secret qu'un fleuve ? Lorsque qu'au bout d'un mois, Jeanne d'arc leva son siège, les échelles furent récupérées et comptées, il en manquait une ...





Blasons attribués à Perrinet Greyssart

2. Novembre 2018…

Propositions d'écriture :

La Charité-sur-Loire mystérieuse, entre passé (Moyen-Âge au temps de Perrinet Gressart : voir document à consulter sur le site) et le présent.

- *Un objet trouvé au milieu de la Loire ;*
- *Un homme arrive à la Charité-sur-Loire un 24 décembre ;*
- *Libre choix.*

Contributions :

- **La métamorphose au XXème siècle** – *Elisabeth Damien* *page 13*
- **L'épée et le gorgerin** – *Françoise Boué* *page 14*
- **Le passeur de lumière** – *Françoise Boué* *page 16*
- **Sanglots sur le toit** – *Françoise Boué* *page 17*
- **Sonnet à la manière de Louise Labé** – *Françoise Boué* *page 18*
- **Les surprises de la Loire** – *Jean-Denis Pacaud* *page 18*
- **Reflets d'Orient** – *Marie-Claude Chanay* *page 19*
- **Un signe** – *Monique Benard* *page 22*

La Métamorphose au XXème siècle

Par Élisabeth Damien
Novembre 2018

Il est quatorze heures au soleil. Après avoir pris le repas, Jean et ses trois ouvriers quittent la grande salle et s'en retournent aux travaux des champs.
Madeleine reste seule. Cette belle femme brune s'affaire à la vaisselle, balaie la maison, passe la serpillière. L'après-midi est chargé. Hier lundi, c'était la grande lessive.
Elle me pose à plat sur la cuisinière à bois qui ronronne depuis ce matin. Je n'aime pas ce moment, il faut que je rougisse, rougisse…
Pendant ce temps, elle étale une couverture sur la grande table, pose le tas de linge sur une chaise. Ensuite, elle entoure mon bras de chiffons et me traîne sur les cols, les poignets des chemises. Çà, jusqu'à ce que je refroidisse, et on recommence. Je suis de corvée chaque semaine.
Les jours, les années passent. L'électricité remplace peu à peu les bougies et les lampes à pétrole.
Puis mon corps s'épaissit. Je ressemble à une chose ovale, mon nez est pointu. Je change de couleur et surtout, on ne me pose plus sur la cuisinière. Je suis affublé d'un cordon que Madeleine insère dans un trou, à mi-hauteur du mur et, hop, je cligne de l'œil. Le dessous de mon corps chauffe, la lumière s'éteint.
Madeleine me passe toujours sur les chemises mais elle appuie moins fort, je n'ai presque plus mal.
Les cheveux de Madeleine blanchissent et moi maintenant, on me donne à boire. C'est bien… Elle ne me pose plus sur la table mais sur une planche allongée, entourée d'une housse et soutenue par quatre pieds en métal. Elle me promène sur les vêtements sur lesquels je crache un peu d'eau.
Aujourd'hui, Madeleine est âgée ; c'est sa fille qui vient la seconder. On ne me donne plus à boire. Je suis posé sur un réservoir. J'expire une telle vapeur que je n'ai plus qu'à frôler le linge.
Et moi, l'ancêtre, je reste là, debout sur la cheminée. J'attends, j'attends… Que vais-je devenir ? Jean et Madeleine sont partis tour à tour, je ne les ai plus revus.
La maison est fermée, je reste dans l'obscurité, le silence. Pas de bruit, seul le grondement du vent dans la cheminée…
Puis un ronronnement de moteurs dans la cour, la porte s'ouvre et la clarté inonde la salle.
C'est la fille de Madeleine, je la reconnais. Elle est suivie par un homme, grosses moustaches, chemise à carreaux, pantalon treillis, rangers aux pieds.
Ils font le tour des pièces, regardent les meubles, discutent argent et reviennent dans la grande salle.
Là, il pose les yeux sur moi avec convoitise. Je me fais tout petit, j'ai peur. Il me saisit dans sa grosse main velue et j'entends « combien ? ».

L'Épée et le Gorgerin

Françoise Boué
Novembre 2018

Cet été, La Loire, comme à son habitude capricieuse, avait langoureusement laissé la place à d'immenses bancs de sable.
Les Charitois, les Nivernais et même les Berrichons profitaient de ces nouvelles promenades insolites. Barbet Dressart était de ceux-là. Mais, lui, il voulait marcher là où personne ne s'était jamais aventuré, pouvoir raconter autour de lui, et bien souvent au café, ses exploits.
Ce jour-là il partit de bonne heure, poussé par une force mystérieuse qu'il ne pouvait expliquer. Il voulait explorer les berges que surplombait la dernière tour des remparts. Son fidèle Merlin, lévrier anglais, le suivait. Comme à son habitude, le ciel était sans nuage, une légère brume flottait sur La Loire paresseusement endormie.
Soudain Merlin, qui avait dépassé son maître, se mit à japper. Il grattait férocement le sable à s'en arracher les griffes. Barbet s'avança lentement. Ce n'était pas la première fois que sa bête perdait son sang-froid en découvrant une odorante charogne. Arrivé à sa hauteur, Barbet aperçut un objet pointu qui émergeait du sable. Merlin l'avait partiellement découvert. Barbet s'accroupit et gratta lui aussi. L'objet était long, plat. À force de repousser le sable, ils firent apparaître une épée. Barbet la souleva. À part quelques points de rouille, la lame à double tranchant était intacte. « Un miracle » se dit-il ! Il gratta le pommeau sur lequel un peu de mousse s'était accrochée. Il était en corne ou peut-être en os. Une fleur à cinq pétales ornait deux lettres entrelacées : P et G.
Occupé à sa découverte, Barbet n'avait pas vu que Merlin continuait à creuser au même endroit. Soudain, il se mit à aboyer pour attirer l'attention de son maître. Celui-ci entendit les griffes de son chien gratter un objet métallique. Il se pencha et finit par mettre à jour un morceau de métal incurvé. Merlin s'était assagi et signifiait qu'il n'y avait plus rien à découvrir. Barbet, intrigué et persuadé qu'il allait tirer profit de ces objets, décida de rentrer. Il ne s'arrêta pas cette fois au bistrot, trop
Impatient de joindre Jean, son vieux compagnon de brocante.
Barbet habitait une vieille maison située non loin des remparts de la ville. Il y avait aménagé un atelier où il restaurait ses trouvailles. Il commença par le morceau de métal. À force de nettoyer, il fit apparaître un oiseau tenant dans son bec une fleur de lys. Il était de plus en plus persuadé qu'il avait trouvé quelque chose d'important même s'il ne connaissait pas l'usage de cette pièce. Il appela son compère Jean Perrin qui à la description des trouvailles de Barbet déclara : « J'arrive immédiatement » Il se sentit, lui aussi, poussé par une force incompréhensible. Jean, au contraire de Barbet, était un homme raisonnable, honnête et respectueux.
Les deux complices passèrent la fin de la journée à nettoyer, gratter, polir. Jean avait trouvé l'utilisation du morceau de métal : « C'est un gorgerin que les chevaliers posaient sur le haut de leur poitrine pour se protéger » Mais, celui-là, le laissait perplexe. L'oiseau qui y figurait lui disait bien quelque chose, il l'avait déjà vu quelque part. Mais Où ? Ils se penchèrent à nouveau sur l'épée. Là aussi, ce qui était gravé n'était pas inconnu pour Jean. Il tournait, retournait dans ses mains l'objet quand soudain, le pommeau se sépara de la garde et un objet tomba au sol. Attiré par le bruit, Merlin renifla ce qui avait roulé entre ses pattes. Il se leva rapidement en grognant et quitta la pièce. Barbet ramassa ce qui avait

provoqué la fuite de son chien. Sur l'établi, ils découvrirent que c'était un document enroulé sur lui-même. Un très vieux parchemin qu'ils mirent longtemps à déployer de peur de l'abîmer.

« Bon Dieu de Bon Dieu » s'exclama ensemble les deux compagnons à la lecture du manuscrit. C'était écrit en vieux français, très intelligible cependant :

« Comme je n'avais pas de trésor à vous livrer vous avez souhaité échanger mon pucelage contre votre alliance aux Anglais. Prête à tout pour mon bon roi Charles, j'ai accepté le marché. L'entrevue secrète sans nos compagnons d'armes a eu lieu non loin de la rivière de Loyre. Vos gestes élégants et doux de chevalier ont éloigné le filou qui m'avait été dit. Dans vos bras j'ai connu la belle ardeur d'une flamme dans mon cœur mais aussi le péché dans mon âme. Mon esprit s'est un temps absenté de ma mission ordonnée par le tout-puissant.

Durant une nuit d'oraison, de repentir, mes voix divines m'ont conseillé de quitter sans tarder le fief de La Charité et de poursuivre ailleurs mon combat.

Adieu donc. Oubliez-moi. Je prierai pour vous. Jehanne »

Jean se frappa le front, virevolta plusieurs fois sur lui-même :

Mais oui, bien sûr. P et G et la fleur ont cinq pétales, c'est Perrinet Gressart ! Et l'oiseau sur le gorgerin, c'est l'emblème de Jeanne d'Arc !

Ah, non ! Ce n'est pas vrai ! Perrinet Gressart a défloré Jeanne la pucelle ! S'écria Barbet en s'asseyant lourdement avant d'éclater de rire. Puis, aussitôt, il poursuivit :

On va se faire une fortune avec ça. Rends-toi compte du prix que nous allons en tirer à la salle des ventes à Paris !

Impossible, répliqua Jean, ces accessoires appartiennent à l'Histoire, pas à nous.

Le lendemain, ils contactèrent un des grands spécialistes du Moyen-Âge qui arriva le soir même à La Charité. Il était accompagné d'un expert. Ils confirmèrent l'authenticité de ces objets. Ils réfléchirent longuement, la journée suivante, sur leur responsabilité ; cette découverte allait bouleverser la légende de la guerrière, pucelle, brûlée à Orléans. Le renversement de ce mythe était-il nécessaire ? Qu'en penserait l'Église ? Celle qui avait œuvré pour béatifier cette combative ? Le silence était la meilleure solution, conclurent-ils. Ils décidèrent que ces pièces historiques seraient stockées dans les archives secrètes de la capitale.

Barbet, voyant s'éloigner des gains précieux, quitta la pièce en claquant la porte. Pour apaiser sa peine, il se dirigea vers le café qu'il fréquentait depuis longtemps. Quand, il entra, les habitués virent qu'il avait sa tête des mauvais jours.

Qu'est-ce qui t'arrive Barbet ? Tu n'as toujours pas trouvé de trésor dans la Loire ? Lui demanda le plus habitué de tous qui, manifestement le connaissait bien.

Et bé si, justement !

Et il raconta tout ! Merlin grattant le sable, lui dénichant l'épée et le gorgerin. La venue des experts, l'authentification de la lettre et la décision de ne rien dire.

Après avoir ri copieusement, certains quittèrent le café, bien persuadés que Barbet racontait n'importe quoi. Ce quoi impossible à imaginer, capable d'effacer un mythe bien ancré dans les croyances du pays. D'autres restèrent. Ils savaient Barbet généreux en offre de tournée ! Ce qu'il fit sans conteste. Il leva son verre en direction de l'assemblée et aperçut à ce moment-là un homme, vêtu de sombre, au fond du bar. Celui-ci brandit son récipient vers Barbet en le regardant fixement, un sourire narquois aux coins des lèvres. Son breuvage fini, l'homme sortit sans avoir oublié de regarder une dernière fois celui qui continuait à se

vanter de savoir pourquoi Jeanne D'Arc n'avait pas délivré La Charité. Barbet frissonna.
Qui c'est y çui là ?
Le patron haussa les épaules :
On ne sait pas bien. Le Marcel, il dit qu'il s'appelle Corvol et qu'il est de La Motte Josserand. Mais avec Marcel il faut se méfier. Ce qui est sûr, c'est qu'il est arrivé depuis deux jours seulement à La Charité. Allez, tiens, bois encore à ta trouvaille, juste un petit dernier exprima Barbet qui était dans des sentiments contradictoires, content de sa découverte et triste de ne pouvoir en tirer profit.
Quelques petits derniers plus tard, il se décida à rentrer chez lui. Sa démarche était incertaine. Il chantait des mots de travers que l'ivresse lui soufflait. Arrivé près de chez lui, il se tut car il devait passer devant chez Rosalie, toujours derrière sa fenêtre et capable, « la garce », d'aller dénoncer son état d'ébriété à la Mairie où il travaillait.
Le lendemain, on ne le vit pas au travail. Son compère Jean, venu récupérer les objets pour les remettre secrètement aux représentants de l'Histoire, trouva la porte entrouverte et personne dans la maison, ni dans l'atelier. L'épée, le gorgerin et le manuscrit avaient disparu.
Quelques jours plus tard, un policier demanda à Rosalie quand elle avait vu pour la dernière fois Barbet. « L'autre soir, il ne marchait pas bien droit. Je l'ai entendu ouvrir sa porte en sifflotant… »
Elle s'apprêtait à préciser qu'elle avait vu un homme vêtu de noir le suivre lorsqu'elle sentit son cœur s'emballer. Elle s'effondra, terrassée par une crise cardiaque, devant le policier.
Dans les registres de la police on peut lire :
Il nous a été signalé la disparition d'un certain Barbet Dressart demeurant au numéro 6 de la rue des remparts par le dénommé Jean Perrin. Une voisine habitant au numéro 1 de la même rue, avant de succomber à une crise cardiaque, a déclaré n'avoir rien remarqué d'inhabituel. Il a été conclu que Monsieur Dressart a quitté son domicile en pleine conscience. Affaire classée.

Le Passeur de Lumière

Par Françoise Boué
Décembre 2018

Sur son cheval noir, Pierre, comme tous les matins se rend sur son chantier de vitrier au Prieuré. Il y a installé son atelier. Aujourd'hui, il est préoccupé. Il n'arrive pas à terminer le vitrail commandé par l'évêché. Cette commande est particulière ! Il doit représenter Jeanne D'Arc aux côtés de l'Immaculée Conception. Cette dernière, il l'a déjà immortalisée sur d'autres vitraux : alliance de bleu et de blanc avec de légers dégradés de rose. Mais Jeanne D'Arc en armure sur son cheval ? Le cheval, passe encore ! Il le voit blanc, légèrement grisé. Toutefois, l'armure ? Impossible de s'imaginer comment il allait pouvoir évoquer cette couleur traversée par la lumière. Au cours de ses nombreux voyages vers l'Orient, il avait découvert beaucoup de pigments, les avaient rapportés dans son atelier. Il avait également rencontré des chevaliers partant ou revenant de leurs croisades. Leurs armures étaient souvent cabossées, couvertes de boues, peu rutilantes et indignes de couvrir la sainte guerrière.

Il en était là de ses réflexions en traversant au pas le pont sur La Loire lorsqu'il aperçoit au loin une lumière. Plus exactement une boule de lueurs avec des reflets de couleurs, posée sur le sable. Au lieu de continuer son chemin vers l'église, il demande à sa monture de le conduire au plus près.

Plus il approche, plus son cœur s'affole. Il n'a jamais vu un tel phénomène. Sur le sable est posé un engin, c'est le seul mot qui lui passe à travers l'esprit. Cet objet tourne sur lui-même, active un léger tourbillon d'air et de grains de sable à travers lequel se reflètent des lueurs métalliques teintées comme un arc-en-ciel. Ces tons lui donnent soudain des idées pour son ouvrage inachevé. Arrivé non loin de l'endroit, sa monture s'immobilise brusquement. Pierre n'en croit pas ses yeux, ni ses oreilles d'ailleurs. Sur un fond de musique d'église, Jeanne D'Arc se dresse devant lui sur son cheval blanc légèrement grisé.

– Regarde bien, dit-elle à Pierre, je t'apporte la couleur qui manque à ton vitrail.

Puis, elle disparaît. Rien, il ne reste rien sur la berge, juste un petit creux dans le sable.

« Oh, là, là, se dit-il, faut qu'arrête la gnole de prune de la mère Lucie… Mais… Bon ! Pour le vitrail, j'ai mon idée ! »

Sanglots sur un Toit

Par Françoise Boué

Novembre 2017

Pierre, le couvreur charpentier, avait fini son travail. Il fit, une dernière fois, la vérification de son chantier. Pour lui, le toit de l'église était parfait, digne de ce lieu sacré et à l'idée que son œuvre serait admirée par des milliers de pèlerins, de chrétiens, un sentiment d'orgueil l'envahit. Il savait que l'orgueil était un péché, mais, quand même, il réclamait le droit d'être satisfait. Il irait se confesser un de ces jours, quand il aurait le temps. Il poursuivit son examen, contourna la tour contre laquelle Joseph, le sculpteur, avait fait jaillir de la pierre blanche du pays des statues nichées dans des alvéoles profondes. Il n'était pas bien versé dans la religion, Pierre, mais il avait entendu dire que ces personnages taillés par Joseph étaient des saints, des grands hommes et femmes au service de Dieu. Tout en éprouvant la solidité des tuiles sous ses pieds, il jetait un œil admiratif sur le travail de l'artiste. Tout à coup, il aperçut une étrange lumière, brillante, teintée d'orangé, qui se reflétait sur une des cavités.

« C'est p'ete ben l'coucher d'soleil » se dit-il et aussitôt il se rendit compte qu'il se trouvait à côté de la partie nord. Il se rapprocha. La lumière devint simple lueur et s'estompa. Éberlué, il se rapprocha encore. Une forme humaine affaissée, vêtue d'une robe couleur de ciel, gisait sur le toit.

Bon Dieu, qu'est-ce que c'est ? Et mes tuiles ? J'croyais que l'chantier était interdit… C'est toi, Joseph, vérifia-t-il par acquit de conscience.

Il entendit soudain des pleurs et une voix murmura :

Non ! Moi, c'est Marie.

Pierre, stupéfait, eut envie de se sauver. Cependant, il ne recula pas. Il connaissait les dangers des gestes brusques sur les toits.

Qu'est-ce que vous faites ici ? C'est interdit de monter là. Vous risquez de tomber. Il y a eu déjà assez d'accidents sur ce chantier…

C'est Joseph qui m'a abandonnée là. On lui a demandé de sculpter ma statue. Il refuse, il dit que je ne suis pas digne d'être représentée en vierge et puis… Il ne veut pas me transformer en pierre, il préfère que je reste de chair…

Les sanglots redoublèrent.

Sonnet à la manière de Louise Labé

(Selon un texte de Françoise Boué)
Par Jean-Denis Pacaud
Novembre 2018

Lorraine suis si (1) Jeanne me nomme-t-on
Vous êtes, Perrinet, seigneur de cette ville
Seigneur de moi aussi car fus votre pupille
Quand de nuit m'appelâtes en ce bosquet mignon.
Vous m'aviez dit vouloir abandonner l'Anglois (2) De joindre Charles VII vous aviez espérance.
Si de mon pucelage aviez la jouissance. Et moi je m'y soumis avec un grand émoi.
Ma foi, Seigneur voilà, je ne suis plus pucelle J'éprouve grands remords. Et remontant en selle, Pour lancer un assaut contre La Charité
J'implore de mon Dieu la plus grande pitié
Car je fus impudique et pêcheuse donzelle
Cependant que vous fûtes paradis d'icelle…

(1) SI = c'est pourquoi
(2) Le OI se prononce ouè jusqu'au XVIIIe siècle

Les surprises de la Loire

Par Jean-Denis Pacaud
Novembre 2018

Vers 1980, la Loire, abandonnée comme une cousine honteuse depuis une bonne vingtaine d'années, retrouva grâce auprès de ses riverains. Alors que la seule idée de s'y baigner faisait prendre au bon peuple des mines de gens qu'on mène à l'échafaud, on revit des jeunes s'y jeter avec délice. Stupeur, on vit même renaître la navigation de Loire… Et pour le coup on remontait bien au-delà des cent années précédentes : des amateurs reconstruisirent des gabarres, des touts (cabanées ou pas), des futreaux et autres vaisseaux ligériens d'autrefois… On n'alla certes pas jusqu'à reconstituer la défunte « Compagnie des Paquebots de la Loire », mais d'aucuns furent invités à y naviguer pour la première fois de leur vie alors qu'ils avaient gaillardement passé les soixante-quinze ans…
Sébasten, à peine sort lauréat du CAP de mécanique automobile, se laissa convaincre par un plus ancien, d'intégrer son atelier pour y construire une gabarre… Choix redoutable on en convient… Deux ans plus tard, Sébasten vendait des promenades sur la Loire en confiant philosophiquement à ses passagers d'un jour : « Je sais que je ne serai jamais riche ! ». Et pourtant il le fut. Non en espèces sonnantes et trébuchantes mais en connaissances intimes du bassin ligérien entre Nevers et Cosne… Il repéra plusieurs pirogues oubliées qui avaient sans nul doute connu l'âge des cavernes… On ne sait s'il découvrit des trésors immergés dans des épaves mais il ne le semble pas… On sait seulement qu'il connut un jour une forte émotion un beau jour de mai…
Il y avait un objet dans les eaux de la Loire, ce jour-là limpides et attirantes, (1) comme celles de la Méditerranée par beau temps… Un gros objet : un coffre, un conteneur, un ballot, aussi insolite et déplacé en ce lieu qu'un paroissien assistant à la messe en bermuda.
Sébasten appela, grâce à son portable, quelques copains aussi ligérophiles que lui, pour solliciter leur aide. Ils furent, très vite, six sur les lieux… Sortir le coffre de la gangue fangeuse du fond de Loire ne fut plus, dès lors, qu'une formalité, toutefois relativement longue… Juste le temps de formuler une bonne vingtaine d'hypothèses

et une trentaine de conjectures sur le contenu de l'objet mystérieux.
C'était un coffre en bois… Un bois d'excellente qualité, exotique peut-être, car il avait résisté vaillamment à une très longue immersion. L'ossature de cuivre avait bien un peu verdi, mais avait tenu le coup. Difficile toutefois d'identifier vraiment les couleurs sous la couche de boue. On se concerta… Puis on décida d'emmener la chose dans la maison de la seule fille, Patricia, présente sur le pont…
Patricia, en jeune fille bien élevée, servit à boire à ce groupe agité et partagé entre ceux qui croyaient avoir trouvé beaucoup mieux qu'un oncle richissime en Amérique et les sceptiques qui n'espéraient rien de bien intéressant sinon quelques fripes en loques. Sébasten faisait bien entendu parte de ces derniers.
- Ça alors ! Le cri qu'ils poussèrent fut, pour tous, exactement le même, comme s'ils eussent été un chœur de Notre Dame parfaitement synchronisé…
Le coffre contenait des ossements humains, une quenouille à laquelle s'accrochaient quelques débris de laine, un jeu d'aiguilles à coudre et quelques coupons d'étoffe… Une petite boîte en fer contenait un parchemin en bon état qu'on déchiffra en cœur…

« *Voici les os de la sorcière qui mit le siège devant La Charité pour le compte du roitelet de* Bourges. Elle fut occise par le groupe armé envoyé par Messire Perrinet Gressart. En profitant de *brouillards d'automne les soldats naviguèrent sans être vus sur la Loire et prirent à revers les coquins qui assiégeaient La Charité. La sorcière fut tuée et nous jetâmes son corps en Loire dans ce coffre pour qu'elle comprît mais trop tard que si elle s'était consacrée à la couture comme toute jeune fille honnête elle eût connu une fin plus paisible. Messire Perrinet Gressare qui commandait La Charité nous demanda de garder le secret sur cette affaire.* »

Patricia poussa un cri d'indignation :
Ah ! Les mecs ont toujours été les mêmes ! Les femmes aux quenouilles !
Mais qui a-t-on brûlé à Rouen ? Demanda tristement Sébasten…

Reflets d'Orient

Par Marie-Claude Chanay
Novembre 2018

En ce soir de décembre, La Charité, aux maisons de toits d'ardoises, étrangement silencieuse, a la tête à l'envers dans l'eau de Loire, frissonnante. À l'horizon, un voile rosé embrase le ciel marine et le globe orange qui sombre.
C'est l'heure des histoires. Une volée de mouettes blanches va et vient au-dessus de l'image du clocher. Veulent-elles percer le secret de cette église, prêtes à s'infiltrer en ces lieux ?
La lourde porte de bois de l'Ouest se referme. La nuit tombe, bientôt, les maisons de la Cour Sainte-Croix, derrière leurs arcatures et leurs fins modillons, perçoivent des coups sourds comme ceux d'une massette, une massette de tailleur de pierres. Tous les ans, au mois de décembre, on dit qu'un tailleur de pierres, le baluchon, sur l'épaule revient admirer son œuvre d'autrefois. On l'appelle Joseph du Périgord.
C'est un homme grand, élancé qui aime la beauté, la pureté, celui qui vole parfois un

échafaudage des alentours pour aller retrouver les sculptures qu'il avait faites en sa jeunesse ;
Son regard interroge les hautes voûtes blanches de l'église ; il se revoit sculptant les superbes feuilles d'acanthe dont il était si fier, creusant, ciselant, modelant après avoir tapé et tapé avec sa massette ; Il se rappelle les manuscrits enluminés de Pierre le Vénérable qui lui avait servi de modèles à la façon des pays persans.
Les dessins blancs ciselés de la Chapelle Saint Jacques ne vieillissent pas, nettoyés par un rayon de lune. Ses mains habiles ont fait naître de cette pure pierre blanche un rond ciselé avec patience qui est devenu une coquille Saint-Jacques en l'honneur des pèlerins qui se réfugiaient, comme ce soir, au Prieuré, accueilli par tant de moines, tant de chants au son de la lyre comme celle de son ami de pierre : le lion qu'il avait sculpté, répandant l'harmonie des êtres et des animaux. Il jette la corde pour atteindre et nettoyer ce chapiteau de marguerites à sept pétales qu'il aimait tant et qu'il dédiait à Marie, la gentille et pure berrichonne qui gardait ses troupeaux au bord de la Vau vise, dans une nature printanière, tout au bout du petit chemin noir ivre de tant de fleurs blanches aux épingles d'or. Il se rappelle le jeune compagnon qui avait eu tant de mal à sculpter les feuilles de chênes, arbre vénérable ! Il se détourne de celles qu'il n'avait jamais voulu sculpter : les prostituées.
Voilà qu'il entend un hennissement de cheval, (dirait-on) là-bas vers la Chapelle Saint-Étienne ; Il fixe les chevaux de pierres aux naseaux qui ont perdu le sourire qu'il leur avait donné ; ils lui rappellent Pomponne, la jolie jument, à la tête fière qui aidait Marie, travaillant à la ferme de ses parents. Les temps ont tellement changé de mode ! Tout à l'heure, dans les rues de la ville, plus de charrette, plus de bon cheval frétillant de sa queue touffue, dans les rues pavées ! Mais des créatures de fer qui roulent toutes seules !
Soudain, une porte de côté claque dans la nuit. Des cris rauques, des hurlements, des grincements, des bruits d'ailes de chauves-souris. Joseph se bouche les oreilles. Tout en haut, les hyènes de pierre s'agitent et ricanent à droite du chœur. Dessous, un petit homme de pierre à la tête ornée d'un turban, se débat, aux prises avec un serpent. Ce ne sont que des bruits d'ailes, coursant les horribles serpents ou dragons qui voltigent, courant, effleurant ce tailleur qu'elles ne reconnaissent même plus et qui se dirigent vers la porte étroite qui mène à la salle capitulaire !
Effondré, il se demande comment résister et comment ramener à la raison tous ces animaux de pierre, tous les petits bonshommes à qui il avait donné un doux visage !
C'est le Mal en personne que ces serpents de pierre qui déroulent leurs anneaux et fuient sur le sol froid. Il a bientôt peur de toute cette folie qui fuit. Le voilà attaqué par un de ces serpents auquel il avait donné un œil de diable, un œil noir avec un tiret. Il fixe le démon qui ne bouge plus, prêt à agir ! Immobile, il reste sur ses gardes. Où aller, dans ce monde en folie ? Près du panneau de la transfiguration, il se cache dans le confessionnal, attendant que l'orage se calme.
Les loups de pierre quittent la chapelle Saint-Étienne avec des yeux qui brillent comme des bougies, se moquant de vous, fuyant tout en haut. Le reconnaît-il, lui qui se rappelle l'histoire de son grand-père qui, un jour d'hiver avait été poursuivi, dans la campagne enneigée par un loup !
Les seuls hommes qui restent se flagellent devant ce spectacle, retenus prisonnier des serpents. Toute cette faune a fui ; Joseph, caché dans le confessionnal, voit une clarté

qui passe sous le grand portail. La maréchaussée ? Un voisin ? Le Père Fouettard ? À pas de loup, il affronte le sombre couloir qui mène à la salle capitulaire. Personne ; le monastère ne semble plus habité ; plus de tumulte, plus de sculptures en déroute. Tout redevient calme ! Il ouvre la petite porte basse de la salle ; la lumière jaillit, rien ne bouge ! Dès qu'il passe le seuil, un écran s'allume et à sa grande surprise, il aperçoit, interloqué, un de ses ours jouant de la lyre et terrassant la gueule du lion. D'où vient cette lumière vive ? Ce n'est ni le soleil qui se lève, ni les bougies, ce ne sont que des images d'un monde nouveau !

À sa gauche, quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir une reine montée sur un trône : la maîtresse de l'église : la Vierge, admirable statue, vêtue de voile bleu, piqué d'étoiles empruntées à la nuit. Son doux sourire, ses mains gracieuses apportent la paix. Peu à peu, il reconnaît à sa grande stupeur, les ours échappés de l'église, les lions, les dragons, calmes, grimpés un à un sur le trône de la Madone vêtue de tissus soyeux de Perse, à la manière des animaux qui gardaient le trône de Salomon.

Joseph pense qu'il lui manque quelque chose sur la tête. :

« N'est-ce pas sa couronne ? »

« Bien sûr ! Sa riche couronne d'or, de rubis, de pierres précieuses et d'émeraude. » !

« Qui a volé la couronne de Marie ? »

Soudain, sur l'écran, un grand sapin de Noël garni de pommes rouges, de mille et une pièces d'or ; (serait-ce les saluts d'or de Perrinet -Gressart, qui en échange a abandonné le prieuré ? Des nœuds de velours serpentent sur les branches. Quand tout à coup, il aperçoit, un petit homme à l'air jovial, aux sourcils épais, aux joues encore rebondies, à la redingote rouge, une hotte d'où débordent plein de paquets et de livres d'enfants. Des enfants écoutent attendris les histoires du Père Noël :

« Il était une fois… Un petit tailleur de pierres, l'histoire du petit cochon qui se débarrasse du loup, celle d'un gentil ours et celle des mille et une nuits… Celle de la couronne de pierreries de la Vierge ! »

Le coq d'un chapiteau chante : il va faire jour. Les dessins naïfs reprennent leur chapiteau. Bientôt, les enfants du catéchisme vont se réunir dans la salle de la Vierge et écouter des histoires.

Dans le ciel encore marin du matin, une volée de mouettes blanches glisse au-dessus de l'eau brumeuse. On dirait qu'elles sortent de l'église ; les toits d'ardoises redeviennent à l'endroit. Les nuages blancs comme des anges portent Joseph vers le Berry, vers le fief de son roi. Il se promet de revenir en tapinois, la nuit de L'Épiphanie, afin de rencontrer ces rois d'Orient qui apportaient tant de cadeaux d'or et de myrrhe à l'enfant de pierre.

Un signe

Par Monique Benard
Novembre 2018

Aujourd'hui c'est un jour spécial, je vais me rendre à Chatoulentilly, un petit village ou habitait ma marraine autrefois Je n'y connais plus personne et ne suis pas revenue depuis dix ans au moins. Sa maison est maintenant envahie par les ronces, quelques roses trémières se plaisent à fleurir encore, comme pour me dire on t'attendait.
Ma marraine n'avait pas eu d'enfants et à chaque fois que nous nous rencontrions, elle avait un présent utile pour mon futur trousseau ! C'est ainsi qu'à douze ans déjà je possédais déjà pléthore de draps, de torchons et d'essuie-mains ! Elle vivait hors du temps, se méfiait de tout, croyait à la sorcellerie, et elle m'aimait bien !
Toute petite, j'imaginais tous ses meubles en bois sombre me parler, chacun d'eux me racontait des histoires : la « maie » me suppliait de l'ouvrir pour laisser respirer le pain, rangé là dans le noir ! L'armoire se plaignait à chaque ouverture, grinçante et gémissante de l'odeur de la naphtaline et le lit à rouleaux dans le coin de cette pièce unique m'appelait de toutes ses forces pour que j'aille jouer dans ses édredons fleuris ! Dans un petit « cagibi » était remisé tout ce qui ne servait pas, mais je n'avais pas le droit d'y pénétrer.
Marraine, me disait : « tout ce qui se trouve dans ma maison, sera à toi après ma mort » et tout à coup j'avais une peur bleue que cela se passe immédiatement, et je faisais mentalement une prière pour retarder cette échéance !
Bien sûr, les années ont passé, ma marraine a rejoint ce monde inconnu, ce monde d'après. Elle m'avait préparée à son absence, pourtant je la revois toujours dans sa maison, invoquant quelques esprits, pour se mettre à l'abri des gens « mauvais ».
Aujourd'hui, devenue adulte et dix ans après son décès j'accède enfin à son désir : récupérer ses meubles, je leur ai préparé une place dans ma maison, au grand bonheur de mon mari, que ces vieilleries intéressent !
La porte s'ouvre, tout est comme dans mes souvenirs, il suffit de dépoussiérer et le tour sera joué ! Tout s'entasse dans le camion méthodique ment, quand tout à coup, j'entends une voix venue d'outre tombe :
-Et moi tu m'oublies ?
Ai-je bien entendu, on m'a parlé ? Machinalement je me dirige vers le cagibi noir, celui qui recèle tout ce qui ne servait plus et j'aperçois, campée sur ses quatre pieds, la Comtoise ! Oui la Comtoise de ma marraine, celle qui me faisait si peur tant elle était haute ! On aurait dit qu'elle me regardait.
A la mort de son mari marraine avait décidé de ne plus entendre son tic-tac familier et l'avait arrêtée derechef ! « Cela porte malheur ! Le temps s'arrête quand quelqu'un meurt » m'avait-elle dit. Mais cette pendule figée, lui rappelait trop que son mari était mort, alors, quelques jours après elle l'avait éloignée dans cet endroit lugubre, pour ne plus la voir, pour ne plus souffrir.
Je m'habituai petit à petit à la pénombre et je vis cette énorme chose au ventre arrondi démesurément, son balancier mut par une force inconnue se mit à battre ses flancs dans un tintamarre ahurissant, je recule, d'un pas, et je vois les deux aiguilles réunies en une bouche tordue et qui répète inlassablement : je suis le signe des temps, je suis le signe des temps…
Les deux orifices, qui autrefois servaient à mettre la clé pour la « remonter » sont devenus des yeux exsangues qui me regardent méchamment. J'ai envie de hurler, mais rien ne sort de ma bouche ! Son cadran

en laiton est devenu une chevelure jaunâtre et poisseuse et par-dessus le tout elle est chapeautée d'un énorme nid d'oiseau, j'imagine un corbeau noir se nicher là-haut ! La pendule est devenue cette grande femme hideuse déversant sa litanie, « je suis le signe des temps, je suis le signe des temps » je suis stupéfaite, j'ose enfin lui parler comme lorsque j'étais enfant :

– Mais pourquoi, pourquoi tu es devenue ce monstre ?

– Dans ce cagibi, je ne servais plus à rien, remisée depuis toutes ces années, personne ne me regardait, personne ne m'admirait, jamais plus, mon doux balancier ne fonctionnait, jamais plus je ne carillonnais, mes aiguilles se morfondaient, ma carcasse en bois n'intéressait plus personne, j'étais hors du temps, crois-tu que c'est une vie pour une pendule ?

Ma condition de pendule enfermée a noirci mon âme et je suis devenue cette vieille chose hideuse et aigrie et toi, tu en as mis du temps pour venir ici ! Pour un peu, si je ne t'avais pas appelé, tu n'ouvrais même pas ce cagibi !

– Je n'avais pas le droit d'y aller, rappelle – toi !

– Mais tu n'as plus dix ans !

– Pardonne-moi mais je t'avais oubliée !

– Oubliée ? Mais tu crois que Marraine avait oublié son mari pour autant en m'enfermant ? Privée de lumière et de l'amour des miens n'a en rien soulagé sa douleur. Alors je m'apprêtais à me venger sur quiconque ouvrirait ce cagibi, quand j'ai reconnu ta voix à travers la porte, enfin, l'espoir m'est revenu.

- Mais tu as tellement changé maintenant que je ne peux pas te mettre dans mon salon !

Le balancier se remit à taper dans ses flancs de colère, alerté, mon mari découvrit la Comtoise en mauvais état, l'inspecta du haut en bas, et je l'entendis dire : elle a traversé le siècle, elle mérite qu'on s'occupe d'elle, je vais la bichonner.

À ces mots, ma pendule me glissa à l'oreille, tu as un bon mari, remercie-le, il va m'aider à retrouver mon âme, j'ai fini mon purgatoire, je suis le signe des temps, le signe des temps, répéta-t-elle.

C'est ainsi que nous ramenâmes le « signe des temps » dans notre maison. Depuis, devenue carillonnante et belle, elle égrène les heures du temps qui passe, et je crois, que, réconciliée, avec ma marraine, elles communiquent entre-elles.

3. Décembre 2018…

Propositions d'écriture :

- *Un OVNI au bord de la Loire ;*
- *Une chouette clouée sur une porte quelque part à la Charité-sur-Loire ;*
- *Libre choix en relation ou non avec les propositions précédentes.*

Contributions :

- **Exorcisme** – *Bernard Poix-Sester* *page 25*
- **La clairière** – *Bernard Poix-Sester* *page 26*
- **Balade** – *Françoise Boué* *page 28*
- **OVNI** – *Isabelle Cararra* *page 29*
- **Un OVNI au-dessus de la Loire** – *Marie-Claude Chanay* *page 30*
- **Une histoire de chouette** – *Monique Benard* *page 31*

Exorcisme

Par Bernard Poix-Sester
Décembre 2018

Mes chers amis,
C'est avec beaucoup de tristesse que je dois vous communiquer une décision difficile mais indispensable compte tenu de la situation actuelle. Avant de vous la signifier, le mot n'est pas trop fort, il est de mon devoir de vous expliquer les motifs graves qui m'ont conduit à cette extrémité. Sa consistance émotionnelle est cependant forte, si lourde même que j'ai préféré écrire ce que j'ai à vous dire pour la maîtriser.
En fondant l'Athanor, creuset, alambic littéraire, je comptais, avec raison que le mélange des styles et des inspirations apporterait une vivacité créatrice novatrice. Et cela a été le cas ! Les plumes hésitantes se sont déliées en de fines poésies ou en des récits tout empreints de légèreté et de tendresse humaine. La musique, la peinture furent même conviées faisant planer autour de nous autant de suaves volutes d'exquis raffinements.
Des auteur-es sont venus jusqu'à nous avec leur univers, nous avons su nous faire apprécier d'eux autant que nous goûtions leur contact.
Nonobstant, l'élitisme nous menaçait, l'intellectualisme pointait sa menace : il fallait réagir ! En décidant de nous investir dans notre ouvrage collectif au plus près, du moins le croyions-nous, du petit peuple, nous avons dépassé ce stade et sommes parvenus à une sorte d'aboutissement. Certes, nous avons renouvelé l'atelier d'écriture, nous nous sommes adjoint les compétences ex-professorales d'un ancien enseignant de ces belles lettres que nous affectionnons tant, mais pour ma part, il est temps de marquer le pas.
L'alambic, de matrice des quintessences de l'esprit, est devenu le cloaque des élucubrations pestilentielles et démoniaques d'âmes ravagées par la dépravation, la luxure et le stupre. Notre douce poétesse fait hurler des créatures de pierres dans un sabbat infernal, une autre évoque des… Courtisanes ! Une autre revient de Bourges pour nous suggérer des manœuvres abjectes ! D'aucune rend une horloge carême-prenant ; notre professeur, qui ne cache d'ailleurs pas ses sympathies pour l'infidèle, est devenu le suppôt de la créature ! La relaps, la sorcière, qui piétine avec une allégresse de succube nos plus beaux symboles de pureté ! Qui brûle une seconde fois, avec la complicité du prof hérétique qu'elle tient sous le contrôle de ses sortilèges maléfiques, celle qui a sauvé la France ! qui, disons-le crûment, réduit une épopée flamboyante à une banale histoire de cul ! Alors, en vérité, je vous le dis, réagissons : il faut exorciser Françoise, ou fermer l'atelier !

La Clairière

Bernard Poix-Sester
17 décembre 2018

Messire Gauthier garde jalousement sa fille Mélusine à l'écart du monde. Elle habite une humble demeure en bois au beau milieu de la forêt dans une clairière inaccessible. Seul messire Gauthier connaît ce fossé dissimulé sous un épais amas de ronces qui permet de la rejoindre. Messire Gauthier quand il s'absente rend la liberté aux habitants de la volière qui trône dans la cour à côté du puits. Pigeons voyageurs et tourterelles se précipitent alors dans les frondaisons alentour qui regorgent de toutes sortes de friandises. En réalité, il ne va pas très loin: généralement, dans ses champs, tous proches de la lisière de la forêt. Il peut bien alors laisser sa fille se promener à sa guise dans la clairière. Cependant, bien que confiant dans la solidité de la barrière naturelle qui protège l'endroit, il envoie depuis son champ régulièrement des pierres à l'aide d'une catapulte en direction des fourrés et provoque ainsi l'envol des oiseaux, ce qui prouve qu'il n'y a aucune présence humaine à part celle de Mélusine, qui leur est familière. Ce n'est que lorsqu'il va à la ville qu'il l'enferme dans la chaumière et il ne manque jamais de rapporter quelques colifichets pour adoucir ses retours parfois tardifs et son allure débraillée.

Des jours, des années passent et Mélusine devient, comme il se doit, une ravissante jeune femme… Un jour, alors qu'elle se languit seule, enfermée dans la masure, elle se souvient que sa mère, trop tôt disparue, lui avait dit :

«Dans le grenier, il y a un coffre que je te donne. Promets-moi de ne l'ouvrir que lorsque tu seras grande et tu découvriras la clé de tout ce que tu dois savoir». Mélusine, les premiers temps après cette déclaration mourait d'envie d'aller voir ce qui se cachait dans ce coffre de si mystérieux, mais n'avait pas trouvé jusque-là l'occasion de monter discrètement au grenier et avait fini par complètement oublier jusqu'à son existence même. C'est donc le cœur battant qu'elle courre le chercher et l'ouvre fébrilement. La plus grande partie du coffre est occupée par un gros livre contenant des images peintes et un missel. Elle ouvre le missel et commence à lire: l'histoire est triste, barbare, elle n'aime pas la fin, elle préfère l'autre livre dans lequel il y a des histoires de tapis volant, de chevaux qui s'envolent et surtout de couples séparés qui finissent par se retrouver… Elle prend soudainement conscience de sa solitude: quel prince viendra la délivrer si elle ne rencontre jamais personne?

Des jours passent, puis elle décide d'écrire son histoire sur un petit rouleau de papier qu'elle accroche à la patte d'un des pigeons voyageurs dont messire Gauthier lui a révélé le goût pour les longues expéditions. Souvent le volatile fugue plusieurs jours puis revient tout penaud au bercail. «Avec un message attaché à sa patte, il se sentira chargé d'une mission et retournera là où il a l'habitude d'aller », se dit-elle, « c'est comme jeter une bouteille à la mer», ainsi qu'elle l'avait lu dans une des histoires du livre.

Des jours et des nuits passent, Mélusine s'accroche à sa chimère. Elle croit fermement ce qu'affirme un des petits sorciers dans le livre: quand tu veux fermement que quelque chose se produise, penses-y en permanence, cela finira par arriver ! De fait, un après-midi, alors qu'il est au champ, tout à coup messire Gauthier aperçoit voler de branche en branche, comme par magie, une étrange forme brunâtre. Le soleil lui taperait-il un peu trop sur la tête ? Il envoie aussitôt une pierre et la présence des oiseaux le rassure. Plusieurs jours de suite l'étrange forme volante se manifeste, si bien qu'il se décide à rentrer à la hâte, mais il ne constate rien d'anormal. Bien au contraire, Mélusine vaque à ses occupations et semble de bonne humeur. D'ailleurs, depuis quelque temps elle n'arrête pas de chanter.

Cependant, Mélusine prend des rondeurs mais cela n'inquiète pas Messire Gauthier outre mesure. Elle manque d'action, se dit-il, pourquoi pas lui

apprendre à monter à cheval ? Non, trop dangereux, elle risque de vouloir s'échapper… Danser ?
« Je ne sais pas danser et puis trouver quelqu'un, c'est révéler sa présence, impossible ! » se répète-t-il.
Messire Perrinet-Grasset, pour un temps, réfugié au château de Dompierre, se morfond dans l'inaction. Il attend patiemment son heure pour reprendre la main sur La Charité- sur-Loire. Depuis sa rencontre furtive et son aventure avec Jehanne, il a conçu une véritable obsession pour la défloraison, prêt à se charger même de situations paraissant définitivement, en quelque sorte, scellées pourvu qu'il puisse assouvir sa passion. Et sa vie d'un seul coup change grâce à un pigeon ! Il connaît bien Hermès, le pigeon voyageur débauché, qui leur avait servi, messire Gauthier et lui à coordonner leurs troupes lors de la première occupation de la Charité qui avait assuré une bonne part de sa fortune. Depuis, pour une raison inconnue, messire Gauthier s'était retiré du monde et voilà que l'oiseau lui en révèle d'un coup la raison ! Messire Perrinet- Grasset à la lecture du petit rouleau de papier sent comme un frémissement l'envahir, l'instinct animal s'est emparé de lui : il lui faut cette donzelle qui semble d'ailleurs n'attendre rien d'autre que d'être séduite. Mais comment l'approcher ? « Je connais bien Gauthier », se dit-il, « il est coriace et suspicieux, il va falloir ruser ». « C'est un compagnon toujours fidèle », lui balance sa conscience, mais en sourdine et, justement, il ne l'entend pas.

La première difficulté, c'est de repérer où la donzelle est cachée. Des bois, il y en a partout et plus épais les uns que les autres : le seul à connaître précisément l'endroit, c'est Hermès. Messire Perrinet-Grasset partage avec l'animal deux passions dont l'une est de faire bombance. Il s'enquiert alors de trouver les meilleures graines et de jolies pigeonnes, espérant, bien que n'étant pas expert en séduction colombophile, il soit tout de même tombé juste. Ainsi, procédant étape par étape, il pourrait suivre le pigeon jusqu'à la cachette de la belle en lui prodiguant à foison de quoi assouvir momentanément ses pulsions. Et le stratagème fait merveille ! Messire Perrinet- Grasset suit le pigeon qui porte désormais sa réponse accrochée à la patte jusqu'à ce qu'il le perde de vue. Alors, il s'installe sème du grain, délivre une des pigeonnes de sa cage et voit bientôt Hermès revenir chercher sa récompense.
Plusieurs jours sont ainsi nécessaires pour qu'enfin, Messire Perrinet-Grasset remarque que le billet a été détaché de la patte. Néanmoins, il n'y a pas de réponse avant le surlendemain, un bref mot qui le transperce comme la foudre : il est espéré, attendu… Éperdument !
Il recommande à la belle la prudence et lui demande de lui fournir de plus en plus de détails de toutes sortes sur sa vie quotidienne et celle de son père, si bien qu'il finit par mettre au point sa stratégie qu'il expose en détail à Mélusine. Voici comment il va procéder pour la rejoindre sans que son père ne puisse soupçonner quoi que ce soit. Messire Perrinet-Grasset revêt une immense cape de bure marron, celle-là même qui sert à la confection des habits des moines. À l'aide de cordes qu'il a installées dans les arbres, invisibles d'en bas, il passe d'arbre en arbre en prenant soin de semer du grain pour que les oiseaux de messire Gauthier restent sur place et continuent de s'envoler lorsqu'il envoie des pierres dans leur direction. C'est ainsi que Messire Perrinet-Grasset rencontre Mélusine avec laquelle il connaît des ébats passionnés quoique parfois inopportunément interrompus par le retour brusque du père. Ce dernier, ne voyant pas sa fille dans la clairière hurle aussitôt : « Mélusine ! Mélusine ! Sacrée ribaude ! Où te caches-tu ? » Ce qui a pour effet immédiat de prévenir les amants de sa venue et d'avoir le temps pour Messire Perrinet-Grasset de se cacher…

Mélusine mange comme quatre et chante aussi en se caressant le ventre, l'air épanoui. Et puis, un splendide matin de printemps, elle met au jour un magnifique garçon tout rose et tout joufflu. Manifestement de foi sincère, elle assure que la forme brune aperçue n'est autre que celle de l'archange Gabriel venu lui annoncer une « bonne » nouvelle et prétend que telle l'infortunée palestinienne du nom de Marie, Dieu l'a choisi pour donner à l'humanité une seconde

chance de s'amender… Ce garçon venant d'un royaume, le royaume des Cieux, comme l'archange le lui a affirmé, il ne peut qu'être roi et Mélusine le baptise, respectueuse des usages, tout simplement Jésus II. Messire Joseph Gauthier, harcèle cependant sa fille de questions, convaincu qu'elle a été certainement moins touchée par la grâce divine que par un ribaud qui a réussi à la mystifier. Il en est sûr et imagine à longueur de nuits les supplices les plus ingénieux pour le faire souffrir, sans le tuer. Il n'a jamais soupçonné qu'il peut s'agir de Messire Perrinet-Grasset, qui ne s'est d'ailleurs plus jamais manifesté depuis le retour de Jehanne sous les remparts de La Charité.

Messire Gauthier a fini par laisser Mélusine vivre sa vie hors de la clairière.

Elle n'a pas son pareil pour conter aux pèlerins des histoires qui mélangent habilement l'Évangile et «les mille et une nuits». Elles ont fait d'elle la courtisane la plus recherchée d'un bouge Charitois devenu de ce fait immensément célèbre dans toute la région. Car des conversions, elle en a obtenu grâce à la méthode enseignée par l'archange et, persuadée de mériter sa place au paradis, poussant la charité, de mise dans ces lieux, jusqu'à ne rien demander en échange tant elle a confiance en son fils qui la récompensera au centuple !

Son fils ? Il a fini par se faire aimer de ce père adoptif, bourru mais au grand cœur qu'il appelle Père Joseph. Avec lui, pas de livres qui pervertissent les jeunes esprits mais des valeurs de chevalerie d'abord. Ensuite, il lui apprendra à lire. Tout l'inverse de son épouse qu'il rend responsable de la folie de sa fille.

Oui, il s'est attaché à Jésus II qu'il a rebaptisé, lui le fils des bois, « Robin », mais ceci est une autre histoire…

Ballade

Un poème en réponse

Par Françoise Boué

Décembre 2018

Faut-il qu'un simple pucelage
Vous plongez donc dans cet émoi !
Si au milieu des divines voix on eût entendu propos volages
De cette guerrière combative,
Et contre les hommes des jurons
Vous accusant de sacrés lurons,
L'auriez-vous gardé aussi vive ?
Point ne pouvez laisser idée que pucelage doit rester
Du seul mari propriété,
Qu'émoi du cœur il faut jeter,
Que droit à jouir est à garder
Aux donzelles de mauvaise vie.
Jehanne a vu beau chevalier
L'aimer donc a eu fol envie.
À l'ombre de La Charité
Dans les bras de Gressart a joui
En ce temps de félicité,
Sa force guerrière a fui.
Puis tant de jouissance enfouie,
Elle a salué Perrinet.
Seule son destin a poursuivi,

Sans lui dans le feu a pleuré

Si elle avait remis jupon
Devant ses juges pernicieux
Au lieu de garder pantalon
Très vite aurait rejoint les cieux
Sans périr brûlée sur les feux.
Maîtres des mondes féminins
L'ont remisée selon vos vœux
Sous le joug des droits masculins.

Peu soucieux du cœur féminin
Ils en firent jeune pucelle,
Vestale soumise icelle,
Campée sur piédestal d'airain.
Après moult tergiversations
Évêques des sacrées églises
La dirent sainte soumise
Que tous prient dans leurs oraisons.

Vous, hommes, vous disant sans foi,
Défendez cette aliénation
D'un corps de femme sous octroi
Pour la gloire de la nation,
Défendez l'objet qu'un démon
A trouvé demeure au sein
D'icelles qui défendent passions,
Folles amours et choix de destin.

Envoi
Si mes fins sont sans partage,
Lors, sans traîner conjurez-moi !
Faut-il qu'un simple pucelage
Vous plonge donc dans cet émoi !

OVNI

Par Isabelle Cararra
Décembre 2018

Un soir dans la bruine, un chevalier avait un rendez-vous avec une belle sur la plage. Il avance sur son cheval. Tout est calme autour de lui.

Aucun bruit, le silence absolu. Il peine à distinguer l'horizon, l'ombre des arbres dessine des silhouettes. Quelle idée ? Se dit – il. Je connais à peine cette femme que j'ai aperçue dans la rue. Pourquoi ai-je répondu à son signal ? Quelques gestes de sa part et me voilà à mon tour lui répondant par des signes. Elle était si lumineuse dans sa longue robe blanche ornée de brillants !

Mon cheval, saturne, galope tout en confiance. Sur le sable humide, il est telle une plume. La chaleur m'envahit et mon visage devient écarlate. Personne à l'horizon.

Saturne trotte de plus en plus vite et touche à peine le sable. J'entends un cliquetis sur le côté. La Loire frisonne, le vent souffle, l'eau

s'agite, tourbillonne et voilà Saturne, les sabots dans l'eau.

Ah non ! J'ai un rendez-vous avec une belle. Ce n'est pas le moment de prendre un bain. Mais « que nenni » ! Il se met à galoper de plus en plus, se transformant en une boule de feu qui étincelle toute la plage.

Je la vois, dans sa robe blanche, mon cœur bat à mille à l'heure et je commence à avoir froid.

J'entends une douce voix, la fenêtre claque : réveilles-toi ! Et sort de la baignoire ! C'est l'heure du repas dit sa femme.

Un OVNI au-dessus de la Loire

Par Marie-Claude chaney
Décembre 2018

Des nuages à queue d'ange s'amoncellent au-dessus de La Loire ; on dirait une forme humaine en ce jour de 6 janvier. Le globe du soleil luit, ensanglanté. Des mariniers sont en extase devant ce spectacle.
La boule fond à l'horizon quand, dans l'île, Joseph n'en croit pas ses yeux.
Ses enfants sont en train de faire de la balançoire, là-bas, dans l'île ensablée. Quand, l'un, habile comme l'est son père sur les échafaudages de l'église, quand l'un clame :
Regarde, je vole !
À ce moment, dans ses pensées, Joseph croit voir un drôle d'oiseau argenté qui avait un bruit épouvantable qui rôdait au-dessus de la ville.
On entend :
– Regarde, je vole ! Joseph sourit en pensant à ce vieux rêve d'Icare et à ces deux ailes d'oiseau qui permettaient, par une ficelle de voler d'un arbre à un autre ! Jeux de plus en plus répandus en ce XIIIe siècle.
La nuit jette son voile noir et il apparaît à ce moment-là, un gros oiseau argenté qui glisse sur l'eau, puis, s'élève dans le ciel noir, une lumière comme une étoile en arrière, avec un vrombissement inconnu. « Ce n'est pas un oiseau ! ». L'engin semble avoir des ailes qui tournent, tournent comme celles du moulin. Il tourne et tourne au-dessus de la petite île ensablée. Des êtres coiffés de capuchons et de grosses cottes, semble-t-il ! Joseph, paralysé, est cloué d'interrogation devant cet « oiseau » volant, qui a des ailes comme les anges.
L'oiseau tourne et tourne, revient au-dessus des îles. D'où vient cet étranger ? Si c'étaient des habitants des étoiles qui nous déclaraient la guerre ? Les grenouilles mêmes ne coassent plus à la vue et à l'ouïe de ce drôle « d'oiseau ». Tout se tait , sauf le tintamarre de métal, ce ronflement d'abeilles. Alors, le cœur battant, à la lumière de sa lanterne, Joseph appelle ses enfants qui chuchotent encore dans l'île, cachés dans les « verdiaux ».
– Père, tu as vu l'oiseau à la mode, conduit par des hommes ? Ce sera notre prochaine façon d'aller par le monde quand nous serons grands ! ».

Le père hoche la tête : pourquoi pas ? Lui avait bien le pouvoir de revivre au cours des siècles et d'aller en période de Noël visiter ses œuvres de pierre dans l'église qui, cette nuit dernière, ont eu des heures de folie !

Il en avait vu des changements, en ces périodes de renaissance ! Plus de chevaux dans la ville dont les pavés ont disparu ! Mais des cabriolets qui avancent tout seul avec un vrombissement sourd. Les hommes parlaient de cinq chevaux, huit chevaux mais il n'y avait plus de chevaux !
On ne s'étonne plus de rien ni de ce qui vole dans le ciel ! Il en avait vu et entendu lors de ses apparitions dans le monastère et les bas quartiers de la Loire ! Il avait été obligé de prendre des cours pour déchiffrer les manuscrits et ce qui s'est appelé après : journaux écrits avec ce qu'ils appelaient « une machine » nouvelle invention ! Mais les discordes, les guerres étaient toujours là. N'avait-on pas retrouvé un « coffre » où, soi-disant, « La jeune fille » (Pucelle, disait-on en ce temps-là), divulguait une « faute » avec Perrinet-Gressard) ! Dire que dans son procès, plusieurs seigneurs ou soldats juraient de sa chasteté et de son honnêteté !

Histoire de Chouette

Par Monique Benard
Décembre 2018

De passage à la Charité- sur- Loire, je cherchai une hostellerie pour y passer la nuit avec mon fidèle cheval qui mourait de soif et de faim.
Je longeai le fleuve quai, des mariniers, au fond de la rue sur ma droite une lumière rouge attira mon attention, je me dirigeai donc vers celle-ci, quel fut mon étonnement c'était une maison de plaisir, fort accueillante ma foi, mais pour ce soir j'étais fourbu et mon cheval encore plus. Alors raisonnablement je passai mon chemin espérant revenir le lendemain ;
On m'avait indiqué un relais rue des hostelleries sous un porche : « vous verrez, une chouette est clouée sur la porte ».
Une chouette, ce bel oiseau de nuit, pourquoi, diable, l'a-t-on cloué sur la porte d'une maison d'accueil de gens de passage et autres solitaires comme moi ? Pour chasser les mauvais sorts ? Balivernes que tout cela, ce dont j'ai besoin c'est de dormir un point c'est tout.

Un brave homme me reçut à bras ouverts, et pompon, mon cheval eut sa portion d'avoine plus que respectable. Pour ma part je me contentai d'une soupe au lard bien fumante.
Une jeunette me montra ma chambre à l'alcôve garnie de paille, je quittai mes chausses, mon pantalon de bure, déroulai la flanelle qui maintenait mes reins et prit un repos bien mérité. J'avais tant galopé pour arriver jusqu'ici !
Je fis un rêve étrange, dans la nuit noire des forêts des Bertrange, une nuée de chouettes au regard perçant, volaient au-dessus de ma tête, elles me regardaient fixement, l'une d'entre elles s'agrippa à la crinière de mon cheval et ne me quitta plus.
Je me réveillai en sursaut, avec, dans les oreilles des cris étranges.
Une odeur de soupe au vin qui « gernaulait » dans l'âtre montant jusqu'à mes narines me ramena à la réalité, et, tout guilleret, je repris ma besace : elle était vide ! Tout mon or avait disparu ; Je voulus mettre mes chausses, elles n'y étaient plus ! On m'avait volé en pleine nuit et je n'avais rien entendu, me voici sans le sou et presque nu !
L'hôtelier ne fut pas surpris de mon accoutrement.
Ah mon bon monsieur, vous êtes béni des dieux.

Béni de dieu, que voulez-vous dire ?
La chouette est passée par là !
La chouette ? Mais quelle chouette ?
Celle qui garde les lieux sur ma porte
Mais elle est clouée, morte, raide !
Mon bon monsieur ne vous fiez pas aux apparences.
Mon bon monsieur, mon bon monsieur comme vous y allez, je ne suis pas votre bon monsieur et d'ailleurs je vous rends responsable, je vous accuse même d'être entré dans ma chambre pour me voler !
Mais non, mon bon monsieur, vous n'y êtes pas du tout, vous êtes béni des dieux c'est la chouette, la nuit, elle revient à la vie et choisit les braves gens pour les dépouiller !
Vous êtes une bonne personne n'est-ce pas ?
Euh, oui, soit, j'en conviens, mais que peut faire une chouette de mon or et de mes habits ?
Elle cache tout dans son nid, puis dépose ses œufs par-dessus et couve pendant vingt-huit jours.
Vingt-huit jours ! Mais ce n'est pas possible où couve-t-elle ? Je vais aller reprendre mes biens de ce pas !
Mon bon monsieur, c'est bien là le problème, on ne le sait pas, lorsqu'elle amènera ses petits, elle ramènera aussi son butin ! On a observé cela bien des fois, c'est une bonne chouette vous savez !
Mais quel malheur, quel malheur, vingt-huit jours !
Il suffira de prolonger votre séjour à la Charité mon bon monsieur il y a tant de choses à voir, vous êtes ici chez vous !
Vous êtes bien brave l'hôtelier, me ferez-vous crédit ?
Mais bien entendu, je ne puis faire autrement et votre pompon sera soigné aussi.
Vous êtes bien arrangeant, mais que me coûteront ces vingt-huit jours ?
Ho, ne vous souciez pas de cela, étant donné les circonstances, je sais que vous êtes un brave homme puisque la chouette vous a choisi, votre bourse d'or y suffira certainement !
Je comptai mentalement mon butin, si précieux, que j'avais dérobé adroitement à un marchand de la Guerche et me voici à la merci d'une chouette, soit, bienveillante, mais vingt-huit jours de pension mettront à mal ma bourse d'or ! Et je ne peux pas aller me plaindre aux autorités !
N'ayant pas d'autre solution que celle de jouer le brave homme aux yeux de l'hôtelier j'acceptai son hospitalité !
Le souvenir de la maison accueillante aux lumières rouges me revint, comme j'aurais aimé y trouver un peu de réconfort en ces circonstances, mais me voici affublé de vieux vêtements trop grands que l'hôtelier a consenti à me prêter et sans le moindre sou. C'est insupportable !
Ma seconde nuit fut un cauchemar, j'avais beau retourner le problème dans tous les sens je ne voyais pas d'issue et mon sommeil fut peuplé de nids d'oiseaux aux petits braillards assoiffés d'or !
La nuit suivante le marchand de la Guerche m'avait retrouvé et après m'avoir battu copieusement, m'obligea à chercher des nids de chouettes avec lui dans toute la campagne noire ! Je me réveillai en sursaut complètement courbatu.
Une autre nuit la femme de l'hôtelier, mégère barbue, m'accueillait dans la maison aux lumières rouges et m'offrait son corps sans retenue !
La dernière nuit un cauchemar atroce m'arriva : L'hôtelier déguisé en énorme chouette tenait dans son bec ma bourse vide !

4. Janvier 2019…

Propositions d'écriture :

- *Perrinet se présente pour rencontrer le Prieur. Il a besoin d'une lettre de change pour « investir » à Venise. Le Prieur est méfiant ou flatté ? Imaginez cette rencontre au cours de laquelle survient un évènement extraordinaire… ;*
- *Un « diplodocus » est trouvé sur les bords de Loire.*

Contributions :

- **La révolte des surplis –** *Bernard Poix-Sester* *page 34*
- **Le violoniste** – *Élisabeth Damien* *page 35*
- **Le chaudron en ébullition –** *Françoise Bezet* *page 36*
- **Un monstre –** *Françoise Boué* *page 38*
- **Le rêve** – *Isabelle Carrara* *page 40*
- **Fête de Jeanne d'Arc –** *Marie-Claude Chanay* *page41*
- **Le Perrinet –** *Monique Benard* *page 45*
- ***Suivi des réponses à Monique Benard*** *page 45*
- **La belle J. et le marinier –** *Richard Poix-Sester* *page 46*

La Révolte des Surplis

Par Bernard Poix-Sester
15 janvier 2019

La torche que tient à bout de bras en hauteur le serviteur, éclaire furtivement d'une faible lumière tremblante les façades des maisons à colombages resserrées dans la ruelle étroite. Un homme le suit, l'épée dégainée. Ils accélèrent le pas jusqu'à une entrée du Prieuré, à peine visible, située dans un renfoncement obscur de l'imposante bâtisse. L'homme à l'épée attrape le marteau accroché à la porte : Toc ! Toc ! Deux coups lents, puis : Toc ! Toc ! Toc ! Trois coups brefs, le code provoque instantanément l'ouverture de l'huis dans un silence parfait. Les deux hommes s'engouffrent à l'intérieur. Un moine dont le visage demeure entièrement dissimulé dans sa capuche, fait signe au serviteur de rester sur place et convie d'un geste le visiteur, qui vient de rengainer son épée, à le suivre.
En pleine nuit, le bâtiment est sinistre. Après un parcours alambiqué, peut-être volontairement, une dernière porte s'ouvre enfin sur une pièce faiblement éclairée dans laquelle un âtre démesuré dispense un filet de chaleur. Le Prieur, un homme joufflu et rondelet, dont la tête enfoncée dans le col de sa bure paraît cerclée de bourrelets, adresse un sourire hypocrite et rieur à son visiteur :
Monsieur Gressart ! Combien voulez-vous cette fois-ci ? Lance-t-il en guise de salutations.
Nullement décontenancé, esquissant une simple courbette en guise de salut, l'interpellé rétorque :
Laissez-moi au moins vous expliquer l'affaire, Monseigneur !
Soit, répond le Prieur en se rapprochant du ruffian malgré son odeur musquée, « mais parlez bas, car on pourrait bien nous entendre »,
Il se trouve que je suis en relation avec Messire Gomme, Carlus Gomme, un opulent marchand de machines roulantes… Figurez-vous qu'il en vend jusqu'en Chine ! Un commerce qui marche très fort et emprunte la route de la soie, vous imaginez ! Il fait construire ses engins en Afrique où les sauvages sont très habiles au travail du bois, vivent tout nus et se contentent de quelques racines… Des perspectives d'évangélisation pour vous et, quand on pense au prix d'or auquel sont revendus les véhicules, je vous laisse imaginer ce que cela rapporte ! Tout le monde y gagne !
Les voies du Seigneur sont impénétrables, mon fils susurre le Prieur, dans un petit rire entendu et, bien que de plus en plus incommodé par l'odeur du soldat, il l'invite à poursuivre.
Ce qu'il y a de commode avec vous, c'est que vous allez toujours droit au cœur de l'affaire. Voilà, il faudrait que vous nous facilitiez les transferts de fonds en utilisant votre réseau, en particulier, celui qui passe par Venise qui ne perçoit aucune dîme.
Le Prieur fait un hochement approbateur de la tête et tout en mettant un doigt sur sa bouche pour ordonner à Gressart le silence, suspicieux, il s'en va quérir du papier et une plume. Puis, malgré son dégoût, toujours anxieux d'être entendu, il chuchote à l'oreille de son interlocuteur l'ordre d'écrire de quelles sommes il s'agit d'engager et combien de recevoir. Le premier montant provoque un « oh » involontaire, vite réprimé, bientôt suivi d'un « nom de Dieu » tonitruant sous l'effet de la stupéfaction. Par réflexe, il se plaque la main contre la bouche pour s'imposer silence. Peine perdue ! La porte s'ouvre dans un grand fracas laissant pénétrer à l'intérieur une dizaine de moines ayant tous revêtu des surplis d'une couleur

phosphorescente qui les rendent bien visibles malgré la pénombre.
Le frère économe prend aussitôt la parole :
Nous en avons assez du jeûne et des privations !
Les autres moines suivent aussitôt, tous ensemble, dans une incontrôlable cacophonie :
On veut aussi notre part de gâteau !
Assez de la silice et de la flagellation !
Encore que… Risque un moine vite couvert par les exclamations de ses frères
Silence ! Hurle le Prieur atteignant des sons suraigus qu'on ne lui avait jamais plus entendus depuis qu'il avait surpris frère Raoul… Ah, si… Peut-être quand il a chanté « Les dessous de Louison », mais c'était en privé. Le calme revenu, il poursuit :
J'ai créé l'Institution Sainte des Finances car l'ISF a été créée pour notre survie et pourvoir aux moyens nécessaires pour porter la divine parole…
Laissez-moi faire ! Interromps Gressart en sortant son épée, je vais vous mater ces moinillons en un clin d'œil !
Tout doux, tout doux, Monsieur Gressart, organisons plutôt un grand concile interne et parlons !
Bas à Gressart, il ajoute l'air de rien :
Avec l'aide de Dieu, bien entendu, il en sortira toujours quelque chose et entre-temps nous aurons mené à bien notre affaire. Temporisons ! Temporisons !
Soit, répond Gressart, en écartant un jeune moine qui voulait lui laver les pieds, je reviendrai riche… De vos paroles et de celles du Très haut, bien entendu !
Personne ne remarque le chien du Prieuré qui s'étire, baille, se lève pour faire un tour sur lui-même, se roule en boule, puis finalement se rendort, non sans jeter un dernier regard vers le papier qu'a jeté Gressart dans le feu pour le soustraire aux moines. Le calme est revenu.

Le Violoniste

Par Élizabeth Damien
Janvier 2019

C'est la veille de Noël à La Charité sur Loire. L'après-midi s'étire sous un froid glacial ; l'hiver est bien là.
Dans la ville illuminée, les gens s'affairent aux derniers préparatifs. Les bras chargés de paquets, ils remontent la grande rue. Des notes de musique résonnent.
Un pauvre homme, les vêtements élimés, une couverture sur le dos, est assis sur le banc devant la mairie. Un maigre balluchon gît à ses pieds, l'écrin de son violon est adossé au siège. Personne ne connaît cet homme venu de nulle part. Sa barbe blanche est perlée de givre, de fines gouttelettes scintillent. La buée qui s'échappe de sa bouche efface son doux visage.
Ses doigts cramponnent et martèlent les cordes. Ils égrènent si bien les chants de Noël que chacun s'arrête, ébahi.
« Douce Nuit, Vive le Vent, Petit Papa Noël… » retentissent et s'envolent vers le firmament. La nuit tombe, le ciel est étoilé.
Dans la boîte en fer posée au sol devant ses pieds, ne brille aucune pièce de monnaie. Il faut dire que la conjoncture est difficile, les

dons se font rares et la générosité publique s'éteint peu à peu.
Nonobstant cela, il joue… Il joue ces musiques qui ont bercé nos rêves d'enfance et nous transbordent toujours dans la magie de Noël.
Soudain, une dame âgée, un doux visage au regard limpide, retient l'attention du violoniste. Appuyée sur sa canne, elle le fixe, comme envoûtée, puis s'approche et dépose un billet dans la boîte vide.
« Comme elle ressemble à ma grand-mère Jeanne… » pense-t-il. « Qui est cette dame si généreuse ? »
Elle repart lentement, marque un temps d'arrêt, se retourne, hésite et revient vers le musicien.
« Mon brave Monsieur, il fait froid. Je suis seule. Accepteriez-vous de partager mon repas ? J'ai également de quoi vous héberger cette nuit dans ma petite maison… »
Le violoniste est confus, troublé « oh Madame, je vous remercie de tout cœur, vous êtes ma providence ! »
Il range son violon, ramasse sa boîte en fer, reprend son balluchon et à pas lents, suit sa bonne fée sous la voûte constellée d'étoiles parmi lesquelles brille sans aucun doute, celle de Mémé Jeanne…

Le Chaudron en Ébullition

Par Françoise Bezet
24 janvier 2019

Tout avait bien commencé.
Lire, écrire, partager ses émotions et ses coups de cœur, se gaver de bons mots et quelquefois de douces pâtisseries, rencontrer des auteurs, discuter et échanger sur les grands thèmes de notre société : de quoi réunir quelques passionné(e)s de littérature et plus largement de culture.
Par un bel après-midi d'automne, ils firent connaissance à l'ombre de la vieille usine à chaux, cathédrale engloutie sous les lianes et les ronces. Paisiblement, le canal jouait de ses reflets pour conter l'histoire de tous ces canalous et ces « chie-dans-l'iau » des temps lointains, quand les lieux bruissaient de l'activité des chaufourniers et autres ouvriers. Ce jour-là, seul, un petit bateau de plaisanciers troublait l'onde calme tandis qu'une alouette s'élevait dans le ciel clair.
L'atmosphère sereine, l'accueil chaleureux des hôtes et le calme débonnaire d'Ignace allaient briser la glace de l'inconnu, donner à chacun l'envie de découvrir les autres invités, de partager leurs goûts, leurs passions littéraires. Merlin l'enchanteur planait-il sur La Charnaye à cet instant précis ? Est-ce lui qui glissa dans une tête, l'idée du chaudron magique, celui dans lequel les alchimistes mêlaient les ingrédients les plus rares et les plus mystérieux dans l'espoir d'accéder enfin à la pierre philosophale ? L'allégorie allait séduire et rencontrer l'unanimité des participants. L'acte de baptême venait de s'enregistrer : « Athanor littéraire en Berry-Nivernais » était né. Le creuset promettait de belles rencontres, des créations étonnantes et surtout du plaisir, celui de baigner dans l'univers des mots, émotifs ou plaintifs, noirs ou jubilatoires, éclatants ou ruisselants, séduisants ou trop distants, chaleureux ou malheureux, amoureux ou mystérieux, paisibles ou insensibles… Il suffisait que chacun y ajoute quelques qualificatifs pour comprendre que la potion magique avait déjà commencé à bouillonner.
De nouveaux Athanoriens, tous également passionnés, se joignirent bientôt aux plus anciens. Quelques auteurs présentèrent leurs œuvres, leur plaisir d'écrire, leurs sources d'inspiration… Autant de parcours riches et

variés. Mais les stylos ou les claviers titillaient tous ces amoureux des mots. Déjà l'inspiration et la créativité frémissaient et favorisaient l'écriture de nouvelles originales et de poésies emplies de sensibilité. L'humour y avait aussi gagné son droit de séjour. Ils voulurent aller plus loin et bientôt un beau projet commença à poindre. Les chaufourniers de tout ce bassin calcaire allaient fournir le déclic nécessaire pour qu'un bel ouvrage romancé voie le jour. La rigueur historique réclamait une recherche documentaire importante qui s'appuya sur des témoignages précieux. Ajoutez à cela une pincée d'amour, une cuillérée d'injustice, une poignée de forts tempéraments et surtout une belle dose d'imagination. Malgré la difficulté d'une écriture à plusieurs mains, la sauce commençait à prendre, puis après beaucoup de travail, mais pour la plus grande joie des participants, l'œuvre pouvait enfin être présentée au public. Au sein du chaudron magique, l'atelier des « Bricolins du Berry-Nivernais » avait bel et bien enfanté d'un Livre « Le Val d'Aubois au temps des chaufourniers ».

Le blues d'après-naissance allait-il gagner Athanoriens et Athanoriennes ? Que nenni ! Une motivation profonde et le plaisir de se retrouver autour d'un centre d'intérêt commun avaient créé un lien très fort. Écriture… Oui mais aussi musique et littérature sous la baguette magique d'Annie.

Tout avait donc très bien commencé… Jusqu'à ce que, envoyé par on ne sait qui, venant d'on ne sait où, certainement depuis les profondeurs de la géhenne, se présentât un personnage sulfureux, un certain Perrinet-Gressart, chef de routiers, ces mercenaires peu fréquentables du Moyen Âge, capitaine de la place forte de La Charité, à la solde du duc de Bourgogne… Quelle poudre maléfique ce suppôt de Satan versa-t-il dans le creuset ? Nul ne s'en aperçut, mais la potion commença à bouillonner de plus en plus fort au risque de déborder.

Sur les rives de cette Loire capricieuse, n'allait-on pas découvrir un parchemin, on ne peut plus authentique évidemment, dans lequel Jehanne avouait sa honte mais surtout son plaisir d'avoir offert… Son pucelage au commandant de La Charité assiégée, le fameux Perrinet- Gressart. Raison suffisante pour qu'elle lève le siège sans tarder, au lendemain de ce haut fait qui avait gardé son mystère jusqu'à ce jour. L'Histoire suivrait-elle des méandres insoupçonnés ou bien Belzébuth insufflerait-il ses vapeurs venimeuses dans l'Athanor ? Il alla même plus loin puisqu'il séduisit la muse de la poésie médiévale et qu'un beau sonnet conta l'affaire… En vers.

Lucifer, n'hésita pas, par la suite, à ressusciter le fameux Perrinet Gressart. Il fallait bien qu'il s'essaie, lui aussi, à ce tour de passe-passe ! Le visiteur venu du Moyen Âge se trouvait donc plongé dans notre monde contemporain et, pour mieux tromper, il devenait presque sympathique. Jusque-là, la patte du diable se faisait légère. Il fallait passer à la vitesse supérieure et pour cela il propulsa, à la rencontre du soudard, un Cheikh salafiste qui réussit un tour de force inimaginable, celui de convertir Perrinet Gressart à l'Islam, *« religion qui allait lui faire trouver une qualité de mort incomparable »*.

Là, on commençait à atteindre de très hautes sphères mais ce n'était pas fini !

Le Georgeon berrichon allait mettre son grain de sel pour revisiter l'Annonciation par l'Ange Gabriel ainsi que la Nativité. Le fameux Perrinet n'allait-il pas prendre des allures de Saint-Esprit pour qu'un nouveau Messie arrive parmi nous. Derrière ce mélange d'Évangile et de Conte des Mille et une nuits se cachait le Malin, à n'en pas

douter. À moins que religions, contes et légendes s'appuient sur les mêmes mythes, les mêmes fondements, ceux d'une âme humaine aux multiples facettes toujours en quête des questions éternelles « D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? »

Un Monstre

Par Françoise Boué
Janvier 2019

Il marchait le long de la rue qui allait le conduire au Prieuré. Ses soldats l'attendaient devant la porte de la demoiselle Leudine. Plus il avançait et plus le cortège s'étoffait. Des admirateurs souvent. L'invasion de ce bourg fortifié lui avait forgé une réputation. Devant la grande porte imposante qui protégeait le prieuré et ses moines, il y avait aujourd'hui le marché aux poissons. Les femmes de mariniers et de pêcheurs de la Loire vendaient leurs pêches.
Quand il déboucha sur la place, la vieille Ameline le salua :
Salut à vous capitaine Gressart Il répondit d'un bref signe de tête. La belle Eliette lui proposa :
Doux capitaine, regardez mes beaux poissons ! Gressart lui répondit
Je les goûterais bien tes beaux… Mais vers le Prieur, je me rends. Celle qu'on appelait la Hugonette s'exclama :
Ah, Ah ! Tu nous racontes foutaise… Toi ? Te rendre ? Et au Prieur en plus ! Laisse-moi rire ! La porte s'ouvrit, un moine s'avança vers Perrinet et lui demanda d'entrer sans sa garde.
Au milieu de la grande cour on n'entendit plus que les pas du capitaine, étouffés par ses chausses de grande qualité.
Le moine Jean le dirigea vers la maison du Prieur. Ils passèrent devant le cellier. La porte entrouverte laissa apercevoir des alignements de tonneaux et une odeur de vin que Perrinet connaissait bien et qu'il buvait chez la demoiselle Leudine. Depuis une négociation ardue avec le Prieur il avait obtenu le privilège qu'elle soit approvisionnée de ce nectar des vignes du Prieuré. On disait que ce breuvage avait de nombreuses vertus. Médicinal et guérisseur, il donnait aussi la force et l'accès au paradis s'il était consommé comme vin de messe lors des saints offices. Il était dit aussi que le buveur pouvait, s'il en usait beaucoup, avoir des idées et des gestes inopportuns, surtout vis-à-vis de la gent féminine. Le Prieur Bernard vint à la rencontre du capitaine, l'invitant à entrer dans son salon, somme toute assez modeste.
Dieu vous bénisse ! Entama l'homme d'église en faisant un signe de croix de sa main potelée.
Perrinet s'agenouilla, baissa la tête.

Il connaissait les us et les coutumes, ce soldat aguerri. Le Prieur lui fit signe de se lever.
Monseigneur, vous qui êtes un grand érudit, je ne vous apprendrai rien en vous disant que le commerce depuis la Cité des Doges a pris de l'ampleur grâce aux marins d'Orient. Aussi, je viens humblement auprès de vous mander votre sollicitude… Une lettre de change pour me rendre à Venise.
Hélas ! Prodigua le Prieur et quel commerce ! Certes des denrées nouvelles… mais aussi des objets sataniques. Vous donner mon consentement, m'est impossible !
Loin de moi, l'idée d'y acquérir ces instruments du diable ! Non ! J'évoque ici devant vous les étoffes… qui, par ailleurs, donneraient plus d'éclat à vos habits de cérémonie. Vous méritez qu'ils soient plus à la hauteur de votre rang… Avec mes hommes, je dois aller quérir de ces tissus admirables…
La porte s'ouvrit, soudain, avec grand fracas, le moine Jean, essoufflé, se précipita vers le prieur.
-- Mon Père, Mon Père, ah ! Quel malheur ! Quel malheur !
Allons, allons, calmez-vous, mon fils. Que se passe-t-il ?
Mon père, Mon père, arriva-t-il à exprimer, on a trouvé sur les bords de Loire un monstre sûrement envoyé par Satan…
Allons, allons, comment Satan aurait-il pu… (Il se tourna vers Perrinet) C'est encore une machination de vos amis les Anglais, dit-il. Allons-nous rendre compte par nous-même.
Dans la cour, Le Prieur, Perrinet Gressart et le religieux virent le moine Clotaire, Maître du chai, debout sur un tonneau, tenant haut un gobelet qu'il avait manifestement rempli et vidé plusieurs fois. Il regardait le sommet du rempart en chantant :
Buvez sans vous arrêter car ceci est le sang de la terre… Ils suivirent des yeux la direction de la timbale.
Dans une sorte de grand panier de fer tenu par un bras d'acier au-dessus du mur, douze femmes assises lui répondirent en chœur et en riant. :
Amen ! Amène les godets remplis de ton sang, curé ! Il doit être miraculeusement bon ! Le frère Jean se signa trois fois en invoquant la miséricorde du Tout-Puissant.
À la vue de cette scène, le Prieur Bernard, n'y tenant plus se dirigea vers le Maître du cellier lui arracha le gobelet dont il avala le contenu sans tarder, sans l'avoir béni auparavant. Le moine Clotaire, surpris, tomba de son tonneau.
Pendant ce temps, Perrinet souriait. Ces douze femmes réunies sur la plate-forme d'acier lui rappelèrent un évènement religieux. Sa fierté et sa flamme de conquête en furent ravivées car il avait négocié avec des forgerons des Bertranges, une machine capable de l'aider à surmonter les obstacles des nombreuses fortifications bien au-delà de la Bourgogne.
Quelques instants après avoir englouti un autre gobelet de vin, le Prieur Bernard s'achemina rapidement vers la machine suspendue. Il effectua une courbette :
Descendez, Damoiselles, venez goûter ce délicieux breuvage des vignes de notre Seigneur… En riant, Perrinet franchit le porche du prieuré. Il retrouva sa troupe sur la place désertée. Les poissons gisaient sur leurs étals abandonnés par les marchandes et les acheteuses lesquelles regardaient en l'air. L'une d'elles s'exclama : On dirait un gros lézard.
Un chariot sur quatre roues supportait une immense échelle sur laquelle une seconde manœuvrée par un jeu de câbles dépassait la hauteur du rempart du Prieuré. Une sorte de plate-forme était fixée à l'extrémité sur

laquelle avaient grimpé les douze femmes qui dominaient ainsi la cour du Prieuré.
Perrinet s'exclama : Plus qu'un gros lézard, brave dame ! C'est un dinosaure ! Un diplodocus !
Il avait entendu ces mots dans le salon d'un duc de Bourgogne, féru de préhistoire.
« Bonne idée, se dit Perrinet Gressart, mon engin de guerre s'appellera Diplodocus ! »
Le lendemain un des scribes de la bibliothèque du monastère écrivit de sa plus belle plume sur un parchemin.
« L'Histoire doit se souvenir de l'invention étonnante d'une échelle double déployée grâce à deux cordes et deux poulies de bois capables de franchir de hauts murs d'enceinte et sur laquelle l'ingéniosité de nos forgerons et de nos menuisiers a fixé une plate-forme d'acier. »

Quand il eut terminé son récit, il prit un autre morceau de papyrus et griffonna :*in commutationem pro Sieur Gressart…* Cette lettre de change en latin fut signée par le Prieur Bernard sans remarque et acceptée par l'Abbé de Cluny.

Quelque temps plus tard, le sieur Perrinet Gressart, au milieu de ses fidèles guerriers, partit pour Venise.

Le Rêve

Par Isabelle Carrara
Janvier 2019

Un soir dans la bruine, un chevalier avait un rendez-vous avec une belle sur la plage. Il avance sur son cheval.
Tout est calme autour de lui.
Aucun bruit, le silence absolu. Il peine à distinguer l'horizon, l'ombre des arbres dessine des silhouettes. Quelle idée ? Se dit-il. Je connais à peine cette femme que j'ai aperçue dans la rue ; pourquoi ai-je répondu à son signal ? Quelques gestes de sa part et me voilà à mon tour lui répondant par des signes. Elle était si lumineuse dans sa longue robe blanche ornée de brillants.
Mon cheval, saturne, galope tout en confiance. Sur le sable humide, il est telle une plume. La chaleur m'envahit et mon visage devient écarlate. Personne à l'horizon.
Saturne trotte de plus en plus vite et touche à peine le sable. J'entends un cliquetis sur le côté.
La Loire frisonne, le vent souffle, l'eau s'agite, tourbillonne et voilà Saturne, les sabots dans l'eau.
Ah non, j'ai un rendez-vous avec une belle. Ce n'est pas le moment de prendre un bain. Mais " que nenni". Il se met à galoper de plus en plus, se transformant en une boule de feu qui étincelle toute la plage.
Je la vois, dans sa robe blanche, mon cœur bat à mille à l'heure et je commence à avoir froid.
J'entends une douce voix, la fenêtre claque ; réveille-toi et sors de la baignoire. C'est l'heure du repas dit sa femme.

Cauchemar

(Françoise et le cauchemar du château hanté de Passy-les-Tours)

Par Jean-Denis Pacaud

Janvier 2019

C'était en pleine nuit et il faisait bien noir.
J'étais sur mon vélo et l'on n'y pouvait voir.
C'est mon petit défaut, je ne suis pas très nette :
J'aime à me promener la nuit à bicyclette.
J'arrivai ce soir-là près de Passy-les-tours
Et l'on s'y serait cru dans le cul d'un grand four.
Quand soudain j'aperçus au milieu de la route
Un Quichotte dressé sans qu'il y eût de doute
Droit sur son destrier et la lance à la main
Figé dans son armure à l'aspect inhumain.
Et tout cela baignait dans un puits de lumière,
Je me sentais inquiète et je n'étais pas fière.
Ah ! Comme j'eusse aimé retrouver mon foyer
Et que je regrettai de m'en être éloignée !
Sortant de l'Au-delà et perçant le grand heaume
J'entendis brusquement une voix de fantôme :
« Quand on a », me dit-elle, « un peu de dignité
On ne prend pas la route en pleine obscurité.
Que fais-tu donc ici misérable donzelle ?
Crains donc pour ta vertu petite péronnelle !
Sache donc qu'ici-bas il faut être prudent
Ne pas s'aventurer dans les bois et les champs
Car si jamais venaient à passer des crapules
Il ne resterait rien de tes petits pécules. »
J'étais terrorisée et j'avais grande peur
Ah ! Que ce chevalier me causait de terreur !
Et soudain il me dit « regarde ces lumières ! »
C'était une moto aux allures guerrières
Puisque voyant en elle un soudain agresseur
Il allongea sa lance et d'un galop rageur
Fonça vers la lueur afin de la détruire
Et quant au passager à merci le réduire !
Je regardai le ciel implorant sa bonté
Afin qu'il empêchât ce crime d'arriver.
Mais la moto passa et dissipa l'image
Il n'y avait plus rien ! Et redevenant sage,
Je regagnai bien vite un foyer accueillant
Où m'attendaient mes chats malheureux et miaulant…
Qui donc avais-je vu : Perrinet ou Quichotte ?
Je n'en veux rien savoir : ce n'est plus ma marotte.
Je n'irai plus la nuit près de Passy-les-Tours
Et resterai chez moi cuisant des petits fours…

Fête de Jeanne d'Arc

Par Marie-Claude Chaney
Janvier 2019

La bourgade changeait au cours des siècles : des maisons aux toits d'ardoises s'étaient construites ; les remparts derrière lesquels s'abritait Perrinet Gressart, s'effritaient.
Joseph, le sculpteur venait encore admirer, au soleil couchant ses œuvres.
Un samedi, ses deux colombes de pierre le suivent et se postent sur un poteau de la Place des Pêcheurs. Elles entendent parler d'une prochaine fête de Jeanne d'Arc :
- Il faut choisir une jeune fille pour incarner en 1950 Jeanne d'Arc.
Un conseiller a une idée. On demandera à la petite Catherine, jeune fille brune de seize ans, aux yeux de velours, aux longs cheveux tirés en arrière en queue-de-cheval, à l'air sage mais décidé, qui, le cartable sous le bras, descendait la Grand-Rue de La Charité.
Elle a seize ans, aimable, sage dans ses études, avec l'espoir de conquérir le monde, tout en étant un tantinet rêveuse.
Les deux colombes l'ont remarquée souvent à la messe du dimanche, en ce printemps, dans sa belle robe blanche garnie de bouquets de lilas, sur le côté gauche, tout au fond de l'église, sage et recueillie. On lui propose d'incarner Jeanne pour la fête prochaine du mois de mai !
Elle demande à réfléchir.
Qui était Jeanne ?
Suis-je faite pour manier les armes ? Non. « Elle » se complaisait parmi les hommes d'armes, s'entraînant au maniement de l'épée avec dextérité.
Jeanne d'arc ne voulait pas toucher une épée pour tuer ». Sa foi l'en empêchait, mais il fallut s'exercer pour vaincre les armées des Bourguignons et des Anglais qui voulaient le royaume de France !
– Je déteste me mettre en pantalon ; je n'aime que les robes ! Je ne suis pas un garçon ! Mais, je l'accorde : le pantalon lui était plus pratique pour monter à cheval !
Dire que je devrai monter sur un cheval aux pattes musclées, poussant des hennissements désarmants ! Je n'ai jamais monté Simone, la brave jument de ma Grand-Mère, qui broutait gentiment dans le pré, près de la forêt du Bois-Dieu !
Qui était Jeanne ? Pour le bien du jeune roi Charles VII, elle venait de délivrer Orléans avec l'aide des Orléanais. Les tableaux de mon livre d'histoire représentent une Jeanne souriante, brandissant la bannière blanche, aux deux anges fidèles qui lui portaient chance sans doute, acclamée par une foule soulagée et respectueuse de la délivrance de la ville mais s'est retrouvée, en ce mois de décembre 1429, aux pieds des fortifications de la ville commandée par ce capitaine despote, bandit de grand chemin qui pensait surtout à s'enrichir : Terrible Capitaine Perrinet-Gressart !
Pourquoi son admiration pour « son Roi » qui l'abandonnait sans artillerie, sans épées, au pied des fortifications de la ville alors que Perrinet- Gressart pillait le prieuré et volait les trésors des moines. Et ne répondait pas à ses demandes de renfort ?
Cela ne plaisait pas trop à Catherine ! Bien qu'elle puisse penser que la prise de La Charité pouvait contrecarrer l'essai de paix entre Charles VII et les Bourguignons.
Le roi n'était pas un homme ! Pourquoi risquer sa vie pour lui ?
Homme ingrat ? Elle avait sans doute une mission : un sens exacerbé du devoir ? Raison d'État ? Je ne connais pas les armes et n'aime pas la parodie. Mais je suis curieuse de connaître la personnalité de Jeanne d'Arc !

– Mon Roi, disait aveuglément Jeanne, en parlant de Charles VII, à la réputation de falot qui se laissait influencer !
Son roi ? Toute jeune fille de 16 ans peut avoir de l'admiration pour un jeune Roi qui avait perdu le trône de France ! Comment cette jeune lorraine avait-elle eu le courage, seule, d'affronter les ennemis menaçants. Était-ce une légende quand les paysans miséreux cherchaient un espoir que la religion lui donnait en ces temps troublés, en ces temps de guerre épuisante et de peste noire ? Il faut aux sociétés une lumière qui les guide !
Dans les cas difficiles, Catherine le sait bien : on cherche un espoir. Elle pouvait le comprendre se souvenant de sa Mère parlant des atrocités de la dernière guerre de 1939 qui a vu tant de jeunes se rassembler dans les bois de la Bertrange : le maquis, au péril de leur vie, Catherine connaît leur générosité. Eux aussi avaient-ils entendu une voix : celle de la raison ou celle de leur devoir de religion, de leur soif de liberté pour leur pays., ou de l'amour des autres ? Le peuple croyait aux légendes ? Les sociétés ont besoin de rassembler leurs forces en cas de coups durs.
Mais ce n'est pas forcément compris par toutes et en ce Moyen Âge, on assistait en Angleterre, en Amérique du Nord, en France, à la chasse aux sorcières et à la peine de mort sur un bûcher !

Inquisition.

Une jeune fille attirée par « un roi », cela peut arriver, se dit Catherine, en haussant les épaules. Les colombes de pierre rient sous cape : elles avaient remarqué cette Catherine, en robe blanche, garnie de lilas, à l'air sage, recueilli qui suit en ce dimanche de 1954, la messe, toujours assise dans les derniers rangs. Derrière elle, se met toujours un grand jeune homme aux yeux clairs et doux. « Un Roi ? » Une attirance raisonnable d'une jeune fille sage, à l'air plein de retenue, qui baisse les yeux comme il se doit, à l'air souriant. Cette Catherine n'aime pas ce mot de « Pucelle » pour qualifier Jeanne. Très vite, elle en a cherché le sens dans le dictionnaire. Avec un soupir, elle y trouva un indice d'être jeune fille tout simplement !
Interrompant ses réflexions et incertitudes, elle entend sa Mère qui la charge d'aller vite, vite, chercher le linge amidonné chez les repasseuses de la rue de la Sabotée, mais de ne pas s'attarder ! Elle n'aime pas bien s'aventurer, le soir, dans ces petites rues du bas de Loire, où vivaient autrefois bouchers, mariniers et pêcheurs. Derrière les hautes portes cochères se cachent des artisans Au tournant, elle entend le rabot d'un fabricant de meubles. Là, dans cette maison haute, devait habiter une Parisienne tapageuse, aux sourires larges, aux habits noirs décolletés, gansés de rouge, haranguant ces messieurs ; on disait que ses ancêtres ont mené la même vie, courant après le luxe et l'argent. D'ailleurs, on racontait qu'au temps de la guerre de Cent Ans, des soldats hauts et forts, à l'armure brillante, avaient chargé dans la Cour du Château, des malles métalliques, bien cadenassées, aux grands cris et pleurs des moines du prieuré ! Joseph avait reconnu le prieur qui lui avait commandé le bestiaire. C'était peut-être pour cela qu'il y avait eu la terreur de toutes ces sculptures se sauvant devant le mal et l'ennemi : ce grand capitaine, brun, joufflu et rouge, aux larges épaules, au fort parler, aux initiales PG !
Ces soldats auraient déchargé dans cette maison un des coffres. Les lèvres de femme plantureuse et charnue s'arrondirent, soi-disant, de plaisir, en admirant ces joyaux de toutes couleurs et d'or !
Cet or et ces joyaux auraient servi à Jeanne mais son intégrité, son sens du devoir lui faisait haïr ces femmes « de mauvaise vie »

et essayait soi-disant de les rendre sages et rangées en les mariant, au lieu de marivauder avec les soldats ! Ses paroles puissent-elles être entendues. !

– Elle, Catherine, défend Jeanne : cette belle fille, à la taille fine pouvait très bien se faire respecter de ses soldats qui l'admiraient ! Ils avaient une raison de vivre commune !

Et pourtant, les médisances fleurissaient de siècles en siècles, perdus dans les trahisons des Compagnons d'armes comme la Tremoille… On racontait même que la Loire rejetait au cours des siècles des preuves de ses faiblesses, qu'elle aurait cédé au vouloir de Perrinet Gressard devant la Charité. On aurait retrouvé cette déclaration écrite sur un parchemin roulé dans une épée, retrouvée au fond de la Loire ? Vengeance ? Plaisanterie morbide ? Regrets de ce colosse cherchant de l'or par tous les moyens ?

Ce soir-là, Catherine ne peut s'empêcher de voir la Loire, qui dans la trouée d'une maison, s'affiche satinée d'or, avec le soleil qui décline. Là-bas, sur une île, les derniers cormorans déjà noirs, immobiles attendent, attendent ; le butin ? Elle ne s'attarde pas plus : a-t-elle peur de réveiller les fantômes, de mauvaises rencontres ? Elle presse le pas, cogne à la porte métallique de l'étroite rue de la Sabotée. Les fers noirs fument sur le linge blanc amidonné, rendant les initiales entrelacées en tenue d'apparat et de fête. La dame aux cheveux bruns nattés lui remet le paquet. Il fait déjà noir dehors. Au-dessus de Catherine vole toujours, une colombe de paix.

Mais, soudain, derrière elle, quelques pas lourds, insistants. Timide, son cœur bat, n'aimant pas être dérangée ! Un homme, vêtu de noir, le sourire narquois au coin des lèvres lui emboîte le pas ; il touche sa grosse ceinture clouée de cinq fleurs de lys, à la manière de l'épée de Jeanne d'Arc. Gênée, Catherine trouve cette situation anormale, en ces temps de XXe siècle. Un cliquetis sort d'une des poches de l'homme ; il balbutie quelque parole : Déterminée, Catherine lui répond fermement, demandant, comme Jeanne d'Arc, au ciel de l'aider ! Il agitait toujours une chaîne dans sa poche !

La colombe rase la tête de l'homme qui ralentit : Mais déjà, on entend les chants religieux derrière les vitraux illuminés de la salle capitulaire. Elle descend les quelques marches, étonnée que l'oiseau noir au cliquetis de chaîne abandonne sa chasse. La colombe blanche l'invite à chercher refuge et tout reprend son harmonie. Ouf ! Le lendemain, sur le journal : « *Un homme se pressant d'importuner les jeunes filles et jeunes femmes, à la nuit tombante, les menaçant d'un bruit de chaîne métallique, cachée dans sa poche, arpentant la rue des Fossés, depuis la Tour Jeanne d'arc jusqu'au café du coin*.

Quinze jours après, Catherine donnait sa réponse : elle n'était pas prête à incarner Jeanne : cela réveillerait bien des fantômes ; elle n'accepterait pas d'être traitée de sorcière, n'avait pas le pouvoir de galvaniser toute une armée et n'aimait pas les trahisons et les intérêts d'argent. Non, elle n'a pas pris le rôle de Jeanne mais l'a cherchée avec passion dans les livres des historiens. Peut-être comprit – elle cette jeune paysanne qui voulait donner, elle aussi, à « son Roi », un royaume !

Le Perrinet

Par Monique Benard
Janvier 2019

Le voilà revenu, sur le devant de la scène, Gente dame Françoise et Messire Jean Denis en ont décidé ainsi, ha ! Ils l'aiment ce Perrinet, à force de le côtoyer, ils en sont devenus intimes, au point d'abroger le nom de Gressard, bref ils sont intimes vous dis-je !
Et ils voudraient tous les deux que je leur ressemblasse ! Que nenni.
Nos deux compères ont imaginé que ce Perrinet va rencontrer le prieur de la Charité pour lui soutirer une lettre de change !
Il a besoin de fonds, nouvelle lubie, il veut aller à Venise pactiser avec les marchands d'étoffe, ramener dans son escarcelle de quoi faire un commerce juteux, quoi de plus naturel de s'adresser au prieur, il en profitera lui aussi, n'a-t-il pas plus de deux cents moines à couvrir de robe de bure ?
Lettre de change, c'est comme si je donnais mon numéro de carte bleue à cet énergumène pactisant tantôt avec le diable tantôt avec les saints, habile négociateur tantôt pour un camp tantôt pour l'autre. Se posant en défenseur des religieux et des marchands, qu'il avait pillés et maltraités auparavant !
Le prieur, qui n'était pas pudibond, arrivé à ce poste tant convoité par de louches marchandages entre évêques bedonnants, et hommes d'affaires aux épouses bienveillantes, connaît déjà ce Perrinet pour avoir été sous son charme une fois déjà !
– Il a de l'aplomb pensa le prieur et j'aime ça, de plus il est grand, beau, avec ce je-ne-sais-quoi dans le regard d'insolence, ça me change des moinillons engraissés au brouet du juste. Et il veut aller à Venise, voyons, voyons…
Le prieur, dont le sang afflue déjà à ses joues et martèle ses tempes tente d'imaginer une escapade avec lui sous couvert de fonder un autre prieuré dans ce pays. Les voies du bon Dieu sont impénétrables !
Il donna l'ordre au portier de faire entrer Perrinet et pria celui-ci de les laisser seuls.
Celui-ci apparut dans son armure de chevalier, impressionnant, magnifique…
Les confidences des deux hommes, restèrent secrètes, on entendit Perrinet laisser tomber son armure au sens propre comme au figuré !
Messire Jean Denis et gente dame Françoise à vous de terminer l'histoire de votre chouchou !

Réponses à Monique

Un Chevalier et le Monde moderne (fable)

Par Françoise Boué
Janvier 2019

Perrinet le chevalier bien aimé
Combien de dames il a ensorcelé,
Combien d'hommes il a détroussés.
Sur son superbe cheval perché,
Cachait sous son heaume beau regard bleuté.
Dame Françoise par cette légende attirée,
Par cette filouterie subjuguée,
Lui tint à peu près ce langage :
« Maître Perrinet revenez sans ambages
Dans notre siècle, privilégié vous serez.
Sujets à richesse vous y trouverez
Dans des actions de papier
Sans manier ni l'épée ni le goupillon.
Des chevaux sans harnachements
À toute vitesse vous conduiront
Vers des paradis fiscaux non déclarés assurément »
À ces mots, Perrinet Gressart flatté

Que gente dame puisse encore l'aimer
Que richesses restaient encore à convoiter
De son nid de chauve-souris s'envola sans tarder.
En chemin il rencontra Messire Jean-Denis
Qui lui parla de Maître Onfray et de philosophie.
Il croisa Dame Françoise sous ses rides affichées
Qui lui parla de liberté, de fraternité et d'égalité.
Il se sauva au volant de son coupé,
Loin des murs Charitois
En se disant : « Grand âge et philosophie, point pour moi »
On ne sut jamais quel paradis il trouva,
Ni combien de billets il encaissa,
Ce grand routier sans foi ni loi.
Gente Dame Françoise et Messire Jean Denis
Le cherchent encore sous des plumes ardentes et de génie.

Morale d'un Monde moderne

Jean Denis Pacaud
Janvier 2019

Écoutez-moi les gilets jaunes :
Si Perrinet vient à passer
Menottez-le sans hésiter.
N'allez pas lui offrir le trône
Car il pourrait bien l'accepter
Et vous vous en repentiriez.
Il vous mettrait au garde à vous
Et sans peur de vous rendre fous
Il viderait vos escarcelles,
Vous ferait regretter Macron,
Violerait vos jolies donzelles,
Et vous jetterait des étrons.
En veillant sur ce que l'on a
Beaucoup mieux on se portera
Car à trop chercher l'aventure
On peut tomber sur une ordure.

La Belle J. et le Marinier

Par Richard POIX-SESTER
2 février 2 019

Un soir du pont de pierre de la Charité enjambant la Loire on apercevait une étrange clarté vacillant au ras de l'eau.
Gonzague s'interrogeait. Mais qu'est-ce donc ces feux follets à fleur d'eau ? Ne trouvant pas la raison de ce phénomène il rentra chez lui dans les hauteurs de La Charité.
Après avoir ranimé le feu de la cheminée, il s'installa dans le fauteuil que lui avait légué son grand-père et qui lui-même avait appartenu à un de ses aïeux et se mit à rêvasser.
Au gré de ses pensées il se remémorait la clarté vacillante sur la Loire, tout en alliant ce phénomène à ces ancêtres naviguant sur la Loire.
Et idées faisant il se souvint de l'anecdote que l'on racontait au sujet de cet ancêtre lointain, batelier sur la Loire qui naviguait chaque jour au gré des offres sur le port de La Charité.

Sur son embarcation construite en partie par lui, il transportait tantôt des pierres de Nevers à La Charité, d'autres fois des matériaux, tel du sable extrait du lit de la Loire, jusqu'à Cosne et bien entendu des blocs de pierres calcaires destinés aux chantiers dans les villes voisines.
Ses revenus étaient assez maigres, alors de temps en temps il embarquait contre quelques piécettes, des chalands se rendant au marché des places alentour, ce moyen de transport était plus sûr que les chemins et sentiers parcourant les forêts.

Un matin sombre d'automne, sur le quai du port de La Charité, une femme qu'il ne connaissait pas, portant des guenilles et affublée d'un grand manteau tout troué, le visage camouflé sous un linge d'une propreté douteuse laissait apparaître des yeux d'une étrange tristesse. Cette femme que personne ne semblait connaître, cherchait visiblement à embarquer sur un des bateaux amarrés au port, elle s'approcha du batelier et lui demanda si elle pouvait embarquer.
Oui bien sûr, mais je ne vais qu'à La Marche ce matin.
Ça ira bien lui dit-elle, mais je n'ai pas un sou à vous proposer.
À ce moment-là le regard de la femme lui transperça le cœur et dans un élan qu'il ne se connaissait pas lui dit tout enjoué,
Ce n'est rien j'vous embarque quand même.
Vous partez quand m'sieur lui dit-elle.
Dans moins d'une heure.
Bon je serai là pour sûr.
La femme quitta le port d'un bon pas vers la ville.
Le batelier s'affaira à préparer son bateau pour son prochain départ en direction de La Marche où il doit débarquer le reste de sa cargaison de pierres de calcaires déposées dans le fond du bateau.
La femme revint portant un cabas qui semblait bien lourd à porter. Le batelier voulu soulager la femme de ce poids et empoigna l'anse du sac, mais celle-ci refusa brutalement.
Oh ! Comme vous z'i-allez ma brave dame, c'est pour vous rendre plus facile la montée à bord !
J'n'ai pas besoin d'aide m'sieur, j'arriverai à monter sans aide, j'suis pas faite comme les aut'es femmes !
Le batelier se le tint pour dit.
À cette époque de l'année la Loire est assez tumultueuse et la remontée s'annonçait quelque peu agitée. Pour éviter à sa passagère de passer par-dessus bord le batelier l'avait installé sous la cabane à l'arrière du bateau lui recommandant de ne surtout pas s'aventurer hors de celle-ci.
Pour remonter la Loire il est nécessaire de hisser la voile et notre marinier bien qu'aguerri à ces manœuvres ne peut pas quitter le port sans aide, d'autant que le vent est un peu fort en ce début de matinée mais rien d'alarmant pour notre vaillant marinier qui en a vu d'autres sur ce fleuve capricieux.
Tout en bougonnant notre navigateur se prépare, inquiet de ne pas voir arriver son matelot. Ah ! Ces jeunes difficiles de leur faire quitter leur belle, le matin venu pensait-il, mais relevant la tête il aperçut le matelot courant à en perdre haleine. Arrivé à la hauteur de la gabare il sauta à pieds joints sur l'avant du bateau.
Bonjour patron lui lança-il en atterrissant sur l'avant du pont. Le patron lui lança un :
Bonjour Blaise ! Très peu accueillant.
Ils partirent comme prévu en direction de La Marche. Malgré le vent un peu capricieux la remontée de la Loire se passa sans encombre, bien que très mouvementé par les remous et tourbillons que le fleuve Royal réserve à ses marins. La passagère respecta la consigne que lui avait donnée le patron de la gabare de rester dans la cabane.

Arrivé à la Marche, le patron de la gabare se rendit à l'arrière pour aider sa passagère à sortir de la cabane. Il trouva la femme assise sur le banc son cabas posé à côté d'elle. Elle ne portait plus son linge sur le visage laissant apparaître des yeux flamboyants, qui avaient fait chavirer le marinier, et des cheveux coupés à la garçonne lui donnant l'air d'un guerrier Bourguignon. Il s'approcha et lui tendit la main pour l'aider à se lever. La femme ne s'y prêta pas et se leva d'un bond.
Merci m'sieur, et elle s'en fut son cabas à la main.
Le batelier resta ébahi par l'agilité et la rapidité avec laquelle la femme se précipita sur le quai où il avait amarré provisoirement la gabare, pour ne pas attirer l'attention sur sa passagère au moment du débarquement.
Il ressenti un peu d'amertume à ne pas pouvoir parler avec celle qui ne l'avait pas laissé indifférent, mais il s'en remettra.
Le marinier retourna à la manœuvre, aidé de son fidèle Blaise pour accoster au lieu de déchargement de sa cargaison.
Le transbordement des pierres sur le quai se fit sans difficultés, des tâcherons attendaient sur le quai pour aider les mariniers.
Après s'être restaurés dans l'estaminet tenu par un gaillard fort sympathique aidé de sa compagne une fille du coin accorte et très bonne cuisinière, vers le milieu de l'après-midi ils s'en retournèrent à La Charité.
Le retour n'est pas plus facile mais plus rapide dans le sens du cours du fleuve.
Arrivé à La Charité une effervescence inhabituelle régnait sur les quais du port.
Chacun y allait de son commentaire. Certains disaient avoir vu une bande de lascars s'enfuir du Prieuré, d'autres disaient avoir entendu le galop de chevaux descendant à brides abattues de l'église s'enfuir vers La Marche, d'autres encore s'aventuraient jusqu'à décrire leurs vêtements et la rumeur monta jusqu'aux confins du Prieuré.
Beaucoup de militaires à cheval circulaient dans les rues. Mais de quoi s'agissait-il ?
Notre batelier s'en fut vers la taverne jouxtant l'échoppe du bourrelier au bas de la rue du pont. Il s'attabla et se fit apporter une chopine de vin du pays. Il se mit à converser avec ses voisins de table et comprit qu'un ou des individus avaient dérobé le magot du prieuré en cette veille de Saint Nicolas. Le magot disait-on était composé de pièces d'or que Pérrinet GRESSARD aurait confié au Prieur de La Charité pour le protéger un temps de ses ennemis nombreux.
La ville était en émoi et tout à chacun avait sa version des faits. Tout le monde se demandait qui a eu l'audace de s'attaquer aux biens du Prieuré.
Le temps passa et l'anecdote resta une anecdote transmise de génération en génération. Gonzague sorti de sa rêverie et se demanda. Et si c'était-elle… ?

5. Février 2019…

Propositions d'écriture :

- Votre cité idéale (Thomas More : L'Utopie)
- Mot de passe
- Ce que vous voulez, à votre libre choix, en lien ou non avec les deux propositions précédentes.

Contributions :

- **Tour autour des mots –** *Bernard Poix-Sester* *page 50*
- **Utopie** – *Chantale Martin* *page 51*
- **Mot de passe –** *Françoise Boué* *page 51*
- **Fidèle** – *Isabelle Carrara* *page 52*
- **Jeux dangereux –** *Louise Champeau* *page 53*
- **Mot de passe –** *Monique Benard* *page 54*
- **M.D.P. –** *Richard Poix-Sester* *page 55*

Tour autour du Mot

Par Bernard Poix-Sester
12 février 2019

Le mot : « mot » qui sert à le nommer en tant que tel, désigne aussi tous les autres mots. Comme le mot « personne », il existe au singulier, « la personne », « le mot » ; le genre est féminin pour la personne, mais la personne peut appartenir à n'importe quel genre ; le mot « mot » est masculin, mais le mot peut être aussi de n'importe quel genre… Pluriel, il désigne, dans le premier cas, tout le monde, c'est-à-dire personne en particulier ; dans le second, le vocabulaire, soit, rien en particulier. Seul « on » semble faire mieux, deux lettres et l'universalité !
Le mot est pris aux pieds des lettres pour composer d'infinies combinaisons, lui qui n'en possède que trois.
« Mot », si facile à lire, si facile à dire, à écrire… si prompt à nous décrire tout entier et pour faire court, en un mot ! Le timide, par exemple, ne souffle mot, quand l'émotion le mord, les mots lui manquent, il reste sans mot dire, ou, tout en hésitant, s'exprime à demi-mot. S'il lâche un gros mot, pris de remords, il envoie un p'tit mot, qui, de fait, compte plusieurs mots, mais… Pour être pris au mot, converti mot d'excuse !
Parfois on utilise les grands mots pour de toutes petites choses… Écrits, les mots sont solennels, et regardent sarcastiques au loin, s'envoler les paroles ! Est-ce le sort des mots sacrés devenus
« La Parole » ? Le mot n'est ni neutre, ni impartial, il faut trouver le mot juste. Parfois, le mot est dur, mais, peut faire changer d'humeur quand c'est un bon mot, certains ont même toujours le mot pour rire. Pourtant, il y a le mot qui tue, mais celui-là, on l'ignore : on n'a pas peur des mots.
On peut vous enlever les mots de la bouche, mais alors, attention ! Qui ne dit mot, consent.
Le mot, si on le tient secret, c'est qu'il est mot de passe et même à mots couverts on n'en soufflera mot mais, le plus souvent, on se donne le mot sans retenue, de bouche-à-oreille couramment. Les mots deviennent ainsi rumeur ou roman et voilà qu'on les couche tant et plus sur des draps de papier. Mais les mots sont infidèles, quelques fois ils désertent, on a beau les chercher, on ne peut les trouver. Il faut alors se motiver, trouver les mots pour le dire, se prendre au mot, peut-être connaître l'extase d'avoir le dernier mot ! Celui, pareillement de trois lettres, qu'on se réjouit d'avoir, qu'on assène implacable, celui qui, aussi, va clore ce récit… Et forme le mot : « fin » !

Utopie

Par Chantale Martin
Février 2019

Ce matin, Narcisse à l'âme vagabonde…
Encore dans une fin de nuit nuageuse, remplie de rêves, il sort du lit, se dirige vers sa fenêtre, lève le rideau et contemple…
Il sait bien que rien n'a changé dans la nuit. La vue est celle de chaque jour, celle qui laisse découvrir une cour intérieure banale, au fond de laquelle se dresse ce mur austère, noirci par le temps. Son attention cependant s'y fixe…
Ce matin, ce mur semble vouloir parler…
Narcisse est troublé par cette sensation. Il se sent envahi, happé. Comme s'il l'invitait à entrer dans un ailleurs… Il s'y laisse entraîner, en confiance…
Il repense à ces citées disparues dont il a encore le souvenir des récits anciens qui l'avaient captivé, encore adolescent.
Il lui plaît alors de s'y replonger… Justement, la cité engloutie de l'Atlantide lui apparaît en songe… Et si c'était possible de la faire revivre, elle qui représentait son idéal de vie…
Pour lui, pas de nécessité de modifier ce modèle, bien que vivant en ce XXIe siècle. Cela l'interpelle, ne dit-on pas qu'il faut aller de l'avant…
Narcisse semble reprendre conscience. Il est dans sa chambre. Oui le réel de sa vie est là, banalement pense-t-il. Il s'assoit à son bureau, jette un regard sur son calendrier annuel qu'il obtient en décembre, offert par sa banque, enfin quand il en reste encore, car les cadeaux "gratuits" ne sont plus valeurs actuelles !
Quel jour est-il donc ? Dimanche, oui c'est bien mon jour de repos. Il aime bien savoir le Saint du jour et aujourd'hui : Sainte Jeanne d'Arc, toujours deuxième dimanche de mai.
Narcisse s'intéresse à la vie des Saints depuis qu'un conférencier lui en a fait découvrir cette culture. Il en a tiré des connaissances qui l'aident à mieux vivre son quotidien, à accéder à une spiritualité un apaisement par rapport à ses angoisses existentielles.
Il y trouve quelquefois réponse à sa question.
Il s'étire, soupire puis retourne dans son lit.
Grâce mat.

Mot de Passe

Par Françoise Boué
Février 2019

Mot de passe : tu viens chéri
Plusieurs fois renchéri
Celui-là, il passe
Combien demande celui-ci :
Il me suit tête basse
Et moi de sourire
Enfin ! Sourire
C'est façon de dire !

Mot de passe : tu viens chéri
Du plaisir tant et tant
De t'en procurer il est temps
Tel un Casanova galant
Tu vas jouir avec talent
Sans compter
Enfin ! Sans compter
C'est façon de dire !

Mot de passe, encore passe
Passe et repasse le jour
La nuit sur les trottoirs toujours
Et le jour et la nuit
La nuit puis le jour sans répit
Sur mes semelles de luxe

Enfin ! De luxe
C’est façon de dire !

Mot de passe, chemin passe
Viens chéri sois intéressé
Qui tu es peu m’importe
Mon cœur reste à la porte
Un jour il s’est décroché
Loin de mon corps offert
Enfin ! offert
C’est façon de dire !

Mot de passe, nouvelle passe
Fugace au parfum inodore
Sur un corps toujours insonore
Passe la nuit sans goût de miel
Passe le jour sans bleu de ciel
Seuls mes dessous en soie précieuse
Me rendent heureuse
Enfin ! Heureuse
C’est façon de dire !

Mot de passe, mot de passe
Viens chéri, viens chéri
Le chemin est fini
Mon corps est fatigué
Plus de tune empochée
Et je suis débauchée
Enfin ! Débauchée
C’est façon de dire.

Fidèle

Par Isabelle Carrara
Février 2019

Je t'ai rencontré un beau matin dans un magasin. Lieu non magique, pas très poétique mais c'est comme ça. J'ai su au premier regard que je ne te quitterais plus. Oui toi.
Je pensais qu'à 59 ans, j'étais périmée pour une liaison. Tu ne me regardais pas, il y avait tant de monde. Tu devais être troublé par ces belles dames, par leur parfum et leur regard empli de douceurs posé sur toi. Quelle posture dans ce lieu. Je n'ai vu que toi.
J'avais l'impression d'être déjà morte, de ne plus avoir de batterie, lumière éteinte à tous les étages ou le fusible qui avait sauté. L’œil ne brillait plus mais là dans ce magasin, mon cœur s'est mis à battre ; enfin attention, à 59 ans, crise cardiaque assurée.
Quand on vit seule, c'est important de se faire un programme ; alors, aller, retour dans mon magasin une à deux fois dans la semaine et tant pis pour la taxe énergétique ; quand on aime, on ne compte pas. J'avais peur que quelqu'un d'autre te kidnappe.
Je me suis décidée ; j'ai franchi le cap. Nos corps se sont frôlés, touchés. J'ai accepté que tu viennes chez moi.
J'aime ton silence, ta discrétion. Tu prends la parole au moment ou je ne m'y attends pas et tu me fais sursauter par ton timbre. Grâce à toi, à ta compréhension, à ton obstination, à ta faculté d'être en contact avec les autres, je me sens plus à l'aise, plus épanouie, parfois même rassurée et je me lance dans de nouvelles rencontres.
Notre avenir ensemble ; ou cela peut-il nous conduire et pour combien d'années : 2 ans, 3 ans, peut-être plus et un jour page noire. Regard éteint ; plus d'étincelles dans ton corps ; fini les papillons.
Mais pour l'instant, je t'aime et tu m'es fidèle.
Je vais vous le présenter. Il est là parmi nous.
Son prénom .
IPhone.

Jeu Dangereux

Par Louise Champeau
Février 2019

Je m'assieds devant l'ordinateur car je dois absolument écrire une nouvelle pour l'atelier d'écriture.
Mon cerveau est sec, sec, aucune idée, peut-être que mes doigts sur le clavier alimenteront ma pauvre cervelle.
J'allume l'ordinateur, il demande mon mot de passe, je le tape en râlant un peu, à chaque fois que je l'éteins ou le mets en veille, il me le réclame comme s'il ne connaissait pas !

INCORRECT

Pourquoi ? J'ai bien tapé les cinq lettres, peut-être ai-je oublié de les mettre en majuscule. Je recommence en m'appliquant.

INCORRECT

Zut, crotte et autre chose pour rester poli.
INCORRECT
Un message apparaît brusquement.
MOT DE PASSE INCORRECT TROISIÈME ERREUR JE PRENDS LA MAIN

Je regarde médusée une page s'afficher sur l'écran. PREMIER AVERTISSEMENT VOUS DEVEZ PAYER
Je dois payer ! Pour qui, pourquoi, que me veut cet intrus ? VOUS SAVEZ POURQUOI CHERCHEZ
Ce n'est pas possible, il lit en moi, je dois payer et il ne me demande pas d'argent. CE QUE VOUS AVEZ FAIT NE SE PAYE PAS AVEC DE L'ARGENT
Mon cœur s'emballe, me mains sont moites, un cheval de Troie s'est introduit chez moi.
J'appuie comme un fou sur la touche « échap », cherche le bouton d'allumage, débranche Internet.
TU NE PEUX Y ÉCHAPPER

Je suis tétanisé sur ma chaise, impossible de me lever, de me sauver, la machine infernale me retrouverait au bout du monde.
Mais qu'ai-je pu faire d'aussi horrible pour être puni de la sorte ?
À bout de forces, je pose ma tête sur le clavier, je n'ai plus envie de lutter.

Le lendemain matin, appelés par un voisin, les pompiers et la police pénétrèrent dans l'appartement de l'écrivain.
Ils le retrouvèrent, la tête sur le clavier de son ordinateur, terrassé par une crise cardiaque. Sur l'écran, en gros

TON MOT DE PASSE ÉTAIT LE BON TU N'AS RIEN FAIT MAIS JE ME SUIS BIEN AMUSE

Mot de Passe,

Par Monique Benard
18 février 2018

Mot de passe, mot de passe, en voilà assez ! Dès que j'ouvre cette machine, appelée aussi ordinateur, c'est pour lire en lettres si petites que même avec des lunettes on ne voit pas bien qu'il faille taper un mot de passe, mot de passe, mot de passe pourquoi pas passe-moi le mot !
Ne vous déplacez pas, allez sur IMPOTS.GOUV m'a recommandé la guichetière de la perception !
Soit dit en passant, j'aurais préféré qu'elle s'en charge elle-même, bon mais ce n'est pas son boulot, paraît-il !
Aussitôt dit aussitôt fait, de retour chez moi, devant mon ordinateur, je tape IMPOT. GOUV et là les ennuis commencent !
– Taper votre mot de passe, j'étais prévenue, mais quel mot de passe ? Quoi choisir ? J'opte pour le prénom de mon fils, comme cela, je m'en souviendrai !
– Votre mot de passe n'est pas fiable, recommencez.
Pas fiable, comment ça pas fiable, j'ai toute confiance en lui, de quoi il se mêle !
Je recommence : mot de passe incorrect, manque de caractère ! Ajoutez quatre chiffres au moins
Comment ça manque de caractère ? Il insinue que mon fils est une chiffe molle ?
Ça me gonfle X Y Z ça vous va et 1 2 3 4 hop là !
Votre mot de passe est incomplet, il faut au moins onze caractères et au moins quatre chiffres,
J'en ai ras le bol : W X Y Z 1 2 3 4 C O N NA R D et ça marche !
J'accède enfin à mon compte impôts. Gouv, mais là, je vois,
Quelle horreur, tous les prélèvements de mon argent, pour l'année et voilà que mon ordi s'emballe, je vois défiler des lignes et des lignes de chiffres, toutes plus incompréhensibles les unes que les autres, des impôts en tout genre que je ne soupçonnais même pas que j'eus à payer !
Je ferme précipitamment IMPOTS.GOUV craignant que la liste s'allonge encore, je suis abasourdie ! Et derechef je vais regarder mes comptes à la banque :
Mot de passe, encore ? Je suis affolée, mot de passe, mot de passe, il n'y a que ça qui compte. La vue des chiffres de mes impôts m'a enlevé toute mémoire ! Je ne me souviens plus de rien !
Il faut recommencer : mot de passe, ha ! Merde alors et bien ce sera M. E R D A L O R S Miracle ça fonctionne, et que vois-je ? mon compte bancaire est dans le rouge suite aux prélèvements intempestifs des impôts !
Je retourne sur IMPOTS.GOUV : mot de passe, cette fois-ci je m'en souviens, je tape : W X Y Z 1 2 3 4 C O N NA R D et là je vois écris en gros :
Vous traitez le ministère des finances de Connard, je suis au regret de vous dire qu'une amende forfaitaire pour outrage à la fonction publique sera prélevée sur votre compte à partir de ce jour !
Mais ce n'est pas possible ! Une amende, mais de combien ? Je n'en reviens pas, vite, je me rebranche sur mon compte bancaire, avec MERDALORS et que vois-je, écris en gros sur mon écran :
– *Veuillez régulariser votre compte, sous peine de poursuite : un certain connard a vidé votre compte et merdalors n'a pas pour mission d'arrêter cette débâcle !*
Là, j'ai compris que ces deux-là étaient de mèche pour me pourrir la vie.

M.D.P.

Par Richard POIX-SESTER
12 février 2019

Mais que peuvent bien vouloir dire ces trois lettres ?

Ma **D**ouce **P**artenaire.
Mon **D**ernier **P**artenaire.
J'ai beau chercher, je ne trouve pas d'explication. C'est un sésame mais pour quoi faire ? Me traînant vers la cité, je cherchais la signification de ces trois lettres. Remontant la rue principale venant du faubourg, je me suis demandé si le P ne serait pas pont, mais M.D. ?
Continuant ma pérégrination je croisais divers gens qui allaient et venaient, qui vers le marchand de bois, qui vers l'échoppe du cordonnier, qui vers l'auberge…
Mais rien autour de moi ne m'aidait à trouver la signification de ces trois lettres.
Je m'en fus donc vers l'église en me disant que là peut-être que je trouverai l'explication. Malgré ma volonté d'être éclairé par, les esprits saints à défaut du Saint-Esprit, rien n'y fit, pas de solution.
M'en retournant plus haut dans la cité j'entendis le crieur de la ville enjoindre les habitants de se rendre près des Tours de la ville haute, afin d'entendre la bonne parole de notre sauveur Perrinet GRESSART.
Je pris donc le chemin des tours et quelle ne fut pas ma surprise quand le garde me demanda :
Vous êtes de la Cité idéale ?
Oui et non dis-je.
On va voir ça tout de suite ; si vous êtes de la Cité idéale vous connaissez le mot de passe !
Le mot de passe c'est quoi rétorquais-je.
Ben alors ça vient ce mot de passe ?
Moi je cherche la signification de M. D P.
Allez, entrez !

6. Mars 2019…

Propositions d'écriture :

Ignace : « J'assise à tous vos ateliers d'écriture. Vous ne m'avez jamais demandé d'écrire, et pour cause. Alors, écrivez pour moi !

Contributions :

- **Parole(s) d'Ignace –** *Bernard Poix-Sester* *page 57*
- **Ignace** – *Chantale Martin* *page 60*
- **La révolte d'Ignace –** *Françoise Bezet* *page 62*
- **La lettre de Zen à Ignace –** *Françoise Bezet* *page 64*
- **Comédie musicale –** *Françoise Boué* *page 65*
- **Ignace** – *Isabelle Carrara* *page 66*
- **Le journal D'Ignace –** *Marie-Claude Chanay* *page 67*
- **L'amour fou –** *Monique Benard* *page 69*
- **Au pays des muses –** *Richard Poix-Sester* *page 69*

Parole (s) d'Ignace

Par Bernard Poix-Sester
Février 2019

Quand Ignace s'est-il mis à parler ? Il y a un an ou deux me semble-t-il, difficile de me le rappeler. En revanche, je me souviens que c'était en pleine nuit, vers trois ou quatre heures du matin. Le ciel était particulièrement dégagé et la lune était pleine : idéal pour la prendre en photo avec le télescope ! Mais que de préparatifs, de réglages avant de prendre le premier cliché ! Ignace m'avait suivi. La relative fraîcheur qui exsudait du sol semblait mieux lui convenir que l'atmosphère encore moite de la chambre après la grosse chaleur d'une journée au cœur de l'été. Il était couché de tout son long et semblait même avoir tiré au maximum sur ses pattes pour augmenter encore son envergure. Il poussait comme à l'accoutumée de faibles jappements, que j'interprétais habituellement comme la manifestation qu'il était en train de rêver…
Soudain, ce qui peut être pris pour de faibles gémissements, devient un râle plus grave. Je le regarde, pas un poil ne bouge. Je me concentre à nouveau sur la focale de l'appareil photo : enfin une image nette ! J'enclenche avec d'infinies précautions le déclencheur sans fil radiocommandé, le moindre frémissement de l'objectif, compte tenu de la distance, rend le cliché irrémédiablement flou. « Clic, clac, l'affaire est dans le sac », crois-je m'entendre dire. Je vérifie sur le petit écran de contrôle de l'appareil : impeccable ! Je me retourne pour prendre mon chien à témoin, il a effectivement levé la tête. Je m'approche donc de lui pour lui faire un petit grattage affectueux sur la tête, non sans avoir attendu qu'il ait fini de s'étirer, ce qui se concrétise toujours par une grande extension du cou accompagné d'un bâillement plus ou moins sonore.
« Clic, clac, l'affaire est dans le sac » !
Je manque de tomber à la renverse et d'instinct, je retire brusquement ma main, comme si j'allais me faire mordre illico !
« Clic, clac, l'affaire est dans le sac »,
Cette fois, plus de doute, cela vient bien d'Ignace. Il penche la tête sur le côté, prend son air de cocker désespéré et remue faiblement la queue dans l'attente d'une caresse qu'il n'a aucun mal à obtenir d'habitude.
Mais tu parles ! Dis-je en prenant un air bête, ce qu'il me fait aussitôt remarquer. Vous verriez votre tête ! C'est plutôt moi qui devrais vous gratouiller le crâne !
J'essaie de réunir tout ce qu'il y a de rationnel en moi, et pourtant je l'interroge :
Mais ce n'est absolument pas possible que tu parles, enfin !
Qu'est-ce qu'il y avait dans la tarte de Richard ce soir ? Me dis-je tout bas.
Il n'y a pas de quoi en faire un drame… Dit alors Ignace, « Ça fait un moment que je voulais vous le dire que je savais parler, mais comment s'y prendre ? Mon autre Papa, avec ses problèmes de cœur, ce n'était pas la peine d'en rajouter ! Mais vous, vous ne parlez plus non plus du coup ! »
C'est vrai que je demeure perplexe et me décidant à l'exprimer, je déclare d'une voix hésitante :
C'est que je ne sais pas comment prendre et gérer cette nouvelle situation. Dès que cela va se savoir, mon pauvre Doudou, tu vas avoir le monde entier après toi !
Semblant nettement moins troublé, il affirme :
Je ne veux pas de cela, je n'aime que mes deux papas ! Allez, on joue ?
Je ne sais pas trop quelle attitude prendre :
C'est-à-dire que…
Ignace me regarde :

Ne vous mettez pas la rate au court-bouillon, j'ai envie de me dégourdir les pattes moi ! Dit-il.
Je joue le jeu
Eh bien, monsieur a du vocabulaire et de la syntaxe…
Je suis à la bonne école ! Me coupe-t-il.
Et de la répartie ! Je lui réplique.
Soudainement, je me rends compte qu'il me donne du « vous », ce que je ne me voie pas faire, ni d'ailleurs de lui envoyer la balle, ou même de le flatter, l'embrasser comme j'ai l'habitude de le faire. Il venait, en un instant, de devenir mon alter ego, mon semblable… Maladroitement, je décide de lui en parler, sans trop savoir son stade de maturité. Je calcule brièvement dans ma tête : cinq fois sept font trente-cinq. La période de la maturité épanouie pour un homme, mais qu'en est-il pour un chien ? Que lui ai-je appris à part : « stop, assis, couché, pas bouger, viens ici » ? Bon, il semble avoir des capacités insoupçonnées, s'il a réussi à apprendre le français aussi bien… Me voyant pensif, préoccupé, il lâche sa balle et vient poser son museau sur mon genou :
Come on ! Me dit-il doucement, dont'mind !
Je reste éberlué :
Tu parles aussi l'anglais ?
Je reste totalement abasourdi tandis qu'il me répond du ton docte d'un scientifique sûr de ses connaissances accumulées au fil des ans :
Bon, je vois bien qu'il faut vous instruire un peu. Vous n'avez pas tout appris dans vos livres à ce que je vois. Vous autres, les humains ignorez désormais tout de ce qui nous rapprochait les uns des autres, l'animalité ! Vous, égoïstement ne parler que d'humanité. Si, si ! Même chez nous, les chiens, vous vous évertuez à nous trouver des réactions humaines quand cela vous flatte. Mais quand vous déplorez parfois qu'il n'y ait pas la moindre trace d'humanité chez l'un de vos semblables, vous le traitez d'animal… Mais, c'est vous qui tuez, non pour manger ou vous défendre uniquement, non, mais pour assurer votre pouvoir. Vous continuez à ne plus vous sentir entre vous, mais que savez-vous encore des odeurs ?
Une pause, puis je lui fais remarquer :
Tu n'es pas le plus à plaindre, toi !
Sans se troubler, il affirme :
Ce n'est pas une raison, il y a moi, qui suis quasiment muet et tous les autres, ceux qui aboient tout le temps, vous êtes loin d'imaginer tout ce qui se dit !
Pourquoi ? Cela veut dire quelque chose ? J'interroge incrédule.
Bien sûr ! C'est difficilement traduisible, vous savez. Moi, les langues c'est dans mes gènes : le français littéraire, je le tiens de ma mère qui s'appelait Duchesse. Puis, j'ai lu tous les bouquins de celle qui est dans votre cercle littéraire… Celle qui est palmée comme un canard ! Vous voyez ? Celle qui vient avec une guimbarde des années cinquante ! Elle pollue, mais qu'est-ce qu'elle raconte bien les histoires, j'espère qu'un jour elle va parler de moi !
Je le rassure :
Probablement, si ce n'est déjà fait ! Et pour l'anglais ?
Un peu moqueur, il me raconte :
Comme vous auriez pu le deviner, je le tiens de mon père, « Every day now » ! Ah ! Mes parents ! Mon père, je ne l'ai pas connu, il a été juste une saillie, comme vous dîtes, dans la vie de ma mère. C'est donc elle qui m'a strictement interdit de révéler mon don caché pour parler les langues et m'a lancé une « fat-whouah » (un gros whouah, en anglais), le bannissement définitif de la gent canine si je trahis le secret…
Mais personne ne le saura ! Dis-je m'exclamant.
Sûr ? Demande-t-il anxieux,
Sûr, je lui affirme. Puis Ignace reprend :

Et mon cher papa Richard ? Il doit savoir, lui. Comprenant son anxiété, je me dépêche de le rassurer :
On le lui dira tout à l'heure… Je m'en occupe. Il poursuit alors :
En tout cas, en dehors de lui, il ne doit pas y avoir la moindre attitude laissant deviner que je comprends tout ce qui se dit ; pas plus envers la chienne du comte avec son nom de garçon, Hermès, que devant la pipelette de Louralou, qui parvient à crier plus fort que sa maîtresse !
Non ! Dis-je dubitatif à Ignace qui ajoute :
Mais si, elle serait capable d'alerter tous les chiens de Nevers à Cosne et de Sancerre à Bourges ! Déjà qu'elle me traite de chien de race et d'intello parce que j'ai eu un éducateur ! Pourtant pas longtemps, il vous hérissait celui-là qui prétendait tout savoir de l'instinct de meute ! On ne l'a jamais revu, payé mais sans le travail fini. Je peux bien le dire aujourd'hui, j'avais bien compris vos ordres basiques ! En vous montrant que je savais les exécuter, j'amusai tout le monde et me débarrassais du tyran qui me terrorisait ! Et puis, pendant que j'y suis, tenez, je vais vous dire, votre cercle littéraire…
Oui, qu'est qu'il a mon cercle ? Dis-je intrigué, tandis que sa péroraison repart de plus belle :
Méfiez-vous de la citadine, la maîtresse des deux chiennes, celle qui les appelle ses « fifilles ». Je l'ai reniflé l'autre jour, elle portait leur odeur : des demoiselles bien nées, il n'y a pas de doute ! Mais avec leur maîtresse, oh, bien née, elle aussi, je reste sur mes gardes. Cela ne vous intrigue pas vous ? Elle a un pseudo, elle raffole des histoires de gens pas très nets, alors, pensez, si elle s'en prenait à écrire sur les chiens ! C'est que, elle, elle a du flair encore, elle sait suivre ses instincts. C'est une intrigante. Elle entraîne ses lecteurs victimes ou mieux, les embarque dans des histoires de fou à devenir fou, les rendant incapables de trier la vérité du mensonge. D'ailleurs, existe-t-elle vraiment ? Je ne serai pas étonné qu'un jour on découvre, je ne sais pas moi, peut-être que c'est la véritable auteure d'Histoire d'O !
J'éclate alors de rire :
Quelle imagination ! Tu te méfies de tout le monde alors ?
Il repart imperturbable :
Non, heureusement, il y a la Babette, douce et discrète : un sucre, enfin, ce que j'imagine que doit être un sucre puisque je n'y ai pas droit…
Là, je l'interromps :
Pour ton bien tu le sais.
Sans sourciller, il continue, enthousiaste, ivre de la parole enfin libérée :
J'oubliais les poétesses ! Que c'est compliqué leurs histoires de verre à pied moi qui mange et boit dans des gamelles ! Que voulez-vous que je comprenne ? Déjà les pieds, alors que je n'en ai pas et les vers, alors que je n'en ai plus avec ces infâmes cachets que je suis forcé d'avaler tous les mois ? On devrait leur en donner car parfois on a l'impression que les vers les rendent tristes, leur fait mal… Mais, j'y pense, il y a le nouveau, celui qui parle comme un docteur, un docteur de la Loi, s'entend, il doit pouvoir les remettre dans les clous, lui. On le prendrait totalement au sérieux si ce n'étaient ses yeux pétillants qui trahissent la fibre malicieuse du bonhomme, révélant à l'avance qu'un de ses bons mots ne va tarder à suivre… Bravache, il promeut l'irrévérence mais ne pousse guère l'écrit d'Onfray : vous avez vu comment il vous l'a dégonflé l'aigle de Caen ? Oh, mais j'y pense, lui qui parle tout le temps d'Islam, il doit s'y connaître en matière de « fat-Whoua », vous croyez qu'il pourrait…

Je le coupe :
Mais non ! L'islam, ce sont les fatwas, rien à voir ! Mais… Il est bientôt cinq heures ! On ne t'arrête plus !
À ce moment précis, j'éprouve une sensation étrange, comme celle d'un sommeil éveillé… J'ai un de mes pieds pendu hors du lit, trempé ; pourtant, je suis assis, j'écoute mon chien parler… Mon chien… Parler… Je m'éveille d'un coup. Je comprends que je me rêvais dans mon lit mais je suis vraiment toujours dehors. Ignace me lèche un pied sorti subrepticement du chausson pour tenter de capter une hypothétique fraîcheur. Avec un air enjoué, il tente de m'entraîner dans sa fougue pour un lancer de balle prouvant une fois de plus, dans ces premières lueurs du jour, ce que « retreiver » - le rapporteur - veux dire. Je lance la balle, il anticipe le tir, en trois sauts il s'en empare et revient : trois, quatre fois puis s'en désintéresse, pour un temps du moins. Je lui murmure quelques banalités dans l'oreille, il remue faiblement la queue. Je m'écarte en posant mon index verticalement sur ma bouche : Chut !
Je jette un coup d'œil sur l'écran de contrôle de l'appareil photo resté allumé. Le cliché de la lune apparaît, je ne m'étais pas trompé, c'est vraiment réussi cette fois.

Ignace

Par Chantale Martin
Mars 2019

Oui, c'est moi, je me présente : intelligent (critère important dans ce milieu) et ne dit-on pas " tel père tel fils ! Qui plus est, je suis bien bâti, de bonne race, anglaise (ça plaît) et facile à vivre. Fin limier aussi, j'aime bien cette expression pour l'avoir entendue dans leur cercle… Voyez comme j'ai acquis du vocabulaire et puisqu'ils me "lancent" la parole, je la prends au vol.
Cette vie me va. Je ne vais pas m'exposer à m'en construire une autre, réactionnaire, d'enfant rebelle, m'exposant à des dangers et des soucis. Non, ma nature est d'être un peu soumis. Je gère.
J'apprends vite, je suis une oreille comme ils disent mes parents, mais moi j'en ai deux et de belles. Quand je les plaque au sol et les étale, je suis tout ouïe, un vrai magnétophone.
Bref, j'accepte même leur bonne conscience de m'avoir fait "rectifier mes prétentions viriles" ! Ils me couvrent d'attentions, voire m'étouffent de leur amour inassouvi ! Bon, j'exagère un peu car je dois reconnaître y trouver mon compte.

Devenu grand garçon, fils unique, je me reconnais un peu pantouflard. Lolotte ne m'excite pas, bien qu'elle soit elle aussi de bonne famille et vienne chaque matin me prendre mes odeurs et ce, dès que les volets s'ouvrent de chez Dame Henriette notre voisine. Je me sens quelquefois imbu de ma belle personne ! C'est vrai que je suis beau. Tant pis pour les moches.

Cependant, et peut-être dans ce contexte parental porteur, vers un ailleurs je me plais à rêver. J'ai des pistes (avec mon flair). À force de réfléchir « c'est très tendance » entrer en hibernation, ça me tente, moi le flemmard ! J'ai entendu dans leurs réunions savantes qu'ils parlaient de l'ours qui l'hiver durant, se retire dans son terrier pour ne ressurgir qu'au Printemps.

Je vais tenter de vous restituer ce qu'un ami conférencier branché « mythologie » leur a exposé ! « La tradition populaire donne à l'ours (comme à la lune) un statut de psycho pompe : « pompe à âmes ». Hibernant depuis la Saint Martin (11 novembre). Il sort de la terre (des enfers) sous le nom de Saint Blaise = Blasen = souffle le 3 février. Il ramène avec lui les âmes des morts ayant terminé leur séjour aux enfers. Il ramène les âmes dans son ventre siège de l'âme selon la mythologie populaire - et les lâche par son souffle anal (premier réflexe de l'ours sortant de son hibernation). C'est la période de Carnaval, le nouveau règne de la fécondité de la terre, c'est le printemps qui s'annonce…

En pétant, l'ours répand les âmes tout en déchaînant les vents de PRINTEMPS. Après avoir été lâchées, ces âmes seront « pompées » par la lune montante puis projetées vers les hauteurs célestes…

Cela m'a amusé l'histoire de l'ours qui pète et eux aussi ont bien « rigolé ». Ça leur a permis de se lâcher. Et moi, il m'arrive de rêver que je suis cet ours.

La Révolte d'Ignace

Par Françoise Bezet
Mars 2019

Oui ! Moi, le gentil, le calme, le placide Ignace, le saint chien sage ne sachant chasser (j'en souris en imaginant l'effort d'articulation auquel devra s'exercer celui ou celle qui lira mon texte), oui, moi Ignace, je suis révolté. Non, je n'enfilerai pas un gilet jaune, ni n'aboierai sur les barricades, point d'insurrection ni de sédition, mais tout de même, il y a de quoi être indigné et de s'insurger contre les mots et les expressions utilisées par ceux qui sont, soi-disant, nos meilleurs amis. Permettez-moi d'en douter quand j'entends certaines comparaisons. En voici quelques-unes :

Si par exemple un humain évoque un de ses congénères en le traitant de chien, ce n'est jamais pour louer sa fidélité ou sa tendresse. **« Le chien ! »**, avec un point d'exclamation rempli de colère, s'adressera à une personne vile, méprisable, fourbe qui vient de vous jouer un très mauvais tour. A-t-on déjà vu un de mes semblables se comporter ainsi ?

Les deux pattes m'étonnent toujours. Lorsqu'ils se rencontrent, la plupart de temps ils s'ignorent profondément. Oui, évidemment, il serait pour eux, de très mauvais goût de faire comme nous, et de renifler les parties les plus odorantes de l'autre. L'approche serait sans doute violemment rejetée. Parfois, ils échangent un « ça va ? » et continuent leur chemin sans attendre la réponse. Au mieux, ils entament leur conversation préférée sur le temps qu'il fait.

« Quelle chaleur aujourd'hui ! Ce n'est pas un temps de saison ! Ça, on va le payer plus tard ! » Oui, ils sont comme cela, les humains. Au lieu de profiter agréablement des bons moments en se prélassant au soleil, comme moi en véritable épicurien, ils ont leur côté janséniste qui se glisse et n'en finit pas de gâcher leur plaisir. Mais ce que je conteste le plus, c'est lorsqu'ils s'écrient **« Il fait un temps de chien ».** Ce crachin qui s'insinue partout, ce vent à décorner les bœufs, cette pluie comme vache qui pisse eh ! Oui, nous ne sommes pas les seuls, les bovins ont aussi leurs comparaisons flatteuses ! Enfin tous ces désagréments du mauvais temps deviennent un temps de chien. Quel affront pour la gent canine !

Pire, ne sommes-nous pas comparés à des importuns, dans l'expression « **arriver comme un chien dans un jeu de quilles » ?** Pourquoi un chien ? Il est vrai qu'il y a « l'éléphant dans un magasin de porcelaine » mais là on comprend un peu mieux. Toujours est-il que, c'est décidé, je déteste les jeux de quilles !

Pourquoi lorsque rien ne va plus pour un humain, lorsque le noir devient sa couleur préférée, lorsqu'il invective tous ceux qui l'entourent, lorsque les objets les plus inoffensifs deviennent les victimes de ses gestes irraisonnés, lorsqu'un florilège de grossièretés fuse de sa bouche, pourquoi dit-on qu'il **« est d'une humeur de chien ».** Nous a-t-on déjà vus nous comporter ainsi ? Quelle injustice !

La plupart des comparaisons vont d'ailleurs plutôt dans le négatif, le pessimisme : si vous avez **« un mal de chien »** à réaliser votre projet, les difficultés que vous rencontrez semblent presque insurmontables. Si vous êtes **« malade comme un chien »,** vous resterez cloué dans votre lit victime des maux les plus insupportables. Espérons que vous n'allez pas « **mourir comme un chien »** seul dans votre coin et sans les sacrements de l'Église Pardon, mais là je n'y comprends rien ! Passons ! Je vois en tout cas que nous sommes trop souvent associés aux mauvais moments de la vie. Il me semble pourtant que nous apportons bien des joies à nos

maîtres par notre compagnie, notre attachement. Nous savons nous montrer indispensables dans de nombreuses circonstances grâce à nos qualités de gardien de maison et de troupeaux, de guide pour les aveugles notamment, de secouriste, de chercheur au flair incomparable dans les décombres, dans la neige, ou pour débusquer les passeurs de produits illicites. Quant au chasseur et son chien, leur complicité n'est plus à démontrer. Mais très peu pour moi !

Voilà que la rancune et le désir de vengeance nous mettent aussi à contribution. La mule du pape ne suffisait-elle pas pour que l'on ait besoin de **« garder un chien de sa chienne ».**

Que l'antipathie, l'inimitié voire l'hostilité s'installent entre deux êtres et ils vont se regarder **« En chiens de faïence ».** Pourquoi toujours nous ? Pourquoi pas en chats de faïence ? Le regard de faïence sera toujours aussi froid quel que soit l'animal.

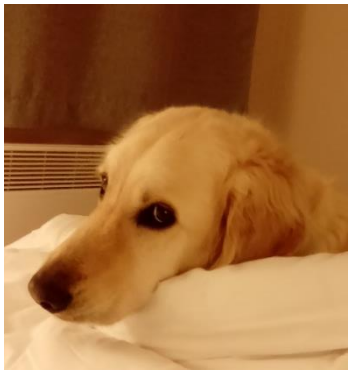
En évoquant les chats, je me demande d'où vient cette lointaine animosité qui nous fait dresser les poils sur le dos. Pas étonnant que ceux qui se chamaillent sans cesse soient **« comme chien et chat »** même si, comme en orthographe, l'exception confirme la règle. N'en a-t-on pas déjà vu manger dans la même gamelle et dormir lovés l'un contre l'autre ?

Il est toutefois une expression que je ne comprends pas du tout, moi le toutou dorloté par ses maîtres. J'étais persuadé qu'**« une vie de chien »** était la plus belle condition qui soit. Vous rendez-vous compte, j'ai même droit à des délices littéraires, musicaux et gastronomiques (je pense notamment à quelques financiers que je m'étais octroyés en toute discrétion). Aujourd'hui, on me permet même de m'exprimer ! Pour moi, rien de plus merveilleux qu'une vie de chien ! Eh bien non ! Les hommes ne l'entendent pas du tout ainsi et l'assimilent à une existence dure et misérable. « Le col du chien pelé » dénoncé par le loup de La Fontaine y est peut-être pour quelque chose ? Il est vrai que l'égalité n'est pas plus de mise pour nous que pour les humains. Certains d'entre nous, ne mangent pas toujours à leur faim. Point de vétérinaires pour eux. Coups de pied et autres sévices sont leur lot quotidien. Certains vivent vraiment « une vie de chien ».

Il existe également plusieurs expressions, nous rabaissant au niveau le plus bas. Par exemple si, comme vous le devriez, vous n'utilisez pas cet accessoire qui vous rendrait tant service, on vous dira qu'il **« n'est pas fait pour les chiens ».** Ou encore si quelqu'un oublie les règles élémentaires de civilité, il sera rappelé à l'ordre par un **« merci mon chien ».** Quant à la rubrique **« des chiens écrasés »,** elle nous relègue parmi les petits faits divers sans aucune importance.

Pour parler de nous, le vocabulaire devient vite argotique et peu sympathique. C'est ainsi que le pauvre chien errant s'appellera cabot, clébard, clebs. Le défenseur hargneux sera un molosse, le costaud un mâtin et le petit un roquet. On se moquera du corniaud et du chien — chien à sa mémère. Heureusement le toutou bénéficiera d'une petite touche affectueuse.

Quant à moi, je porte un petit nom charmant, Ignace et j'ai… « du chien ».



Lettre de Zen à Ignace

Par Françoise Bezet
Mars 2019

Cher Ignace,
Figure-toi que je viens de faire ta connaissance grâce à une petite indiscrétion de ma part.

Il arrive que je réussisse à imposer ma présence sur le bureau de ma maîtresse. Eh ! Oui, je ne suis pas toujours le bienvenu lorsque je m'allonge négligemment devant, et même sur le clavier, tu sais cette espèce de chose que nos maîtres frappent ou chatouillent suivant leur humeur et qui émet une sorte de cliquetis rythmé. Moi, j'aime bien, ça me berce et il m'arrive de m'endormir… Enfin seulement d'un œil car il faut toujours rester vigilant avec les humains. Je t'en donne un exemple : pas plus tard qu'hier, alors que Françoise tapotait sur les touches, me caressant de temps en temps sous le ventre ou sous le menton - le bonheur - je me suis étiré de plaisir et là, drame ! Elle a essayé de me saisir pour me déloger vigoureusement en me criant dessus. Tu penses bien que je ne me suis pas laissé faire, je n'allais pas abandonner ma place au paradis sous je ne sais quel prétexte. Pourquoi, sans raison, étais-je devenu une sale bête qui, soi-disant, avait ajouté des lignes de signes cabalistiques sur ce qu'elle venait d'écrire. Tu imagines, elle me prend pour un chat écrivain, et pas n'importe quel écrivain puisqu'il paraît que Houellebecq ne m'arrive pas à la cheville tant au niveau du style que des idées (si tant est que j'en ai évidemment). Toujours est-il que je me suis rebiffé et que j'ai montré mon mécontentement en sortant les griffes. Alors sans ménagement elle m'a saisi et m'a envoyé sur le tapis dans la pièce voisine puis a fermé la porte de son antre.
Cela, c'était hier, mais aujourd'hui je suis retourné à ma place préférée. Ce qu'il y a de bien avec nos maîtres, c'est qu'en général, ils pardonnent vite ce qu'ils appellent nos petites friponneries. J'en profite pour te complimenter à propos de la tienne, de friponnerie. Tu t'es bien débrouillé avec les financiers ; subrepticement, disparus les gâteaux, ni vu, ni connu. Tu as bien eu raison. Les visiteurs de La Charnaye font les bien élevés pour ne pas se goinfrer des bons gâteaux cuisinés par Richard. Une petite gorgée de la dernière cuvée Châteldon, un petit morceau de pâtisserie détaché avec délicatesse… Et on parle… Et on parle. Tu devais bien t'ennuyer, à moins que tu ne préméditasses ton forfait en louchant sur les financiers à travers tes paupières mi-closes. Tu as su choisir le bon moment pour te régaler loin des regards indiscrets. Ils étaient délicieux, ces gâteaux, je suppose ! Tu les as bien digérés ? Tu as eu raison d'en profiter parce que maintenant Bernard et Richard vont se méfier. Je ne m'inquiète pas pour toi, je suis sûr que tu trouveras une autre occasion. Chez moi, les petits extras de ce genre commencent à devenir impossibles. Au début c'était facile : une crème anglaise mise à refroidir… Délicieuse ! Il suffisait d'attendre un peu, puis lorsqu'elle était tiède d'un bond leste et silencieux sauter sur la table. Ma maîtresse, affairée par ailleurs, ne pouvait que constater notre délit lorsqu'elle voulait cacher sa crème dans le réfrigérateur. « Notre », oui, nous sommes deux. Mon frère et moi sommes inséparables même si nous menons des combats de boxe au cours desquels les poils volent. Enfin, maintenant, notre maîtresse est plus attentive et évite de laisser à notre portée ce que nous pourrions prendre plaisir à laper ou grignoter. Mon frère s'est recyclé dans le déballage de la poubelle. Pfitt ! Je ne m'abaisserai jamais à

cela ! Ça fait vraiment chat de gouttière, n'est-ce pas ?
Je me suis sérieusement éloigné de notre rencontre virtuelle. En début d'après-midi, j'avais élu domicile à ma place préférée et Françoise avait ouvert « un petit rien » conté par un de tes maîtres. Tout était calme, elle n'avait pas besoin d'accéder aux touches du clavier, elle lisait… Quand, tout à coup, elle s'est levée brusquement… Allez donc savoir pourquoi ! Les humains resteront des énigmes pour nous ! On ne sait jamais ce qui peut leur passer par la tête. Toujours est-il que je suis resté sur le bureau et que j'ai jeté un œil « à ce petit rien ». Alors, tes maîtres t'ont baptisé Ignace ! Est-ce à cause de leur admiration pour le grand Jésuite ou pour Fernandel ? Ils ont l'air de te chouchouter sérieusement. Il me semble que tu n'as pas à te plaindre… Évidemment ils n'ont pas compris qu'une petite pâtisserie de temps en temps te ferait plaisir.
Moi, je m'appelle Zen… Oh, d'ailleurs je commence à être fatigué, je vais m'étendre sur le canapé dans toute ma zénitude. Je crois que j'aurai bien d'autres aventures à te raconter.
Miaouuuuu
Zen

Comédie Musicale [1]

Par Françoise Boué
Mars 2019

Un beau jour de soleil tout neuf et réchauffé,
Ignace, le chien, décida sans raison garder
D'aller trouver son voisin, splendide taureau
Maître assurément incontesté du troupeau.

« Bonjour, dit le bovin, que me vaut ta visite
De si bon matin et si vite ? »

« L'envie de liberté, sans collier ni attache
Au pied des maîtres attablés,
Autour de grands mots assemblés !
L'envie de renifler de la verte bourrache. »

Sur ses pattes arrière se dressa le bovin,
Son cou musculeux il leva,
Ses noires babines souleva,
Et entama un tonitruant et fort refrain :

« Et moi ? Où est ma liberté ?
Toutes ces donzelles du troupeau rêvent de moi, beau taureau !
Et moi ? Où est ma liberté ?
Loin d'ici je veux me reposer.
Ne plus servir la fertilité
De ces génisses amourachées.
Et moi ? Où est ma liberté ? »

Entendant tous ces beuglements,
Une belle truie arriva
Se souleva facilement
En rythme son groin elle bougea :

« Il m'a fait du pied du pied du pied
Du pied d'cochon truffé
Il m'a fait du pied du pied du pied
Ah mais quel pied ce pied
Il m'a fait du pied du pied du pied
Du pied d'cochon truffé
Ce n'était qu'du pied du pied oui mais
Quel effet c'cochon m'a fait… »

Puis une aigrette aux longues pattes se posa et de son long bec entonna :
« Ah pfut ! Toutes les filles que vous connûtes
Ah pfut avaient un don pour la flûte
Ah pfut pfut pfut pfut
C'est un talent que l'on m'impute
Ah pfut pfut pfut pfut
Mais je n'suis pas douée pour la flûte… »[2]

[1] Texte inspiré par Jean de La Fontaine, sur une versification très approximative de l'auteure qui a découvert que le-dit poète a lui aussi pris souvent des libertés…

Vers le groupe, une pouliche galopa, joignit le chœur et chantonna :

« J'en ai vu défiler
Des hommes sous mes bannières
Sans manières sans manières
Ils ont tous protégé
Mes avants mes arrières
J'en suis fière J'en suis fière… »[2]

C'est ainsi qu'Ignace se dressa,
Chose étrange, il aboya
Sur un air connu des humains,
Une chanson et son refrain :

« Ignace Ignace
C'est un petit, petit nom charmant
Ignace J'pourrais attention
M'appeler sans prétention
Machin, Chose ou bien Tartempion
On n'l'a pas voulu
Et je suis convaincu
D'avoir un nom comme on n'voit plus
Mais en vérité
Je l'dis sans me flatter
Ça me donne une personnalité »[3]

Hélas, hélas, trois fois hélas !
Au moment de la révérence,
Une secousse intense
Et des bruits sourds de godasses.
Sous la table il se retrouva,
La laisse pendue au collier.
« Allez hop ! Ignace on y va »
Hélas ! Finie la liberté !

Moralité :
Quiconque prétend que chien n'a pas de rêverie
Ni ne peut guincher et chanter avec ses amis
Ne pourra jamais affirmer être écrivain
Et sur la nature il griffonnera en vain.

Ignace

Par Isabelle Carrara
Mars 2019

Nous savons depuis longtemps. Le chien est un animal politique. Combien de présidents ont eu des chiens ? Eh bien, moi, Ignace, je suis un chien, un animal littéraire.

Mes parents, de grands auteurs à mon flair. Ils m'ont adopté il y a quelques années. Ensemble, nous partons dans la vie et je dois partager leur passion. « L'écriture ».
Si j'avais à écrire une nouvelle, ce serait pour la défense des animaux et je serais non plus un animal littéraire mais président. Le président des chiens.
« Liberté, égalité, fraternité. », S'écrient Bernard et Richard. Eh bien, moi, Ignace, j'aboie.
« Liberté, égalité, animitié. » Déclaration des droits du chien.

Article 1 : les chiens naissent et demeurent libres.
Article 2 : les chiens ont droit au respect.

[2] Paroles empruntées au spectacle de Charlotte Grenat dite Mademoiselle Maya sur une musique de Jean- François Varlet.

[3] Paroles empruntées à une célèbre chanson dont l'auteure de la Comédie Musicale ne ferra pas la vilenie de révéler la provenance aux lecteurs(trices) sans nul doute bien renseigné(e)s.

Article 3 : les chiens ne peuvent être soumis à de mauvais traitements.
Article 4 : les chiens ont droit à des soins attentifs.
Article 5 : les chiens ont des droits reconnus par la loi.

Bravo, Bernard et Richard, vous êtes de bons citoyens ; vous êtes de braves bêtes.

Article 6 : l'éducation et l'instruction doivent conduire les chiens, dès leur enfance, à observer, à comprendre et à respecter les humains.

« Je ne fais que cela durant les ateliers écritures mais si vous saviez vous tous que parfois vous me frisez les moustaches si j'ose aboyer.
Le Périnnet, je lui mordrais bien les mollets à ce brigand ; et Jeanne d'arc, j'en ferai mon plat principal au barbecue. En attendant, personne ne me propose de madeleines pendant qu'ils « pensent ».
Au rythme de vos mots et de la musique (et Annie, je me mettrais bien à tes côtés pour poser ma truffe sur tes genoux) je me mets à rêver.
Courir, courir et encore courir dans les champs. Dans un champ de lavande où le parfum m'enivre, me chatouille le museau.
Le vent du midi caresse mes poils.
Je cours pour attraper des abeilles, je joue avec les papillons. Je vois mes parents avec un filet à papillons et ils courent dans le champ pour les attraper ; ils sont si jeunes et heureux.
Je suis leur préféré, leur chouchou, leur idole, quoi !!!
Bon, Ignace, tu viens dit Richard, c'est l'heure de partir.

Journal d'Ignace

Marie-Claude Chaney
11 mars 2019

Je suis Ignace, doux nom charmant, qui me procure l'affection des invités de mes maîtres. Depuis quelque temps notre maison, au bord du canal latéral à la Loire, est fréquentée par des dames à l'air inspiré, regardant ces anciennes cheminées « fours à chaux » du XIXe siècle (je suis chien savant ! maintenant envahies par le lierre, repère, en été, de vilaines bêtes déplaisantes !
Mes maîtres et moi-même, nous invitons ces dames dans notre salon d'Argenvières. Et de parler, et de parler si fort que je suis obligé de temps en temps, malgré ma politesse, allongé sur la carpette, je suis obligé de me gratter les oreilles. Quelles bavardes ! Elles regardent avec attention un écran plat qui bouge tout le temps et nous donne des images. De quoi ? Pendant leur longue et sage discussion, allongé, la tête entre les pattes, les yeux en accent circonflexe, j'observe le voile orange qui se soulève et m'invite à sortir, me parlant des derniers parfums d'été. Comme je suis heureux

quand Richard, mon collier à la main, m'appelle pour gambader au long du canal, peut-être !

Comme je suis sage et en or (Golden Retriever), pour ces Messieurs les Anglais, dont d'ailleurs cette année, j'entends parler écoutant ou rêvant à la gentillesse de mon maître qui nous fait d'excellents gâteaux. L'an dernier, ces dames ne m'oubliaient jamais ; j'avais ma part de friandise succulente. Mais que s'est-il passé, cette année ? Étant un chien savant, avec eux, à midi, au café de la Marine, caché sous une longue table, on m'oublie là. Mais je peux percevoir quelque secret, dans le noir !

Pendant qu'ils discutent chez nous, je m'assoupis de temps à autre mais je ne ferme pas vraiment l'œil car je guette le chat de porcelaine grimpé sur la cheminée ; j'aimerais tant attraper sa queue mais c'est défendu ! Une sorcière leur a jeté un sort, sans doute, et il est devenu figé, sans vie !

D'ailleurs, ce sont ces histoires-là dont j'entends parler dans leur réunion. Je me méfierai bien d'une de ces dames qui, sous son sourire, n'hésite pas à jouer le personnage d'autrefois de la « Ragoteuse », parlant, parlant à tort et à travers des habitants d'autrefois. Monde vrai ou imaginaire, tout y passe ! Elle sympathise même avec un journaliste de Paris qui avait trouvé la solution de réunir travail et vacances en se faisant inviter chez une « Claude ».

Je fais semblant de dormir afin de ne pas faire de cauchemars !

Cette année, cela se corse ! Et d'écrire et de lire sur un bandit qui a gouverné, il y a longtemps, La Charité : Perrinet Gressard ! J'en connais qui, l'air de rien, s'amuse à leur faire croire des histoires rocambolesques. Voilà ce voleur revenu à notre époque ! Et c'est « notre professeur de français qui le clame avec un rire ironique et charmant ! Si je veux les écouter : avec elles, il se passe des choses étranges et inhabituelles dans le prieuré. Évidemment, comme plus personne n'y vit, il faut bien le « meubler » ! Guerre avec les « Anglais !

– Les Anglais ? J'en connais au long du canal qui passent sur leur bateau en m'appelant, heureux de mon poil doré ; lorsqu'ils se promènent à pied, ils me font honneur et me caressent !

Ne me parlez pas des anglais… Sur ce ton !

Bateau ? Je me vois déjà en vacances au bord de mer, à Nantes peut-être, là où les vagues font un bruit que j'aime, un bruit reposant comme certains soirs avec Dame Annie qui fait naître de la musique de Chopin, entre autres ; là, on entend le bruit des vagues.

J'aime aussi quand mon maître déclame : « l'Albatros ». Je m'endormirai presque au son de sa voix, bercé encore une fois par l'océan que je connais et que j'aime. Parlez-moi plutôt du caillou que Richard me lance et que je ramène avec dextérité ; c'est inscrit dans mon sang : c'est une sorte de chasse !

Là, avec Athanor, j'apprends au passage des mots : Perrinet, Jeanne d'Arc, coffre dans la Loire, parchemin qui fait polémique, diplodocus, chapiteaux en furie, aubergiste voleur… Et discussions qui chauffent.

Que résultera-t-il de ce chaudron qu'Elles appellent bouillant ?

En fait, grâce à mes maîtres, je suis un chien éduqué, qui veille sur eux et qui aimerait apprendre à lire, tout sauf les histoires de sorcière.

L'Amour Fou

Par Monique Benard
Mars 2019

Vraiment, je n'ai pas envie de me lever ce matin, le temps est maussade, il ne fait pas encore jour et déjà il s'affaire. D'habitude je me lève dès que l'odeur du café atteint mes narines, je sais que quelque chose se prépare pour moi, mais ce matin rien à faire, je m'étire et me rendors aussitôt.
Il s'inquiète de ne pas me voir arriver, il me caresse doucement, j'aime ses mains habiles, elles me transportent dans un plaisir immense mais je ne bouge pas, non, pas envie, pas ce matin !
Je vois bien que je le contrarie, alors de mauvaise grâce je fais le tour du jardin avec lui, j'essaie d'avoir l'air enjoué, mais le cœur n'y est pas. Rien ne m'intéresse, ni les étranges figures que la brume forme au-dessus du canal, ni les fleurs écloses pendant la nuit sous la fenêtre. Non, je suis triste voilà tout.
Mais pourquoi me direz-vous ?
Parce qu'il faut partir en voiture, aller rencontrer des gens, leur dire bonjour, les écouter, bref ça me gonfle, je suis si bien là à ne rien faire, pourquoi partir ?
Certes, les gens qu'il fréquente sont tous bienveillants à mon égard, mais je m'ennuie fermement. Passé les salutations d'usage, je n'ai pas mon mot à dire, je n'existe plus, et malgré moi je termine ma nuit. Il s'enquiert de ma santé, je lui ai fait peur ce matin, il me regarde avec un air de chien battu, que ferait-il sans moi, il m'aime tellement ! Moi aussi je l'aime, j'accède à tous ses désirs, je sais tout ce qu'il pense, nous nous comprenons si bien, nous sommes si complices, il m'apprend plein de choses, et je lui rends bien, mais je voudrais partager plus avec lui, je voudrais faire en tendre ma voix, comme aujourd'hui, je voudrais lui écrire combien je l'aime, ha ! Que j'aimerais !
Mais pardon je vois Richard la laisse à la main qui m'interpelle : allons vient Ignace, l'atelier est fini, c'est l'heure de la promenade !

Au Pays des Muses

Par Richard POIX-SESTER
11 mars 2019

Chaque deuxième mardi du mois, ou presque, c'est la fête ! Et quelle fête ! Je suis des vôtres. Enfin des vôtres c'est beaucoup dire ! J'apprécie vos caresses ce qui me rend joyeux, mais vous avez d'autres choses à faire et donc vous vous désintéressez de moi, pauvre animal que je suis ! Livré à moi-même, j'en profite pour vous écouter et vos voix se confondent en un chœur qui me transporte au pays des muses, et là c'est un réel paradis.
Elles n'ont pas vieilli depuis l'antiquité, elles vont et viennent de-ci, de-là, inconscientes et frivoles toujours à l'affût d'une nouvelle aventure avec un dieu qui passerait par là.
Je n'oserai me comparer à un dieu, mais elles me reçoivent et aiment à caresser mon doux pelage… Rien que de vous en parler je frissonne de plaisir.
J'apprécie vos après-midis à l'écoute de la musique bercé que je suis par les sonorités qui accompagnent le chœur des muses que je retrouve avec délice alangui au milieu des

jardins somptueux comme du temps de Babylone… Et là je plane…

Pendant ce temps-là vous m'avez toutes et tous oublié ! Laissé sur le carrelage ou le parquet, occupés que vous êtes à vous raconter les histoires que vous écrivez. C'est parfois passionnant, amusant, et parfois barbant, mais toujours bien troussé enfin moi ce que j'en dis ce n'est que mon ressenti canin, et pour une fois que j'ai la parole j'en profite pour faire le chien jaune car j'ai une revendication à formuler en mon nom, et au nom de mes congénères.
Peu ou pas d'histoires d'animaux ! Vous devriez prévoir un quota d'écrits sur nous les animaux qu'ils soient de compagnie ou non. Alors bougez-vous et racontez-nous de belles histoires comme vous savez en raconter sur vous mais évitez les histoires sordides et faites-nous rêver ! Sinon vous nous retrouverez au rond-point d'à côté.
Cela dit, la vie n'est pas toujours rose à vous entendre, bien qu'entre vous ce soient de franches parties de rigolades qui parfois me troublent et me font quitter brutalement les muses.
Revenons-en à nos moutons (tiens un nom d'animal) : le sujet d'écriture d'aujourd'hui.

C'est l'un de mes pères adoptifs qui a eu l'idée de me faire écrire. Est-ce une bonne idée ou veut-il se faire pardonner quelque chose ? Est-il lui-même en manque d'inspiration ? Où plus tordu s'est-il dit que pour une fois c'était à moi de travailler ? En tout état de cause c'était un très mauvais calcul car c'est lui qui se coltine le boulot. Et moi je suis à ses pieds en train de somnoler, mais je le surveille d'un œil pour qu'il n'écrive pas n'importe quoi.

Tout bien considéré personne n'attache d'importance à ce que les animaux ont à dire certains que vous êtes, de faire notre bonheur. Avez-vous seulement imaginé que nous les animaux de compagnie nous puissions avoir besoin qu'on nous lâche les pattes de temps en temps afin de passer du bon temps seuls sans vous ? Ce n'est pas gagné mais réfléchissez-y ! Pour ma part je n'ai pas trop à me plaindre encore que…

Les muses sont fragiles et parfois à être trop sollicitées elles se dérobent à vous et vous laissent en panne d'inspiration et là c'est la page blanche, celle que vous redoutez ; vous savez quand vous essayez d'aligner des mots et que ceux-ci ne s'accommodent pas à vos idées. Vous avez beau cent fois remettre sur le métier… Rien n'y fait, il faut attendre que la muse se penche sur vous comme le cuisinier promène son museau sur sa cocotte (tiens un petit nom d'animal ! Pour en apprécier le fumet.
En guise de remerciements d'avoir pensé à moi pour animer votre après-midi je convoitais de rencontrer les muses de la poésie et de la musique en particulier pour qu'elles me donnent leur avis sur vos activités, mais en cette période de printemps des poètes et printemps de Bourges elles sont très sollicitées et ma demande d'entretien est reportée à plus tard.
Allons les amis courage et ne me réveillez pas je suis encore au pays des muses…

6. Mars 2019 *(suite)* . . .

Propositions d'écriture :

1. *Suite à un avis de constat de décès trouvé aux archives départementales concernant Claude Harriat :*
- *Cet homme se réveille à une autre époque, imaginez ;*
- *Les résultats de l'enquête sont erronés :il s'agit soit d'un crime, soit d'un complot*
2. *Nous avons pris l'habitude de faire confiance aux robots parce qu'ils nous rendent la vie matérielle plus facile. Et si nous avions tort ?*

Contributions :

- **Tobor –** *Françoise Boué* *page 72*
- **Robot** – *Isabelle Carrara* *page 75*
- **Le robot détraqué –** *Jean-Denis Pacaud* *page 76*
- **Claude Harias –** *Marie-Claude Chanay* *page 79*
- **Claude Harias –** *Monique Benard* *page 81*

TOBOR 20WWX2175

Par Françoise Boué
Mars 2019

Il revenait de sa journée de R.T.T (Comprenez : Restructuring Technologic Time !). L'ingénieur du laboratoire lui avait trouvé un certain fléchissement dans ses connexions.

- Hé, 20wwx2175 tu ne vas pas nous faire un B.O.T ? (Entendez : Burn Out Technologic)

Après quelques heures passées entre les mains de l'expert, il avait retrouvé sa forme et partit reprendre son travail. Tobor avait été désigné pour aider un couple âgé. En franchissant la porte, il entendit :

- Ah ! Tout de même ! On a cru qu'on allait être obligés de faire une réclamation ! C'était un vieil homme de 159 ans qui l'interpellait ainsi. Tandis qu'elle lui lançait :
- Ah ! Te voilà mon charmant… Torbo ! Elle mélangeait souvent tout dans sa tête ! Tobor ne lui en voulait pas.

Elle, c'était l'épouse du vieux grognon. Âgée de 158 ans, elle était souriante, en pleine forme. Juste une paire de lunettes sur le bout de son nez. Elle aurait pu s'en passer mais elle avait vigoureusement refusé l'implantation de lentilles numériques.
Lui, sa cervelle était restée quelques siècles en arrière malgré les introductions expérimentales de cellules neuves. Tobor avait renoncé à l'aider à se localiser en 2175. Le vieux lettré lui demandait souvent de lui lire d'anciens textes. Il avait consenti sans avoir auparavant consulté la C.G.T (Traduisez : Consultation Gracieuse des Technologues) Ainsi, il déclamait devant lui des vers d'un autre temps.
Quant à elle, une historienne autrefois reconnue, elle lui parlait sans arrêt d'une certaine Jeanne D'arc. Tobor s'était renseigné en captant les Archives Générales des Millénaires. Il avait reçu à travers ses circuits des informations qui lui firent découvrir que cette Jeanne d'autrefois portait comme lui un vêtement de métal. Il n'était aucunement précisé si cet habit comportait des branchements codifiés. Alors, pour mieux comprendre, il écoutait la vieille femme lui narrer des événements compliqués d'un temps où les humains ne vivaient pas longtemps, 40 années seulement. Et, souvent, ils mourraient encore plus tôt, tués par d'autres pour des histoires de vengeance ou de trésor !
Tu m'écoutes Broto ? Tu sais, de par le monde, il y a beaucoup de crimes non élucidés.
Alors, Tobor se mit à rêver. À rêver d'une vie dans laquelle il aurait été… Il hésitait… Chercheur de Vérité ? Pour Tobor, cela signifiait « Enquêteur »

Un jour, elle lui raconta qu'un de ses ancêtres avait été trouvé mort sur la berge de La Loire. Les conclusions de l'enquête ne lui plaisaient pas. Cet homme serait mort d'une suffocation de vin et de froid !
Le vin ? C'est quoi ? Une maladie ? Et suffocation ? Avait demandé Tobor. Froid, il connaissait ! Il avait en lui un protocole pour éviter le gel de ses connexions.
Elle (Appelez la Mary) lui expliqua patiemment que des siècles plus tôt les coteaux alentour étaient envahis de vignes dont on pressait les grappes pour obtenir du vin. Interdit maintenant pour des raisons de santé publique. Les souches avaient été arrachées. La forêt s'était à nouveau installée sur les hauteurs. Elle en était certaine, cet aïeul qui ne buvait pas, n'était pas mort à cause de ce breuvage.

Le rêveur de vérité joignit sa collègue aux Archives Générales Historiques. Françoise était une humaine très âgée. Elle avait obtenu ce poste de chef archiviste non seulement pour sa passion du classement mais aussi pour avoir accepté plusieurs opérations : ses yeux, ses oreilles et son cerveau avaient subi des séances de régénération et de branchements technologiques.
Tobor lui fit part de son envie d'aider Mary et lui demanda de lui fournir des documents sur ce fait divers. Il reçut les informations numérisées sur son disque dur. Il lut :
Registre E2198-1786 an IX
Procès-verbal : Décès de Claude HARIAT
Aujourd'hui… Nous Jean Josteau, juge de paix… sur l'avertissement à nous donné par le citoyen Etienne HARIAT… Que son frère est décédé à l'extrémité du petit pont de bois sur lequel on passe La Loire pour aller de La Charité à La Chapelle Molinard, sommes transportés, assisté de notre greffier sur trois lieues et étant arrivés, nous y avons trouvé le citoyen Jean AIME domicilié à La Charité…
… Qui nous a montré le cadavre du décédé Claude HERIAT déjà examiné par le Sieur Ragon. Lequel nous a dit n'avoir trouvé ni contusions, ni plaies. Il a jugé que la seule cause procédait de la suffocation de vin et de froid.

Françoise avait précisé qu'il n'y avait aucun autre document sur cette affaire. Elle avait pris soin de lui procurer également la traduction en langage contemporain de certains mots du vocabulaire très ancien. Elle était restée avant tout humaine, Tobor lui plaisait bien.

Fasciné par toute cette histoire, Tobor proposa à Mary de se rendre sur les lieux indiqués sur le procès-verbal. Malgré son grand âge, elle sauta de joie. Ils prévinrent Dany (c'est le nom du vieux grognon) Comme il se doit, il se mit à râler :

- Que vais-je faire pendant ce temps ?
- Relis ton auteur préféré ! Je suis certaine que tu n'as jamais lu « Les plaideurs » à l'envers ! Tu vas aimer !

Tobor et Mary se dirigèrent vers La Loire. Sur le pont à moitié écroulé, elle se mit à geindre que « c'était malheureux de laisser ce monument historique dans cet état » Tobor lui indiqua au loin le nouveau pont. Suspendu au-dessus du fleuve par d'aériens filins, il semblait attendre qu'on lui explique à quoi il servait. Plus personne n'avait besoin de ce moyen de liaison, la circulation se passait dans les airs au moyen d'aéronefs et de drones. On les voyait très haut dans le ciel. Nombreux, ils se déplaçaient sans aucun bruit.
Mary se retourna et désigna à Tobor le clocher de l'église. L'heure y était indiquée sur un écran numérique qui cachait une partie des sculptures, en très mauvais état. Et, le comble pour cette vieille Charitoise, la flèche avait été remplacée par une immense antenne.
À leurs pieds, La Loire, réduite à un mince filet d'eau, se faufilait lentement entre d'immenses bancs de sable. Il se disait que cet ancien cours d'eau allait disparaître. Il ne pleuvait plus assez depuis plusieurs années pour alimenter sa source.
Au milieu du pont, là où l'écroulement des pierres n'avait pas été réparé, Tobor souleva la vieille femme et d'un bond atteignit l'autre rive. Quand, il l'eût posée à terre, il l'entraîna sur le lieu du crime repéré sur son Guide Processeur Robotique System (*GPRS*)
C'est là, précisa-t-il
Mary ne fut pas surprise. Elle avait compris, même si elle n'était pas en accord avec tout, que la technologie moderne était étonnante !

Tobor activa son système de recherche intégré. Il lui signala la présence d'un objet métallique enfoui à plusieurs mètres dans le sol. Il ne lui fallut pas longtemps pour le déterrer. Quelques cliquetis rapides, plusieurs froissements de terre et un poignard, rouillé, certes, mais intact, apparut. Il le numérisa et demanda une analyse au Laboratoire des Ressources. Quelques minutes plus tard, il lui fut confirmé la présence d'empreintes humaines.

- Vous avez raison, Mary, il y a bien eu un crime à cet endroit !

Il fit encore appel au Centre pour savoir qui étaient ces hommes qui avaient découvert le corps de Claude Hariat. S'inscrivit sur son écran interne la généalogie de chacun d'eux. Quel ne fut pas son étonnement de découvrir que l'un d'entre eux était un lointain ancêtre de Dany et que le sieur Ragon était également un parent éloigné de l'Inquisiteur des Robots. Tobor en fit part à Mary qui, immédiatement, ressentit une immense tristesse. Pour la rassurer, il lui déclara que l'Histoire avait arrangé ces vieux, très vieux conflits familiaux. Lui aussi fut traversé par un insolite sentiment de peur, nouveau pour lui.

C'est à ce moment-là que des impulsions internes l'envahirent. Ses oreilles numériques lui annoncèrent : « 20WWX2175, vous êtes convoqué dans une heure au Conseil Robotique Scientifique » Convoqué au C.R.S, c'était mauvais signe ! Une question envahit furtivement son intelligence artificielle : Un robot tel que lui, constitué de pièces métalliques et de connexions virtuelles pouvait-il être en proie à des sentiments et des raisonnements ? Il n'y prêta pas attention. Il raccompagna Mary chez elle. Il essaya de la convaincre de ne pas en vouloir à son mari de cette vieille histoire. Il fut à nouveau étonné de ce qu'il venait d'énoncer.

Dans cette société de 2 175 tout allait très vite. À peine arrivé au Centre, Tobor comparut immédiatement devant le Grand Inquisiteur des Androïdes. Physiquement, il appartenait à l'espèce humaine. Mentalement, il avait un cœur d'acier. Il était intransigeant et déterminé à mener à bien sa mission qui consistait à contrôler l'évolution des robots. Il fallait vérifier que ces assemblages métalliques et numérisés ne puissent pas un jour dominer le monde. Or, depuis peu, Il était débordé. On lui avait signalé de nombreux automates parcourus par des éléments affectifs humains. Les premières enquêtes avaient subodoré un défaut de fabrication. De plus, ce robot 20WWX2175, avait, à ses yeux, commis un délit grave : il s'était connecté pour remonter à des méfaits familiaux concernant sa famille. Certes, c'étaient des évènements immémoriaux mais pour cet homme ambitieux, à la lourde charge de veiller sur le bon déroulement de la nouvelle société en marche, c'était inacceptable et dangereux pour sa carrière.

La comparution fut rapide ! Pas besoin de poser des questions. Tout était inscrit sur les écrans numériques et Tobor n'était qu'une machine créée pour une aide matérielle aux personnes âgées.

L'homme de pouvoir annonça le verdict devant les ingénieurs du Centre : « Débranchement dans une heure »

Un des machinistes se rendit compte que ce robot semblait accablé par la sentence. Il le fit rentrer dans son atelier et lui dit :

Tu as une heure pour aller dire au revoir à Mary et Dany. Précise-leur qu'ils doivent s'occuper du recyclage de tes pièces en les amenant à la déchetterie. Ici, on est débordé. On n'a pas le temps. Le Grand Inquisiteur a déjà envoyé plus de cinq cents robots comme toi à la destruction spécialisée.

Personne ne se rendra compte qu'il en manque un.
Tobor rejoignit la famille et une heure plus tard arrêta de fonctionner. Le couple eut du chagrin. Ils se refusèrent de le jeter aux encombrants.
Mary et Dany l'enterrèrent en secret au fond de leur jardin. Ils n'acceptèrent pas l'arrivée d'un nouveau robot.
À partir de ce jour, Dany tomba dans une apathie profonde. Il marmonnait toute la journée. Qui aurait été curieux de comprendre le sens de ses grommellements aurait décrypté des vers d'un autre temps énoncés à l'envers.
Quant à Mary, elle se rendait souvent au fond du jardin. Elle avait planté sur la tombe une croix qui, on ne sut jamais par quel miracle, s'illuminait, clignotait parfois quand elle racontait à Tobor, enfouit dans le sol, les exploits de Jeanne d'Arc. Sur la stèle on pouvait lire « Reconnaissance éternelle de Mary-Claude Hariat »

Robot

Isabelle Carrara
12 mars 2019

Aujourd'hui lundi, 1er jour de la semaine, j'ai décidé de faire mon ménage à fond. Je viens d'emménager dans une maison et avec tout ce déménagement il y a de la poussière partout. « Que d'allée et venue durant ce week-end » !
Je suis seule dans ce nouveau logement, harassée, fatiguée et nous ne sommes que le début de la semaine. Mon regard se porte dans tous les recoins et mes bras m'en tombent. Je ne trouve plus mon balai, ni mon aspirateur. Je cherche partout. Plus je cherche, plus je m'énerve et personne pour m'épauler.
J'ai bien défait des cartons, rangé dans chaque pièce le mobilier qui correspond à l'étiquetage mais je ne retrouve rien et surtout pas mon aspirateur. Mais où est – il ?
J'ai le courant, l'EDF a tout fait à distance. Je pensais être tranquille mais non ; et toute cette poussière. Ce n'est plus possible. J'éternue. Ça y est, je suis allergique.
J'appelle mon amie. « Ne t'inquiète pas, me dit-elle, je viens de m'acheter un nouvel aspirateur. C'est un aspirateur robot. » « Non, ne plaisante pas » dis-je en éternuant de plus en plus fort ; à tel point qu'un nuage de poussière se déplace dans la pièce. Au bout d'un quart d'heure, une de mes poubelles est remplie de kleenex. Paulette arrive rayonnante avec son aspirateur robot. Il est rond, rouge et j'ai même l'impression qu'il a une grosse bouche. Paulette hurle en riant « C'est mon nouveau compagnon ; je le programme et plus besoin de rester à son domicile. Il travaille tout seul et en silence » « C'est une excellente idée ; je suis tellement fatiguée avec ce déménagement du week-end » « Écoute dit Paulette. Il est midi. Je le programme pour 2 heures de ménage ; pendant ce temps, nous allons au restaurant et au retour, magique, plus de poussière. »
Vers 14 heures, nous rentrons dans ma nouvelle maison. J'ouvre la porte. Et là, j'en reste « bouche bée »
Je vais dans toutes les pièces ; plus de poussière au sol mais mes murs sont peints tout en rouge moucheté de noirs et blancs. Et de surcroît, je vois l'aspirateur me tirer la langue.
Conclusion : (clin d'œil)

Élisabeth, si tu as besoin de mon aide pour juillet, pas de panique, j'arrive avec l'aspirateur de Paulette.

Le Robot Détraqué

Par Jean-Denis Pacaud
Mars 2019

Carlos avait complètement démonté le robot. En ouvrant la porte de l'appartement, Leïla, qui revenait du travail, poussa un cri de stupeur ; il y en avait partout ! S'il comptait sur elle pour ramasser tout ça il risquait d'être déçu. Et avec ça, plus de robot, plus de cuisine ! Qu'est-ce qu'on allait pouvoir manger ce soir ? Ah ! Quelle sale manie le bricolage !
Mais enfin qu'est-ce qui t'a pris, Chéri ?
Je soupçonnais cette saloperie de m'espionner, alors j'ai voulu en avoir le cœur net !
Qu'est-ce qu'on va faire maintenant avec toutes ces saletés partout ?
Ce ne sont pas des saletés mais les modules constitutifs du robot… Pas de souci, dans moins d'une heure tout sera remonté…
On va pouvoir dîner dans la salle à manger ?
Bien sûr, mon amour… C'est promis juré… Seulement, il n'y aura pas de robot pour préparer la cuisine… Si tu veux on ira au restaurant à moins que tu nous fasses une petite omelette comme au temps des grands-mères.
Une omelette ? C'est quoi ça déjà ? La dernière fois que j'ai cuisiné ce devait être il y a vingt ans… Le jour où tu m'as présenté à tes parents !
Cherche sur internet, tu trouveras tout de suite la recette… Bon, ce n'est pas le tout ! Je remets ce tas de ferraille en état, au boulot !
Résignée Leïla gagna la cuisine où elle n'était pas entrée depuis des années. Esprit positif, elle ne pesta que cinq minutes contre la dureté de la condition féminine et se mit vite à la recherche d'une solution sur l'ordinateur chargé des approvisionnements et du pilotage de la confection des plats par le robot. Elle eut l'idée d'entrer dans la case « recherche » : « Mon robot est en panne. Que puis-je faire ? » Plusieurs milliers de solutions s'affichèrent instantanément. Elle en choisit une au hasard et elle entendit la machine lui dire : « Ouvrez le placard réfrigéré où sont les provisions. Il y a forcément des œufs dedans. Prenez-en deux par personne. Cassez-les dans un bol en veillant à ce qu'aucun morceau de coquille ne tombe dans le bol. Battez avec une fourchette jusqu'à obtenir une pâte jaune homogène. Salez, poivrez. Faire chauffer de l'huile dans la poêle, versez les œufs, l'appareil utilisé – quelle que soit la marque - vous dira en moins de cinq minutes que vous pouvez servir ».
Leïla pleurait à chaudes larmes… Qu'était-ce donc que ce galimatias ? Et que voulait dire « coquille » ? Et qu'était-ce que saler-poivrer ?
Chéri ! On ira au restaurant cria-t-elle. Je ne peux rien faire dans ce bazar. C'est bon, répondit Carlos, justement j'ai fini… On s'habille et on y va…
Depuis que Carlos avait été assigné à résidence pour hold-up avec violences, le couple était tenu de résider dans un immeuble du Ministère de la Justice. On ne mettait plus en prison depuis longtemps sauf pour crimes de sang répétés ou pour récidives dans des actes de délinquance grave. Dans l'immeuble de Carlos et Leila, les condamnés vivaient normalement du fruit de leur travail (ils restaient donc utiles à la société à laquelle ils versaient même une juste contribution directe) mais soumis toutefois à une surveillance permanente : il y avait des micros et des caméras partout et les condamnés portaient, inséré entre le derme et l'épiderme par un chirurgien

assermenté, un contrôleur permanent de position avec enregistreur de conversations. On appelait cela un traceur incorporé.
La Justice se contentait d'un loyer raisonnable pour un appartement tout confort équipé d'un robot faisant fonction de domestique bon à tout faire : cuisiner, nettoyer, faire la lessive, mais aussi assurant la tâche d'infirmier, d'informateur permanent sur la vie locale ou celle du pays, avec les programmes des cinémas et théâtres. Il était même capable de raconter de belles histoires très morales au moment du coucher afin de lutter contre la tentation de tomber dans les déviances sociales…
Bien entendu la crainte de Carlos d'être espionné par le robot était du ridicule le plus total : il n'y avait pas besoin de cette machine pour l'espionner : il y avait tout ce qu'il fallait partout autour de lui et où qu'il fût… Mais peut-être Carlos était-il anxieux ce jour-là ? Ou bien le démon du bricolage l'avait-il soudain repris ? Ou bien encore un élément exceptionnel pesait-il sur son psychisme ?
Quand ils rentrèrent du restaurant, Carlos remit le robot en service… Quelle ne fut pas la stupeur du couple en entendant la première phrase du robot : « Je vous emmerde ». Normalement, en pareille situation, le robot disait : « Il était bien ce resto ? Je vous fais une tisane pour digérer ? »
Tu ne crois pas que tu l'as détraqué, chéri ?
Bof ! J'ai du mal remonter le module XZ BS 135. Je réparerai ça demain !
Ils se rassurèrent en constatant que le robot faisait tous les travaux ménagers de fin de journée normalement. Il prépara les lits, les traditionnelles tisanes, sortit les pyjamas soigneusement repassés, pulvérisa des huiles essentielles dans la chambre, alluma les lampes de chevet et cria : « Au lit bandes de cons, on n'est pas au cirque ! »
Carlos et Leïla se regardèrent consternés. La phrase normalement attendue à cette heure était : « Je vous souhaite une bonne nuit et si avez besoin de quoi que ce soit n'hésitez pas à m'appeler » Carlos n'était plus très fier de lui…
« Peut-être que c'est le module WW BK 632 qui dysfonctionne… » hasarda-t-il. Mais Leila était partie aux toilettes et elle n'entendit pas ce poignant aveu d'angoisse face à l'échec…
Le lendemain matin, ils prirent le petit-déjeuner – préparé avec tous les talents d'un maître queux d'autrefois sous des bordées d'injures et de grossièretés ordurières proférées par un robot déchaîné… Leïla en pleura abondamment… Comment croire qu'un robot qui n'oubliait jamais d'utiliser les imparfaits du subjonctif les plus sophistiqués puisse tomber aussi bas ? Toutefois, il fallait se rendre à l'évidence, la machine s'acquittait avec zèle, efficacité et plein succès de toutes les tâches ménagères…
J'ai un rendez-vous à onze heures, dit Carlos. Je ne peux pas le réparer maintenant. Rendez-vous avec qui ?
Oh ! Ce n'est pas un rendez-vous galant ! Je retrouve mes potes d'autrefois : Jojo l'Épouvantail en tête…
J'espère que vous n'allez pas faire de nouvelles bêtises, parce que, tu sais la prison ça doit être dur !
Le robot, qui n'avait jamais donné l'impression d'écouter aux portes, proféra un juron inattendu tant par son niveau de langue ordurier que par le fait qu'on ne lui avait rien demandé. Il se précipita vers la porte d'entrée qu'il ouvrit d'un coup sec. Il y avait trois hommes pistolets au poing derrière. Le robot qui normalement devait dire
« Soyez les bienvenus chez Carlos et Leïla » proféra une incongruité d'un tel niveau d'abjection scatologique que nous ne le citerons pas ici.

Le Commissaire principal haussa les épaules et dit aux deux inspecteurs qui l'accompagnaient : « Passez les menottes à cet abruti » puis il ajouta à l'attention de Carlos : « Et toi pas de bêtises, hein ? »
Allons bon ! Qu'est-ce que vous me reprochez Monsieur le Commissaire ?
D'avoir détraqué ton robot en inversant les positions des modules qui gèrent le contrôle de la parole, peut-être… Mais cette bêtise-là on peut te la pardonner tandis que retrouver ta bande pour faire un nouveau hold up tout à l'heure – c'est bien à onze heures que vous avez prévu ça, non ? - Alors pour ça, mon pote, il n'y aura pas de quartier dans le bureau du juge d'instruction…
Moi, Monsieur le Commissaire ! Je n'ai rien fait ! Je le jure !
Parbleu gros ballot ! Évidemment que tu n'as rien fait puisque je viens de t'empêcher de réaliser le mauvais coup que ta bande et toi aviez prévu ! Ce que vous ne saviez pas, minables que vous êtes, c'est que vos traceurs incorporés comprennent aussi le langage des signes…
Ah ! Mince alors !
Carlos comprit qu'il fallait capituler… L'image de Vercingétorix jetant ses armes aux pieds de César à Alésia traversa son esprit de façon fulgurante. À ce moment le Robot lança une bordure de termes orduriers, obscènes et argotiques. Il voulait probablement savoir si la compagnie voulait du thé… Le Commissaire se tourna vers Leïla :
Madame, dit-il, vous allez vivre seule pour un temps indéterminé… Leïla fondit en larmes et le Commissaire poursuivit : je vais remettre en ordre ce tas de ferraille qui vient de vous traiter de façon inadmissible. Autant que dans votre solitude on vous parle aimablement. J'en ai pour deux minutes. Avez-vous un tournevis à me prêter ? Vous verrez que tout ira bien ensuite…
Ce ne sont pas les tournevis qui manquent ici, articula faiblement Leïla entre deux gros sanglots bien mouillés…
Je vous emmerde ! Ponctua le robot en voyant le Commissaire s'approcher avec le tournevis.
Le Commissaire sortit deux modules de la carcasse en aluminium et inversa leurs positions.
Serait-ce votre souhait que j'apportasse la théière toute fumante et les tasses japonaises avec un plateau de scones et de muffins ? Dit avec une grande douceur le robot, sans doute en matière de remerciements au Commissaire…
Prenant vraisemblablement acte du silence général, la machine comprit qu'il fallait dire quelque chose de plus chaleureux :
Ah ! Carlos, tu as encore fait des bêtises ! Tu vas nous manquer, tu sais ! S'il advenait que tu fusses incarcéré je te confectionnerais chaque semaine un assortiment de tes viennoiseries préférées afin que Leïla n'arrivât pas les mains vides à la prison…

Claude Harias.

Par Marie-Claude Chaney
Mars 2019

Que faisait donc Claude sur ce pont de bois à demi écroulé, sur ce passage à gué ? Il était question d'en reconstruire un côté Cher mais avec les évènements et la misère, il n'y avait plus d'argent ! Le gouvernement de la France connaissait d'autres tourments.

Quelques jours avant, il avait confié à sa femme, avoir rencontré, près du bois de la Charnaye, trois silhouettes qui se cachaient, le visage masqué, une grande cape sur le dos ; ils parlaient fort, vociférant. Ils lui avaient crié des mots bizarres, plein de haine, quand un galop de cheval et la voix d'un cavalier retentissent, les bandits déguerpissent ! Il avait confié à Jacquette que ces temps de complots entre royalistes, républicains et celui qu'ils appelaient : « le petit caporal Bonaparte », n'étaient pas simples, pour les honnêtes et simples gens : ils se méfiaient de tout le monde ! Étaient-ce des bandits de grands chemins, comme il y en avait dans le Midi ? La France s'entre-tue. Il y avait tant de mécontents !

À ces mots, Jacquette lui dit de ne pas rentrer à la nuit, mais, placide, honnête, pas riche. Que lui voudrait-on ? Il était bien avec M. Le Comte. Il fouilla dans sa poche afin d'admirer son porte-bonheur : la belle montre en argent de son Père. Il sourit à ce fétiche familial. Elle le préserverait de tous les malheurs ! Il aimait ces deux oiseaux argentés au plumage finement dessiné, qui volait dans une belle forêt de chênes. Sa femme haussa les épaules doucement.

Depuis ce jour, elle le trouvait nerveux, muet, l'air absorbé, comme si on lui avait jeté un sort ! La nuit, il se retournait, se retournait comme s'il souffrait de cauchemars.
Puis ce 10 Ventose de l'an VIII, il réunit ses forces, se fit propre et beau et annonça à celle qu'il aimait, qu'il allait s'entretenir avec M. Le Comte, chez le notaire, pour une histoire de quelques arpents qu'il voulait bien lui acheter.
Il avait mis sa plus belle veste bleue de ratine, son gilet croisé, sa culotte bleue à lacets, bien repassée par sa douce qui, malheureuse, sur le pas de leur chaumière, le regardait partir ; bel homme fier qui, de son beau chapeau noir à large bord, la saluait !

– Il n'a rien à envier à M. Le Comte tant il est beau et fier !
Claude appréciait son patron : M. Le Comte, pas envieux de sa richesse et prêt à l'aider mais ils partageaient cette incertitude de l'avenir des royalistes, des républicains, du peuple du Cher, de la Nièvre, de France ! Depuis le coup d'État, le 18 brumaire 1799, rien n'était certain. Là-bas à Paris, la police recherchait les comploteurs ;
On l'avait vu ce matin-là, levant les yeux au ciel, tout ouvrier qu'il était, contemplant les deux clochers que le ministre Fouché voulait abattre et était venu expressément à Nevers pour faire la loi. Il salua de son chapeau à large bord le pharmacien qui lui souriait derrière ses bocaux, monta la grand-rue jusqu'à la place royale et redescendit, accompagné du Notaire. Ils s'engouffrèrent en regardant furtivement de gauche et de droite, dans la manufacture de « Quincaillerie et de boutons », nouvellement installée dans la cour du prieuré ; cet immeuble avait été confisqué au Clergé et vendu à un anglais : M. de Neuville. Ce dernier vint au-devant d'eux, les salua, M. le comte se leva et tout ce monde passa dans le bureau où le notaire délibéra, à propos de quelques arpents de terre vendus par Claude. Un personnage

jeune et souriant, à la cape noire, emprunta le bel escalier Louis XV en fer forgé et leur parla de façon éloquente. L'armée vendéenne a capitulé, ne voulant pas se battre contre leurs anciens alliés les Anglais. Il fut assez bien vu de Bonaparte qui appréciait sans doute ses talents d'avocat mais il n'était pas question pour lui de se rallier à leur cause.
À Paris, un jeune chevalier a été surpris par la police qui fait des fouilles ; elle a trouvé des dizaines de poignards achetés et des plumets blancs royalistes. Il est condamné à mort et exécuté hier.
Et le notaire, consterné de dire :
« Revenons à nos moutons ! Restez M. Hydre de Neuville : j'ai besoin d'un bon avocat et d'un témoin. » Il s'empressa de lire l'acte, au prix cité. Tout le monde était d'accord ; Il passa dans les yeux de Claude un regret mais c'était un cadeau pour sa femme. Le tuilier signa son nom avec dextérité, ce qui fit l'admiration du notaire : il était habitué à voir les villageois signer d'une croix !
– Demandez à M. Le Comte où j'ai appris à écrire !
L'avocat proposa de « baptiser » la nouvelle : il avait apporté un petit vin de Sancerre de son propre clos. Puis, il proposa de ramener en bateau, sur la rive du Cher M. Le Comte et Claude mais ce dernier prit son sac noir, y glissa l'acte et remercia puis repartit au long de la Loire qui sans foi ni loi, court et glisse vers le ciel bleu ou le ciel gris perle, au long du gué. Déjà, une ombre blanche fleurit les haies. Soudain, un héron blanc, sans doute royaliste s'éleva au-dessus de lui et des grosses pierres qui glissaient.

Vers 14 heures, René, le jeune gars de la mère Blanchard d'Argenvières passait sur la route d'Herry et avait entendu dans les îles comme des hurlements de loup : un homme gémissait lui semblait-il et deux cavaliers sortaient du chemin qui menait au Gué, une longue cape sur le dos et une large écharpe de laine qui leur cachait les yeux ; Le jeune courut au bout du chemin et que vit-il la tête contre une pierre, la face dans l'eau : les yeux exorbités de peur : ce pauvre Harias.
Jean Aisme sortit de sa cachette, avec un sac noir par la main et dit avoir vu deux loups qui fouillaient les poches du pauvre homme, mort de peur ou mort par le mauvais sort, allez savoir !
Il a dû boire, il a manqué une grosse pierre et est tombé dans l'eau s'écrie Jean Aisme.
Non, c'étaient comme deux bandits, Monsieur !
Voyons si ce malchanceux a été volé !
Ils trouvèrent son portefeuille ; dans le sac, il y avait bien l'acte de vente, et en fouillant ses poches, gisait la belle montre d'argent, seule lumière au soleil qui dardait.

M. Hyde de Neuville, royaliste fut obligé de s'enfuir en Amérique et dix ans après défendit la veuve de Claude Harias, en recherchant la vérité sur la mort de ce dernier. C'est ainsi qu'on apprit qu'après le 18 brumaire, bien souvent des policiers se déguisaient en bandits de grands chemins pour fouiller ceux qu'ils accusaient de soutenir les royalistes. Jean Aisme jouait le rôle d'indicateur de police. Ils furent jugés pour leur procédé d'intimidation et qui mena à la mort.

Claude Hariat

Par Monique Benard
Mars 2019

Le journaliste écrit…
Que s'est-il passé le 10 Ventose an VIII de la République française ? (28 février 1800).
Ce jour-là, Étienne HARIAT, signale par lettre de ce jour au juge de paix et officier de police judiciaire de Sancergues : Jean Josteau, qu'il vient de voir son frère Claude, mort à l'extrémité du pont de bois qui relie la commune d'Argenvières où il réside, à celle de la Chapelle-Montlinard.
Jean Josteau et son greffier se rendent donc sur les lieux.
À leurs arrivées, le citoyen Jean AIME de la Charité sur -Loire est sur les lieux, c'est lui qui a découvert le corps de Monsieur Claude Hariat et est allé directement en avertir son frère Étienne, qui lui-même a informé l'officier de police, comme il est dit ci-dessus. Jean Aimé a donc laissé le corps seul, le temps d'aller alerter le frère de la victime à une demi-heure de marche.
Que faisait cet homme à cette heure matinale sur ce petit pont de bois ?
De même que faisait Claude Hariat sur ces mêmes lieux, ont-ils un lien entre eux ?
On peut supposer que oui.
Claude Hariat, patron tuilier de son métier, était aussi l'ami de du Comte de la Charnaye à qui il rendait de menus services. Tout le monde savait que Monsieur le comte désirait acheter un terrain propice à y construire un nouveau four à chaux !
Jean Aimé, marchand de bien métier, était, de source sûre, intéressé par le même terrain pour un de ses clients ! De là à ce que ces deux-là se connaissent, il n'y a pas loin !
Qu'a constaté l'officier de police ? : *Claude Hariat, 40 ans, vêtu d'une veste bleue de ratine, d'un gilet croise ainsi que d'une culotte aussi en ratine bleue, d'une chemise et d'un chapeau de larges bords rabattus, des bas de laine blanche, chaussé de souliers ferrés attachés avec des cordons de peau et ayant un mouchoir autour du col fond rouge rayé de blanc…* Certes il allait à un rendez-vous important, habillé de cette façon élégante ; dans sa tuilerie, il avait une tenue beaucoup plus adaptée !
Le comte de la Charnaye fut interrogé :
Monsieur le comte, ne s'en cache pas, oui il a bien envoyé Claude Hariat à un rendez-vous important, à sa place, celui-ci devait avoir lieu La Charité- sur- Loire avec monsieur Jean Aimé le marchand de biens.
Claude Hariat était missionné pour emporter l'affaire !
Jean Aimé argumente, que n'ayant pas vu arriver Claude Hariat, il était allé au-devant de lui ! Voilà qui expliquait sa présence sur le petit pont !
Le docteur Ragon a conclu n'avoir trouvé ni contusions, ni plaies et en conséquence Claude Hariat serait mort de suffocation de vin et de froid.
Voilà des conclusions hâtives, Claude Hariat, ne supportait ni le vin ni l'alcool, ses proches en attestent, c'est même pour ces raisons que Monsieur le comte lui faisait confiance. Mort de froid, certainement pas, il était dans la fleur de l'âge et marchait toujours d'un bon pas !
On ne peut en dire autant de Jean Aimé, qui habile négociateur, ne refuse jamais une « goutte » et n'a pas très bonne réputation en affaires, utilisant des manœuvres douteuses pour arriver à ses fins !
Donc un même terrain convoité, deux acheteurs potentiels, mais qui est le second acheteur ? Aucun nom n'a été prononcé, Monsieur Jean Aimé a-t-il bluffé ?
Et si c'était tout simplement lui, ce second acheteur potentiel ?

Ce pauvre monsieur Claude Hariat, corps intact, pas de trace de lutte, déclaré mort de suffocation et de froid ?
Allons donc, si vous aviez bien regardé Monsieur le docteur Ragon, vous auriez vu la légère marque bleuâtre sous le foulard fond rouge et rayé de blanc, suffocation bien sûr, par strangulation, on doute fort que Monsieur Claude Hariat ait pu s'étrangler lui-même !

7. Avril 2019…

Propositions d'écriture :

- *- Un voisin ou une voisine envahissant-e*
- *- A l'âge de la retraite l'homme redoute la solitude... Est-ce un fléau?*
- *- Un panneau affiché sur la porte de l'église : "Fermée pour cause de..." Imaginez..*
- *- L'inquisiteur est déprimé...*

Contributions :

- **Le grand inquisiteur** – *Bernard Poix-Sester* *page 84*
- **Fermé pour cause de…** – *Bernard Poix-Sester* *page 88*
- **Le grand inquisiteur rit jaune** – *Françoise Bezet* *page 89*
- **Fermée pour cause de…**– *Françoise Boué* *page 93*
- **Un voisin bricoleur**– *Françoise Boué* *page 95*
- **Le grand inquisiteur surmené** – *Isabelle Carrara* *page 96*
- **Les fourmis** – *Jean-Denis Pacaud* *page 97*
- **Fermé pour cause de travaux** – *Marie-Claude Chanay* *page 99*
- **Fermé pour cause de travaux** – *Marie-Claude Chanay* *page 101*
- **L'église désertée** – *Monique Benard* *page 103*

Le Grand Inquisiteur

Qui trop embrase, mal éteint

(Très librement inspiré du Livre V chapitre V, Le grand inquisiteur, du roman de Fiodor Dostoïevski : « Les frères Karamazov »)

Par Bernard Poix-Sester

15 avril 2019

Des cloches de la basilique lancées à toute volée qui remplissent l'espace d'un vacarme fracassant, assommant ; des roulements lancinants des tambours assourdissants, envahissant les corps d'une angoissante vibration ; de la suffocante fumée noire, épaisse ; de l'infecte odeur de chair brûlée nauséeuse, Philippe de B. N'en a plus conscience. Son corps recroquevillé sur lui-même, se fond dans la braise. Le Grand Inquisiteur vient de se dissoudre dans le néant.

Dans l'atelier de Picaccio, l'ambiance est joyeuse, un rien paillarde. Le maître a entrepris une fresque sur le « Jugement dernier », celui qui ouvre les portes du Paradis ou de l'Enfer. Un épisode que l'on ne connaît qu'en étant mort si l'âme humaine est réellement immortelle, ou jamais si elle ne l'est pas. Notons que dans ce dernier cas, on n'en a pas conscience, donc on s'en fiche. Selon la première hypothèse, la moins probable, mais la plus apaisante et la moins définitive, un tribunal céleste est chargé de dresser l'inventaire entre nos bonnes et mauvaises actions. On admirera, en l'absence d'avocats, le rendement peu commun du dispositif qui reçoit plusieurs milliers voire millions d'âmes au quotidien. En revanche, on n'est guère renseigné sur les peines encourues par exemple, pour avoir, il y a quatre-vingts ans, tiré sur la queue-de-cheval de sa cousine, ni combien de temps on met pour passer à travers le chas d'une aiguille pour expier toute une vie d'évasion fiscale. Si notre âme est blanche, on rejoint directement le Jardin des délices au son des trompettes. Brûler un hérétique est aussi, malgré son caractère cruel, un moyen de purifier son âme, et sauf double peine, de s'ouvrir immédiatement le Paradis, décision paradoxale mais imposée, puisque l'on ne peut pas condamner le mécréant à la vie terrestre éternelle. En revanche, si notre âme est « de couleur », on risque les tourments éternels, sans plus de précision. Peut-être nous contraint-on à réciter en boucle des patenôtres tout en servant de jouet sexuel aux enfants de Satan, sauf si bien sûr, on a été curé tripoteur ou si cela peut être perçu pour certaines âmes comme adoucissant la peine. La plupart du temps, si on n'est pas criminel, c'est-à-dire si on n'est ni pêcheur en série, ni homosexuel, le verdict sera le passage par le purgatoire, un lieu mystérieux permettant d'expurger ses fautes pour une durée plus ou moins longue, mais une fraction d'éternité tout de même. En principe, on finit par s'en sortir et on gagne le bac à lauréats, passage obligé où les élus embarquent pour traverser le Styx. Ce que l'on trouve sur l'autre rive est tout aussi mystérieux, sauf peut-être pour les fidèles d'Allah, mais doit être imaginé comme suffisamment attractif pour mériter qu'on le préfère à tout. Le martyre, subi ou non, semble aussi un bon raccourci vers cet Eden, avec toutefois peut-être un certain avantage conféré au volontariat. Ce moyen efficace et rapide pour s'extraire de la Vallée de larmes est aussi la marque d'un enthousiasme qui, passé la frénésie des premiers moments, semble, malgré tout, s'éroder davantage chez les adeptes de Jésus.

Plus terre à terre et face à toutes ces incertitudes, Picaccio se projette dans l'immensité du plafond voûté de la Chapelle royale du Vatican et se demande comment il doit figurer, se présentant devant saint-Pierre, les âmes encore blotties dans leur enveloppe charnelle. Comme le suggère la

tradition, hommes et femmes sont censés repartir du monde comme ils y sont parvenus, c'est-à-dire complètement nus. Il n'est pas question de les montrer cependant comme sur les sépultures des seigneurs dans leur état réel après avoir subi le ravage des ans et parfois des mois de situation grabataire. Il faut des corps apparaissant dans leur maturité épanouie, ce qui peut conduire, compte tenu des proportions gigantesques de l'ouvrage, à d'obscènes exhibitions susceptibles d'entamer la ferveur religieuse durant les offices. Il décida tout de même de représenter les corps tout entiers ; des corps, qui du fait de la mort s'envolent, légers, vers le ciel où le Saint des saints les attend assis sur un nuage dans un effet soleil couchant ou levant des plus saisissants. Deux ou trois apprentis et quelques ouvriers désireux de gagner un extra, recrutés pour pas cher, posent entièrement nus sur des échafaudages, dans des poses qu'on eût pu qualifier de lascives si le sujet n'avait pas été aussi sérieux. Certains d'entre eux, les plus graciles, se verront représentés sans sexe mais doté d'une poitrine opulente inspirée des statues que Picaccio a pu admirer dans les parcs de la ville, sa lacunaire, mais seule référence visuelle des femmes.

Les hommes tentent de dépasser la gêne de la situation par des quolibets, notamment sur une certaine caractéristique anatomique qu'exhibe innocemment un tout jeune homme fraîchement recruté. Âgé de quinze ou seize ans, Émilio, malgré une allure encore juvénile, laisse précocement apparaître en filigrane un physique viril évoqué par des muscles saillants acquis par sa déjà longue activité de manœuvre. La moustache naissante, ainsi que les tempes qui s'allongent de chaque côté de son visage renforcent encore une masculinité en devenir qu'on le sent fier d'arborer. Ses sourcils bruns épais, ses pupilles noires donnent à son regard une intensité troublante. Il commence d'ailleurs à avoir conscience de l'effet qu'il exerce sur les personnes des deux sexes qu'il rencontre, sans toutefois en déterminer la nature.

Picaccio est nerveux et inquiet. Que pensera Sa Sainteté en voyant toutes ces anatomies étalées au plafond ? C'est alors qu'il aperçoit une de ses esquisses de personnages anciens et s'exclame : « Le voile drapé à l'antique ! Voilà la solution ! ». Il envoie aussitôt un commis chercher des pièces de tissus qui avaient déjà servi à parer une vierge Marie et ses compagnes au pied de la croix. Pendant, ce temps, il se débat pour expliquer à sa bande de garçons rigolards comment se draper à l'antique. Il conviendra d'utiliser au mieux les plis naturels de l'étoffe pour préserver la pudeur, sans pour autant effacer complètement les corps, et lui, ça ne le fait pas rire du tout. Il est déjà très en retard sur les délais de livraison prévus et le sort s'acharne quelques instants plus tard quand Gabriel, le commis, fait irruption dans l'atelier hors d'haleine, les bras chargés d'étoffes et se met à hurler, à peine aperçoit-il Picaccio :

Maître, Maître, voilà le Grand… inqui qui qui, le Grand Inquisiteur en personne !

Rhabillez-vous et fissa ! Lance aussitôt le peintre à ses modèles, je vais le retarder autant que je peux !

Le Grand Inquisiteur, issu d'une famille illustre, a quarante-cinq ans et fière allure malgré une claudication due à un accident de cheval dans sa jeunesse. Cela lui a ôté toute possibilité de carrière dans l'armée bien qu'il soit le second mâle de la lignée et l'a contraint d'abandonner « l'honneur de servir » à son frère cadet. Il a dû se résoudre à entrer dans le giron de l'église, ce qui, compte tenu de son rang ne le condamnait qu'au renoncement de la chair. Enfin, seulement de celle qu'il ne peut pas faire servir dans ses assiettes dorées. De

préférence à l'austère bâtiment du Saint-Office, bruyant à cause des cris des suppliciés qui persistent bêtement dans leur hérésie, il habite aujourd'hui dans un des somptueux palais familiaux, n'occupant sa résidence officielle que lorsque sa présence y est absolument indispensable. Sa coquetterie légendaire serait sujette à plaisanterie, n'étaient sa fonction et son intransigeance qui inspirent tellement de crainte que personne n'ose même prononcer son nom au fond d'un caveau. Il possède, paraît-il autant de bagues que de soutanes taillées dans les meilleurs tissus, soutanes d'ailleurs allongées pour former une traîne censée accentuer encore son port altier. Son talent à débusquer les hérétiques, persécuter les Juifs, son zèle inégalé pour allumer les bûchers à la gloire de Dieu recueillent auprès du Pape une bienveillance appuyée. Pourtant, le Grand Inquisiteur s'épuise. Surmené déjà par l'ampleur de sa tâche, il doit affronter un nouveau fléau. En effet, ses nombreux espions convergent dans leur rapport et il ne peut plus l'ignorer désormais, « Sodome » a pénétré le Saint-Siège, envahit le Vatican jusque dans les casernes des gardes suisses. Et là, ce n'est plus une petite histoire de pince-fesses d'enfant de chœur rougissant sur laquelle le clergé ferme le plus souvent les yeux, non, c'est un véritable problème « d'État dans l'État ». Il ne peut tout de même pas faire passer par le bûcher la moitié au moins de la Curie romaine ! En tout cas, ce n'est pas le moment d'étaler des nus masculins sur les murs du Saint-Siège comme la rumeur le prétend à propos des projets de Picaccio. C'est la raison pour laquelle il se déplace en personne, bien décidé à montrer sa détermination à tuer dans l'œuf toute initiative jugée équivoque, pour aussi artistique qu'elle serait censée être. Lorsqu'il pénètre dans l'atelier, à part un ou deux garçons encore torse nu, tous sont rhabillés. Tous, sauf Émilio, à qui, par jeu, on a pris et caché les vêtements. Il se retrouve ainsi, tout nu, les deux mains posées sur son sexe pour le dissimuler, jetant des regards suppliants de tous les côtés, au bord des larmes. Picaccio est le premier à réagir et lui envoie une des draperies rapportées à l'instant par le commis et que le jeune homme s'empresse de ceindre à la façon romaine autour de son corps comme le Maître l'avait montré juste avant. Une fois vêtu, il apparaît d'une beauté saisissante. Même le Grand Inquisiteur reste un moment sans voix. Alors se passe une chose incroyable. D'un geste, il fait sortir tout le monde, y compris sa garde, il veut s'entretenir seul avec le garçon.

Resté en tête-à-tête, le Grand Inquisiteur, persuadé de s'adresser au Christ revenu sur terre, s'approche du garçon pétrifié jusqu'à pouvoir lui glisser à l'oreille : « C'est Toi, n'est-ce pas ? C'est bien Toi, tu ne peux ou ne veux pas me répondre mais je sais que c'est Toi ». De fait, Émilio pétrifié reste muet. Un silence lourd s'installe un moment, puis il reprend : « Ainsi, tu es revenu, peut-être pour te venger de l'ingratitude des hommes à qui tu avais donné ta vie pour les sauver et qui sont aujourd'hui plongés à nouveau dans le stupre et la luxure. Tu veux recommencer ? Mais on ne peut pas te laisser racheter ces misérables, car c'est d'eux maintenant que nous tenons notre pouvoir. En les maintenant dans la crainte et la soumission, mais aussi dans l'espoir, nous les sauvons sur cette terre. Le ciel doit attendre. Le retour d'un christ serait la preuve que son sacrifice précédent n'a pas marché, qu'il n'était pas le fils de Dieu. Alors, le peuple ne croira plus en nous non plus. Nous avons bâti trop de choses depuis pour que je puisse te laisser tout détruire et te maintenir en vie, dès demain tu connaîtras le bûcher, ce n'est rien pour Toi qu'un mauvais moment à passer ».

D'un claquement des mains il fait revenir sa garde et ordonne de conduire l'enfant hébété au secret dans les geôles du Saint-Office.
Picaccio est terriblement inquiet, d'autant qu'il ne peut comprendre les raisons d'une arrestation aussi subite. Le garçon serait-il soupçonné d'être sodomite ? Lui-même doit cacher sa nature, mais des relations existent, plus ou moins clandestinement, entre ses semblables. Il décide donc de se rendre immédiatement au Saint-Office, où il rencontre le commandant de la place qu'il sait, en quelque sorte, « acquis à la cause ». Celui-ci écoute attentivement le récit du peintre. Après un court silence, il secoue plusieurs fois la tête puis prend rapidement un air entendu pour signifier qu'il a un plan qu'il ne dévoilera en aucun cas. Ce soir-là, il choisit soigneusement les hommes qui assureront la garde des appartements du Grand Inquisiteur forcé de rester sur place. Il fait aussitôt sortir de leur discrète résidence en ville deux de ses amis cardinaux dont la fidélité ne peut être mise en doute. Ils ont l'oreille du Pape assurée, le Pontife ignorant totalement tout de leur seconde vie défroquée.
Le grand Inquisiteur, à l'issue d'une procédure expéditive a réussi à obtenir facilement du Pape la sentence ultime qui donnera encore à voir au peuple l'infinie bonté de Dieu qui une fois l'hérésie et le mal extirpé du corps possédé du démon, remettra la brebis égarée dans le giron de son créateur. Cependant, le grand Inquisiteur se doit, par trois fois avant de livrer la victime au bourreau, l'exhorter à confesser ses fautes et faire acte de repentir. La question ordinaire lui serait donnée après le premier refus, l'extraordinaire après le second. Le grand Inquisiteur ne veut cependant pas aggraver encore son forfait en ajoutant la torture au meurtre du fils de Dieu, mais ne peut pas non plus se soustraire à ses obligations sans attirer la suspicion sur ses agissements. Il sait, quelles que soient ses turpitudes, que le Christ n'a pas d'autre choix que celui de montrer sa mansuétude infinie avant son sacrifice. Les bourreaux ne parviendront pas à le faire renoncer en extirpant la contrition recherchée. Il décide donc, avant toute autre action, d'obtenir d'abord une complète absolution.
Ce n'est qu'au milieu de la nuit que le grand Inquisiteur, passablement agité tout de même par la perspective de commettre un déicide, trouve le courage d'aller voir son prisonnier. Il descend seul avec un flambeau dans les sous-sols jusqu'à l'étroite cellule du pauvre Émilio totalement désespéré. Il est nu, les gardiens lui ayant arraché sa toge improvisée sans lui procurer d'autres vêtements. En le découvrant ainsi, le Grand Inquisiteur, malgré tout ému, se penche vers lui et dépose sur son front un baiser. Troublé d'avoir spontanément reproduit le geste de Judas, dans un élan quasi-paternel, il l'enlace et lui tapote affectueusement l'épaule. Cela ne fait qu'accentuer les pleurs et les tremblements du pauvre adolescent. Ils s'étreignent maintenant un peu plus fort. Aucun son ne peut sortir de la gorge serrée du Prélat tant la culpabilité le ronge. Pourtant il sait que sa détermination ne fléchira pas. Il imprime maintenant un léger mouvement de balancement comme pour bercer le jeune prisonnier tandis qu'il caresse ses cheveux abondamment bouclés. L'enfant se croyant enfin mis hors d'une cause dont il ignore tout, ne fait aucune résistance, reprend espoir. Il se laisse aller tandis que la main du prélat parcourant en grand cercle son dos se fait plus caressante, provoquant chez l'adolescent une réaction virile brutale. Leurs lèvres allaient se joindre lorsqu'à ce moment précis le commandant de la place, flanqué de deux hauts cardinaux, fait irruption dans la cellule : pour eux, cela ne fait aucun doute, le Grand Inquisiteur tente d'abuser du jeune homme !

Le scandale est considérable mais la justice divine ne peut que faire un exemple au vu de la haute qualité des témoignages et des invraisemblances lâchées lors des interrogatoires circonstanciés. Le Pape foudroie son fidèle allié, un de ses plus hauts dignitaires, en l'envoyant au bûcher, à la grande satisfaction d'une bonne partie du reste de son entourage désormais tranquille grâce au stratagème du commandant.
Destiné à l'édification de la foule immense réunie le jour dit pour assister au supplice, un dispositif particulièrement spectaculaire a été préparé. Le condamné doit d'abord faire amende honorable sur le parvis de la basilique avant sa mise à mort au sommet d'un bûcher gigantesque. Philippe de B., une fois attaché au poteau aperçoit une dernière fois Émilio. Le capitaine, qui a réussi à le faire relâcher en récompense des services rendus, lui a passé amicalement son bras robuste autour des épaules et sourit. Il semble qu'une lueur d'espoir insensé traverse l'esprit du condamné quand furtivement son regard croise celui du « Christ », mais aucun miracle ne se produit. Il va pour hurler vers lui, mais le bourreau s'est déjà approché de lui, dissimulé par le rideau de fumée que commencent à produire les premières flammes tout en bas du bûcher. Il a été grassement payé par la famille de l'ex-inquisiteur pour qu'il l'étrangle afin de lui épargner d'horribles souffrances, n'ayant pu obtenir son exécution par la hache, plus conforme à son rang. L'exécuteur s'acquitte en un éclair de sa mission, non sans avoir demandé pardon juste avant, mais sans attendre de réponse. La foule n'entendra pas de cris mais pensera que cloches et tambours les recouvrent…
De nombreuses rumeurs ont prétendu qu'il y avait eu un substitut. Il s'agirait d'un paria à qui l'on avait demandé de jouer le rôle contre annulation des peines qu'il avait lui-même encourues et en lui jurant que finalement l'exécution n'aurait pas lieu. Prévoyant qu'il s'apercevrait de la supercherie, il fallait la complicité du bourreau pour l'empêcher de crier son innocence. Philippe de B. a peut-être échappé ainsi au sort qu'il a fait endurer à tant d'êtres innocents. Qu'en déduire ? Que c'est, encore et toujours la barbarie qui triomphe ? En tout cas :

Qui attend de l'auteur
Moralité tirer
N'aura pas ce bonheur
Il a été brûlé.

Fermé pour cause de…

Par Bernard Poix-Sester
Avril 2019

L'implacable chaleur andalouse se fait déjà sentir, malgré l'heure matinale. Figée par la moiteur environnante, une foule considérable s'est massée devant la cathédrale dans un joyeux brouhaha de conversations animées, chacun essayant de passer au-dessus de la voix des autres. Plusieurs personnes ont même passé la nuit pour être dans les premières à pouvoir pénétrer dans l'immense édifice, une ferveur jamais vue depuis bien longtemps !
Ce jour de mai 2035 marque la fin de la tenue du Grand concile à Séville, dernière ville mondiale demeurée catholique et devenue siège de la Papauté. Ce grand rassemblement a certes permis la réunification des Églises chrétiennes, mais en vain. La personne de Jésus n'attire plus l'adhésion, tandis que les émules de Mahomet voient en leur sein croître encore des postulants au martyr. En résumé, si les uns sont à l'abri de la crise de foi, d'autres ne cessent de se faire de la bile.

Il faut dire que les seconds, portés autant par la foi que par les largesses des subventions de ses thuriféraires jouissent toujours auprès des pauvres d'une aura de fraternité charitable, tandis que les splendeurs vaticanes ont fini par épuiser les réserves des premiers. Même la vente du Vatican l'année dernière pour accueillir un complexe touristique très haut de gamme a, à peine, pu couvrir les dettes. Ne restent que les immenses richesses espagnoles accumulées au cours des siècles, qu'il faut bien aujourd'hui sacrifier.

Et c'est ainsi que l'on peut lire sur un panneau accroché à la porte principale de la cathédrale : « Fermé pour cause d'inventaire ». Que l'on ne s'y trompe pas, cela a pris plus de trois ans avant que puisse être lancée la vente aux enchères de ce jour. C'est pourquoi il a été possible de répartir la foule à l'aide de panneaux indicateurs : entrée A, peintures ; entrée B, bijoux ; entrée C, chasubles, dentelles et broderies ; etc.

C'est ainsi que l'église retrouve le dénuement de ses premiers instants au moment de disparaître dans une ultime bataille juridique. Le Pape désigné comme unique et légitime héritier du premier fondateur a ordonné la liquidation totale des biens restants. Il affirme néanmoins aspirer à une vie simple et heureuse avec son époux et son chien dans une campagne verdoyante de la France. Il faut dire qu'Ignace (le Pape, pas le célèbre chien) a réuni autour de lui un groupe de fieffé.e.s ribaud.e.s : les voies de Dieu sont impénétrables.

Le Grand Inquisiteur Rit Jaune

Par Françoise Bezet
Avril 2019

Dans le royaume lointain de Cartomobilus, Messian le souverain ressent une curieuse impression de déjà vécu. Les caisses de l'État sont vides, désespérément vides. Les dépenses ne cessent d'augmenter, le sacro-saint PIB continue de diminuer, le nombre de chômeurs flambe et la colère gronde. Il lui faut redresser la situation impérativement.

Pourquoi ses rêves sont-ils hantés de bonnets phrygiens et de gilets jaunes ? Rien de tel n'a jamais existé en son royaume où d'ailleurs la couleur jaune fut proscrite pendant plusieurs années. Une vague superstition en avait fait la couleur des cocus et des traîtres, la livrée des jaloux ; une triste étoile restait le symbole de la barbarie. La terrible réputation de cette couleur avait amené Messian à promulguer un décret interdisant le jaune. Pour commencer, plus aucun véhicule ne sortirait des usines, paré d'une robe déclinée dans une tonalité de

jaune. Les plus anciens n'échappaient pas au diktat et devaient impérativement être repeints… À la plus grande joie des carrossiers et des concessions automobiles
Quant aux Cartomobilistes, ils devaient supprimer cette couleur de leur vie, sans exception. Vaste programme qui demandait une surveillance de chaque instant et une répression draconienne envers ceux qui dérogeaient. Devant l'importance de la tâche, le Grand Inquisiteur était débordé. Son travail s'avérait d'autant plus difficile que le jaune se conjuguait en de multiples nuances. Jaune d'or, fleur de soufre, jaune impérial, jaune paille, beurre frais, jaune citron ne posaient pas trop de problèmes et tombaient sous le coup du décret mais que fallait-il faire avec l'ambre ou le miel qui se mêlaient de reflets ocre, avec le jaune chartreuse tirant sur le vert ou avec le mastic terni par une note de gris ?
Il lança malgré tout une grande opération d'inquisition et le pays se retrouva bientôt en effervescence : tous les oignons de jonquilles (ou presque) furent arrachés, tous les forsythias coupés au pied, les primevères enlevées, plus de mimosa non plus. Sur les étals, citrons, bananes et autres fruits ou légumes naturellement jaunes s'étaient évanouis. Tous les murs, volets, vitrine, avaient été repeints. Quant aux canaris, ils avaient été exilés aux îles définitivement. On ne savait pas ce qu'étaient devenus les chiens jaunes mais ils avaient disparu. Plus aucun tissu ne devait s'orner de décors s'apparentant à la couleur jaune : l'industrie textile en profita pour devenir de plus en plus prospère.
Ce fut une époque florissante : il fallait tout rénover, repeindre, récréer ou reconstruire. Les usines, en particulier celles de fabrication de peinture voyaient leur chiffre d'affaires s'envoler. Plus de chômage. Les ateliers nationaux permettaient à chacun de travailler à la grande entreprise de suppression du jaune et comme les fleurs s'obstinaient malgré tout à refleurir chaque année, il fallait, telle Pénélope, remettre continuellement le travail sur le métier. Une époque rêvée ! Une période de prospérité enviée !
Prospérité peut-être ? Cependant tristesse, nostalgie, voire dépression avaient aussi gagné tous les Cartomobilistes qui n'avaient plus goût à rien, qui devenaient complètement atones, perdaient tout dynamisme. Ils rêvaient avec regret de l'époque où la gaieté du jaune entraînait joie et douceur en même temps qu'énergie, richesse et opulence.
Pas étonnant que, comme toute doctrine, celle-ci suscita des dissidences. Il y eut bien sûr quelques mauvais esprits qui trouvaient cette idée ridicule. Des sociétés secrètes naquirent pour faire valoir intelligence et humanité, et œuvrer contre l'autoritarisme. Leurs membres investis d'une véritable mission de sauvetage de la liberté se réunissaient dans des lieux mystérieux où ils s'affublaient d'oripeaux jaunes évidemment, symbole de leur opposition au pouvoir. Une liqueur dorée et un petit vin jaune bien frais arrosaient leurs rites ésotériques que seul, l'initié devait connaître. Le pouvoir aurait-il été en danger ? N'allait-on pas franchir la ligne jaune à brève échéance ?
Le Grand Inquisiteur se sentait décidément complètement débordé.
Il y avait aussi celui qui quotidiennement narguait le souverain. Chaque matin, aussitôt levé, le soleil imposait ses rayons d'or qui réchauffaient l'atmosphère. Mieux valait d'ailleurs ne pas se mesurer à lui. Messian savait qu'un roi d'une contrée lointaine avait eu la prétention de se comparer au soleil, qu'ambition et démesure avaient laissé un royaume exsangue dans lequel régnaient misère et disettes et que quelques années plus tard un de ses

descendants en avaient tristement payé les conséquences. Le jaune solaire continua donc à rappeler aux habitants qu'une couleur lumineuse existait et devenait source de bien-être, de joie, d'éclats de rire, d'imagination, de rêve, d'amour…

Quelques gouttes d'un fiel caustique n'était-il pas en train de se glisser subrepticement dans les esprits ? Le souverain en riait jaune. Quelques mauvais conseillers lui suggérèrent de ne pas fléchir et même de durcir sa position en attaquant la culture pernicieuse et en fermant, purement et simplement, les musées car c'est là, que les grands maîtres de la couleur règnent sans conteste. Kandinsky, Mondrian, Miro et tant d'autres se retournaient dans leur tombe quand leurs fantômes entendaient toutes ces aberrations. Quant à Véronèse il se désespérait en pensant que son vert célèbre, nécessitant évidemment quelques touches de jaune, allait sans doute se retrouver lui aussi censuré.

Comme pour tout dogme, les grands spécialistes du droit n'en finissaient pas de palabrer. Devait-on interdire tous les dégradés de jaune, du plus pâle à peine distinct du blanc au plus agressif se rapprochant de l'orange ? D'ailleurs que penser des couleurs complémentaires que ce soit le vert ou l'orangé ? Elles avaient besoin du jaune pour exister. Une controverse interminable s'installa.

Pendant ce temps, le Grand Inquisiteur et ses sbires partaient en quête de tous les hérétiques qui représentaient un véritable péril jaune. Remettre le dogme en cause en arborant quelques mèches blondes dans sa chevelure, en portant une ceinture dorée, en demandant une tarte au citron chez le pâtissier, en enfilant le maillot jaune exposait à une rude enquête et aux punitions pouvant aller d'une simple amende à des années de prison. Si vous étiez pris en flagrant délit, il vous fallait faire amende honorable, abjurer votre foi en cette couleur maudite et promettre devant le dieu arc-en-ciel de ne jamais recommencer… Même si le dieu en question s'autorisait une transgression. Mais n'est-ce pas le privilège des dieux ? Bernardus eut ainsi à répondre aux accusations portées contre lui. Lors d'une visite domiciliaire, les agents du Grand Inquisiteur repérèrent un tableau suggérant un clair de lune à la manière de Kandinsky.

Bernardus, vous devrez répondre de cette infraction à la loi, devant le Grand Inquisiteur.

Infraction à la loi ? Nulle loi interdit de créer, il me semble.

Créer peut-être, mais utiliser du jaune oui, d'après le décret du 3 février 2050 ! Nul n'est censé ignorer la loi, vous le savez.

Nonobstant, un décret n'est pas une loi, ose ajouter Bernardus d'une voix douce mais avec assurance.

Qu'on emmène ce beau parleur, sans plus attendre !

C'est ainsi que Bernardus se retrouva devant le Grand Inquisiteur. Heureusement pour lui le tableau en question mêlait harmonieusement droites et courbes, transparences et à plat, dégradés de rouges et de bleus. La discussion s'éternisa pour savoir si à tel endroit précis, un rayon de lune jaune pâle n'illuminait pas l'ensemble de la composition. Le Grand Inquisiteur, contrairement à sa triste réputation, sembla sensible à l'œuvre et Bernardus en fut quitte pour une simple amende. Par contre, il ne revit jamais son tableau. Il se murmure qu'il orne la chambre du Grand Inquisiteur ; sa servante ne l'a-t-elle pas surpris plusieurs fois plongé dans un rêve profond devant cette œuvre ?

Le ver était dans le fruit ! Non pitié ! Gémis la population on ne recommence pas avec le vert !

Les décennies passèrent. Le jaune s'infiltra petit à petit dans la vie quotidienne sans que personne n'y trouve rien à redire. Mais le bel équilibre économique se dégrada et bientôt l'éternel problème des caisses vides recommença sa rengaine. Il fallait trouver des ressources. Taxes diverses et impôts proliférèrent. On racla les fonds de tiroirs chez les retraités, et ceux des classes moyennes et on n'hésita même pas non plus à taxer certains maigres revenus. À Brécy, les méninges fumaient, quand tout à coup un conseiller financier eut un éclair de génie.
Autrefois, un certain Colbert avait promulgué une ordonnance pour réglementer l'impôt sur un produit abondamment consommé « le sel ». Aujourd'hui, quel objet est devenu indispensable à nos habitants ? L'automobile ! Un foyer en a souvent deux et parfois plus. Le mode de vie fait que maintenant peu de personnes peuvent se passer d'une voiture à Cartomobilus. C'est là qu'il faut frapper fort.
Très juste ! Voyons quelles mesures nous allons prendre.
Les taxes sur les carburants sont déjà élevées mais nous pouvons les augmenter encore. De toute façon, le voilà, notre produit abondamment consommé dont les habitants ne peuvent se passer, déclara l'un des conseillers d'un air inspiré.
Un autre ajouta :
Je crains que ma proposition ne soulève un tollé mais nous pourrions aussi limiter la vitesse à 80 km/heure sous le prétexte d'améliorer la sécurité sur les routes. Nos radars veilleront au grain et les amendes occasionnées par les dépassements de vitesse devraient faire tinter de beaux écus dans nos caisses. Quant à moi, continue un jeune énarque à grosses lunettes carrées, je propose un contrôle technique tous les deux ans et une contre-visite payante. Multiplié par le nombre de véhicules la manne sera importante.
Loin du quotidien des administrés, les technocrates imaginent sans répit d'autres mesures visant à ponctionner chaque jour un peu plus les Cartomobilistes.
À quelque temps de là, sur le parking d'AutoSécurité, deux véhicules échangent quelques civilités au sortir du contrôle technique.
Me voilà tranquille pour deux ans, se réjouit une voiture bourrée d'électronique. J'ai réussi mon examen de passage et j'en suis bien heureuse.
Vous en avez de la chance. Ce n'est pas mon cas, je dois revenir. Il faut dire que le Grand Inquisiteur n'y est pas allé de main morte. Il m'a secouée, fait vibrer dans tous les sens. Il m'a véritablement passée à la question, j'en hurlais de douleur. Aucune considération pour mes vieilles tôles.
À vrai dire, à votre âge, sauf votre respect, vous devriez peut-être vous retirer de la circulation.
Ah ! Vous aussi, vous vous y mettez ! Je me demande même si je n'ai pas été dénoncée. On a dit que je polluais et l'on m'a traitée de vieille guimbarde des années cinquante. On n'a toutefois pas précisé le siècle. J'en frémis encore d'indignation.
Sur ces entrefaites, chaque conductrice fait démarrer sa voiture. L'ange gardien de la vieille
206 eut-il envie de jouer un tour à l'arrogante Capture ? Toujours est-il que la carte électronique de la voiture récente refusa de lancer le moteur tandis que, d'un tour de clé, celui de la 206 ronronna sans coup férir.
De tout temps, en tout lieu, les grands inquisiteurs n'ont jamais eu le dernier mot.

Fermée pour cause de…

Par Françoise Boué
Avril 2019

Quelqu'un d'avisé et présent ce jour-là devant la grande porte de l'église aurait pu s'étonner de voir entrer la sacristine avec un énorme bouquet de fleurs suivie par six enfants de chœur. Non seulement aucune messe n'était prévue, mais le nombre d'enfants était encore plus inhabituel. D'habitude, ils n'étaient que deux à servir la messe. Puis, son étonnement aurait pu s'accroître en voyant Monsieur le curé suspendre un écriteau à l'entrée et refermer bien vite. Mais bon ! Le parvis était désert.
Un peu plus tard, trois véhicules se garèrent devant le porche. Une dizaine de personnes en sortirent, ouvrirent les portières arrière, déchargèrent du matériel. Tout disparut dans l'église qui fut à nouveau fermée. Le silence retomba sur la place, seul le panneau continua une minute à se balancer sur son support.
En fin de matinée, deux autobus se rangèrent sur la place. Les passagers se dirigèrent vers l'église, attendirent que la porte s'ouvre. Monsieur le curé apparut affublé de ses plus beaux atours de cérémonie. Il arborait un grand sourire de bienvenue et pria les nouveaux arrivants de s'avancer vers la nef. Il referma bien vite après le dernier visiteur. Le parvis devint à nouveau désert.
Notre observateur éclairé, s'il avait été réellement présent, n'aurait pas compris cet afflux de personnes dans le prieuré de cette petite ville dans lequel les offices, faute de prêtre attaché à la paroisse, étaient rares. Seules quelques âmes d'un certain âge venaient se recueillir dans la journée.
Marie était de celles-là. Vers 10 heures, elle monta péniblement les quelques marches pour atteindre l'entrée de l'église. Sur la porte close, elle lut : « Fermée pour cause de tournage » Elle ne comprit pas la phrase. Fermée ? C'était insolite. Elle avait toujours pu entrer ! Pour cause de tournage ? Qu'est-ce que cela voulait dire ? Dépitée, elle fit demi-tour, s'arrêta à la boulangerie où elle déversa son étonnement légèrement teinté de colère – très légère colère compte tenu de ses croyances sur le respect d'autrui.
Vous vous rendez compte ? Fermée pour cause de tournage ! Ça veut dire quoi ? Le vieux Joseph, venu acheter sa baguette sans sel s'esclaffa :
Ils tournent un film, pardi ! J'ai lu ça dans le journal ! Tous des comédiens !
Un film ? Mais sur quoi ?
L'curé veut passer à la télé en train de faire sa messe ! Un vrai cabotin, comme tous d'ailleurs ! Allez, salut la compagnie…
Il sortit en soulevant sa vieille casquette. Marie sentit une grande tristesse l'envahir. Elle avait un mauvais pressentiment. Elle regardait la messe à la télévision les dimanches où il n'y en avait pas dans la paroisse. Et c'était trop souvent à son goût.
Le lendemain, elle retourna à l'église. Le panneau avait disparu. Elle put, comme elle en avait l'habitude, entrer et s'agenouiller à sa place préférée. Rien n'avait changé, hormis un gigantesque bouquet de fleurs sur l'autel entouré d'immenses cierges. En sortant, une demi-heure plus tard, elle lut sur une affiche : « Office exceptionnel dimanche prochain. Venez nombreux et nombreuses. Après la bénédiction, le père Benissénou vous informera sur la nouvelle organisation de notre paroisse. »
Devant la boulangerie, elle croisa Joseph. Il ricana doucement : « Faut pas louper la dernière messe »
Marie souleva les épaules. Ce vieil anarchiste cynique et sans religion ne manquait jamais une occasion pour lui

proférer des remarques acerbes. Cela n'avait pas toujours été ainsi. Quand ils étaient jeunes, ils avaient eu une attirance très forte l'un pour l'autre. Ils discutaient beaucoup, riaient et dansaient aussi. Un beau soir d'été, il lui annonça qu'il partait explorer d'autres horizons. Est-ce le chagrin de le perdre ou l'admiration pour son courage, elle s'effondra dans ses bras, se laissa caresser. Il la consola, lui promit un amour éternel et… Neuf mois plus tard, elle accoucha d'un petit garçon. Elle l'éleva seule avec le soutien de Dieu vers lequel elle s'était tournée pour affronter les vicissitudes de l'existence. Pour elle, elle avait confessé son rapide et fulgurant péché auprès de l'Éternel qui, elle l'espérait, lui avait pardonné. Personne ne sut jamais avec qui elle avait fait cet enfant. Quand Joseph, bien des années plus tard, revint avec femme et descendants, ils se saluèrent de loin d'un simple hochement de tête. Le temps avait effacé leur jeunesse et la vie continuait comme s'il n'y avait jamais eu cet acte charnel entre eux.

Le dimanche suivant, sous l'effet de la curiosité les bancs de l'église étaient en partie occupés. Marie remarqua un écran et un projecteur installés à gauche de l'autel. Le prêtre célébra la messe, sans fioritures. « Un peu rapidement » aurait souligné notre curieux à l'affût d'éléments qui auraient pu l'éclairer sur les mystères des va-et-vient des jours précédents. Une fois la bénédiction assurée, Monsieur le curé Bénissénou, se posta devant la maigre assemblée et proféra : « Malgré vos dons et les subventions, notre église est en piteux état. Les fissures dans la charpente, les tuiles abîmées laissent s'infiltrer l'eau, les murs sont couverts de mousse et les statues sont devenues verdâtres. Voyez comme cette pauvre Jeanne d'Arc a perdu sa splendeur guerrière sous la noirceur des dégâts. Et puis, nous sommes de moins en moins à répondre à l'appel de notre Seigneur donc moins de prêtres à vouloir affronter les difficultés d'un sacerdoce mis à mal par des rumeurs inqualifiables. Le pape, les évêques se sont réunis en conclave et ont décidé de vous apporter la parole de Dieu chez vous par la voie des ondes. Oui, mes chers paroissiens, il est temps de passer à une ère chrétienne de modernité ».
A ce moment-là, la sacristine alluma le projecteur et sur l'écran s'étala l'image d'une tablette numérique. Le prêtre expliqua les différentes applications qu'il était possible d'utiliser par une simple pression de l'index. Il appuya devant tous sur l'icône « Messe ». On le vit alors, entouré de six enfants de chœur, célébrer l'office dominical enregistré quelques jours auparavant dans une église bondée de pratiquants chantant et priant avec ferveur. Il ne s'y attarda pas et poursuivit sa démonstration. Il explora devant l'assistance, pétrifiée, d'autres programmes : « lecture des Saintes Écritures, Modèles de prières » entre autres. Enfin, en s'inclinant devant son public, il ajouta :
En partant, à la sacristie, prenez chacun une tablette. Ces dons de Dieu ont été fabriqués à Rome et bénis par le Saint-Père.

Quand les petites boîtes divines furent distribuées et l'église redevenue déserte, le père Benissénou partit sans avoir oublié de suspendre une pancarte sur laquelle on pouvait lire :
Fermeture définitive
Pour toute cérémonie consultez les Tablettes Saintes.
Quelques jours plus tard, on découvrit Marie chez elle sans vie dans son fauteuil. Elle avait sur les genoux sa tablette allumée sur l'application : confession.

Un Voisin Bricoleur

Par Françoise Boué
Avril 2019

Il avait un certain âge. À la retraite depuis au moins dix ans. Sa femme, plus jeune travaillait encore. Elle avait un métier prenant, elle n'était pas souvent à la maison. Alors, lui, Alphonse, s'ennuyait toute la journée tout seul. Il allait de temps en temps au bistrot, buvait quelques verres en jouant aux cartes. Sans plus. Il cultivait son potager. Le moment venu, il arrachait des légumes, les posait dans la cuisine. Sans plus. Il errait dans son jardin méticuleusement entretenu. Il arrachait quelques mauvaises herbes, coupait les fleurs fanées. Sans plus.

Le jour où la maison d'à côté, restée vide depuis un certain temps, avait été achetée, il avait commencé à s'inquiéter. Quel genre de voisins allaient emménager ? Il se disait qu'il aimait bien sa solitude et que d'affreux gamins braillards allaient la perturber. Quelle ne fut pas sa surprise de voir une belle femme ouvrir un jour les volets. Il lui dit bonjour de loin, elle répondit gracieusement à son salut. « Bon Dieu, quelle est belle ! » se dit-il
Quand sa femme lui demanda :

- Tu as vu les nouveaux voisins ? Il grommela :
- Ouais, je crois que c'est une bonne femme toute seule ! Elle commença à s'inquiéter.

Tu vas rester tranquille cette fois, j'espère !
Elle était inquiète car Alphonse n'était pas facile à vivre. Depuis qu'il ne travaillait plus, il était devenu intolérant, trouvait à redire sur tout, critiquait le moindre geste des voisins, leur faisait remarquer que telle branche dépassait trop la clôture, qu'ils devaient arracher leurs mauvaises herbes, que leurs enfants faisaient trop de bruit. À tel point que les déménagements s'étaient succédés dans la maison voisine.
Le lendemain la nouvelle occupante lui fit un signe. Il crut à un simple bonjour auquel il répondit par un hochement de la tête.

- Monsieur, s'il vous plaît.

« Sacré bon Dieu, qu'elle est belle » se dit-il en approchant de la clôture.

- Connaissez-vous un plombier ? Ma douche ne marche plus.
- Y en avait un mais il est parti… Je peux peut-être regarder ce qui ne fonctionne pas, se surprit-il à dire.
- C'est gentil à vous.

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas été l'objet d'un tel compliment. Il proposa donc avec empressement : je vais chercher ma boîte à outils.

Le matin suivant, l'eau était à bonne température, élevée comme elle aimait pour sa peau. La pomme de la douche déversait des jets de façon continue. C'était un régal.
Soudain le rideau de la douche s'ouvrit.
Alors, elle marche bien maintenant ?
Elle poussa un cri horrifié. Le voisin ! Le voisin qui lui avait proposé de réparer la panne !
Elle le bouscula, arracha par mégarde le rideau. Il se plaqua contre le mur de la salle de bains. Elle sentit son regard insistant sur son corps. Dans la précipitation, la peur et l'eau savonneuse sur son visage, elle peina à trouver son peignoir de bain. Une fois vêtue, elle lui cria :

- Sortez et vite !

La lueur lubrique dans les yeux de l'importun laissa place à un éclat d'amusement.

- Ne vous fâchez pas, je voulais juste voir si ça marchait bien !
- Mais, mais comment êtes-vous entré ?

- Avec la clé, pardi !
- La clé ?
- Ben oui ! Ceux qui habitaient là avant vous sont partis sans reprendre la clé qu'ils avaient confiée à ma femme pour arroser leurs plantes !

Elle se mit à vociférer :

- Allez, dehors !

Il sortit enfin de la salle de bains. En traversant la cuisine, il se retourna et lui suggéra :

- Vous me direz quand je dois m'occuper de votre gazon !
- Sortez !

Le Grand Inquisiteur Surmené

Par Isabelle Carrara
12 mai 2019.

Un grand inquisiteur est né.
Le plus grand, le plus connu de tous les temps. Il vit et ne mourra jamais.
Ce sont des milliers et des milliers d'inquisiteurs qui peuplent notre planète et depuis si longtemps. Il est là dans chacun de nous.
Et si le grand inquisiteur surmené était nous, notre ego, notre esprit, notre rapport à l'autre, au monde, notre autorité.
Ne pas prendre le temps d'écouter, d'entendre, d'aimer.
Ne pas accepter nos différences, s'acharner chaque jour à s'en débarrasser.
Être sous les projecteurs, devenir des vedettes admirées, riches ; détenir la vérité ; avoir toujours raison.
Narcisse est un être indifférent aux autres. Il tombe amoureux du reflet de son visage à la surface d'un étang. Il se regarde sans arrêt, il en oublie de boire et manger et finit par mourir.
Notre regard n'est plus porté sur l'autre. Nous devenons comme Narcisse et nous mourons de l'intérieur, sans âme.
Il suffit d'être simplement présent, d'accueillir nos proches comme ils sont et non se croire supérieur, les anéantir.
Ne sommes-nous pas vent, soleil, fleurs, pluie, étoile, lune ? Et si nous étions partout à la fois ? Débordés, oui, mais d'amour, un amour pour détruire le grand inquisiteur !

Les Fourmis

Par Jean-Denis Pacaud
Avril 2019

1

À peine eut-elle appris la nouvelle, la reine de la fourmilière exigea que l'on convoquât sur-le-champ le grand fourmi inquisiteur… Celui-ci, comme on s'en doute, ne se fit pas attendre et se présenta tout tremblant devant la souveraine visiblement très en colère.
J'apprends, lança-t-elle avec mépris, que la plus ignoble des hérésies, la paresse, n'est plus sanctionnée dans notre fourmilière ? À quand l'ouverture d'une agence du club Med ?
Majesté, veuillez comprendre qu'il se passait tout autre chose : un groupe d'ouvrières qui, sur une fourmi route à huit files spécialement créée ces jours derniers, rapportait des ballots de miel et d'excréments bovins, a brusquement cessé le travail arguant que ces fourmi-dames étaient épuisées et…
Épuisées ! Épuisées ! Ha ! C'est trop drôle ! Je n'avais jamais entendu ce mot entre les mandibules d'une fourmi… Je vais saisir l'Académie pour lui demander ce qu'elle en pense ! Et alors, grand inquisiteur, que fîtes-vous ?
Je convoquai la cheffe de cohorte et l'interrogeai…
Courtoisement j'imagine !
Une conversation de salon !
Mais pas du tout Majesté ! Je la fis mettre immédiatement sur la table de torture…
La torture ! Oh ! Le vilain mot, grand inquisiteur ! Il faut dire « l'accessoire indispensable pour des aveux circonstanciés » parfois nommé plus commodément AIPAC…
Certes, Majesté ! Je supplie Votre Majesté de me pardonner cette grave faute linguistique… Reste que la cheffe de cohorte a parlé…
Enfin quelque chose d'intéressant ! Et qu'a-t-elle dit ?
Qu'un fourmi-agitateur avait lancé un mot d'ordre de grève générale immédiate non seulement dans la cohorte mais dans toute la fourmilière…
Grève ? Secrétaires, cherchez-moi le sens de ce mot exotique dans le dictionnaire de l'Académie ! Et comment s'appelle ou plutôt comment s'appelait ce coquin ? Car il a bien entendu été écartelé ?
Pas encore, Majesté, il faut le faire parler car il a des complices !
Complices ? Encore un mot étrange ! Nous sommes dans une fourmilière et pas chez les mauviettes du Quai des Orfèvres ! Alors, son nom ?
Sanchez, Gonzalez ou Martinez… Je ne sais plus exactement ! Ah ! Il faudrait savoir ! Car je vais donner l'ordre immédiatement d'exterminer les familles qui génèrent des idées pareilles !
Majesté ! Majesté ! Vous savez bien qu'il faut dire « engendrer » quand on est Reine et ne pas utiliser « générer » ce néologisme populacier…
Il te sied bien, faquin, de me donner des leçons de vocabulaire alors que tu laisses la paresse s'installer chez les fourmis ! Gardes ! Saisissez-vous de cet incapable et qu'il soit écartelé immédiatement… Secrétaires ! Faites passer une annonce parmi mes services de police… On cherche un nouveau fourmi-inquisiteur qui soit enfin à la mesure de la situation… Une fourmi à poigne ! Une vraie, qui ne laissera pas les Gonzalez, Sanchez, Martinez (ou autres ! Faire la loi dans la fourmilière…

2

Au Commissariat central, la réunion commença vers vingt heures… On sentait

une pesante gravité, une sorte de terreur muette…
Bon ! Attaqua le Commissaire principal, y a-t-il parmi vous des candidats à la fonction de Grand inquisiteur ?
Pas moi en tout cas, hasarda un jeune flic…
Ah ! Oui pourquoi ?
Et ma vie de famille, Monsieur le Commissaire principal ? Vous savez combien d'heures faisait chaque semaine celui qu'on vient d'écarteler ?
De toute façon tu es trop jeune ! Répondit pensivement le Commissaire principal…
Il y avait une grosse inquiétude dans sa voix, quelque chose d'impossible à cacher… Ainsi donc, c'était vrai : l'hérésie la plus fétide, la paresse, était bel et bien en train de pénétrer le monde des fourmis ! Ce jeune imbécile en était si peu conscient qu'il faisait l'aveu public de son adhésion à la secte des fainéants… Il y avait de l'écartèlement dans l'air…
Alors qui est candidat ? Reprit le Commissaire principal…
Pourquoi pas vous, Monsieur le Commissaire principal ? Répondit un vieux routier qui ajouta perfidement : vous êtes bien évidemment le meilleur d'entre nous !
« *Je te revaudrai ça, salopard* » pensa le grand chef de la police qui ajouta mielleusement tout haut :
Je suis trop vieux… Bientôt la retraite ! Alors qui ? Le silence était sépulcral… À la limite de la provocation… Non seulement personne ne voulait de ce sale boulot mais le motif de ce refus était insolemment la nouvelle hérésie, la paresse ! On allait s'amuser pour éradiquer ce fléau d'un genre tout nouveau chez les fourmis…
Il va quand même falloir que quelqu'un se décide ! Grommela le Commissaire principal bien décidé à explorer l'étendue des dégâts...
Je n'ai pas envie de finir écartelé ! Proclama un autre jeunot.
« *Celui-là n'est pas sot* » pensa le Commissaire « *il allègue ostensiblement un motif recevable pour échapper à l'accusation d'hérésie* » puis il répondit posément :
Mon pauvre ami, comment crois-tu que tu finiras ? Nos infirmières ont ordre d'achever les incurables !
Oui, mais entre-temps j'aurai été utile à la fourmilière !
« *Bravo petit !* se dit le Commissaire… *Bien-pensant jusqu'au bout des ongles ! Tu t'es bien gardé de proférer des balivernes du genre « Je tiens à profiter de la vie » ou « je veux savoir ce que c'est que de connaître du bon temps » Tu dois être très dangereux pour jouer aussi serré… Voyons jusqu'où tu vas aller.* »

Certes ! Certes ! Mais ne serais-tu pas encore plus utile à la fourmilière en acceptant d'être son Grand Fourmi-Inquisiteur ?
Je ne le crois pas, Monsieur le Commissaire principal, car je ne pense pas avoir les compétences nécessaires pour mener à bien une tâche de cette ampleur !
« *Eh bien, petite vipère, tu sais y faire ! Je vais tenter à nouveau de te faire sortir de ton trou de serpent* ! »
Ne sais-tu bien pas que c'est un devoir que d'accepter une noble tâche, même si elle est très dure ? Sais-tu qu'il ne faut jamais se juger incapable de l'accomplir sous peine d'être accusé de paresse ?
Tout à l'heure vous avez dit, Monsieur le Commissaire principal, à ce collègue, assis à côté de moi, qu'il était trop jeune pour cette tâche… Or nous avons exactement le même âge !
« *Eh bien, si ce n'est pas du culot ça, je voudrais bien savoir comment ça s'appelle ! On n'est pas à la Sorbonne médiévale ici*

mais dans une fourmilière… Tu vas vite le comprendre mon minet ! »

C'est décidé : je propose ta candidature à Sa Majesté la Reine car je te sens parfaitement prêt à assumer la charge de Fourmi Grand Inquisiteur… J'espère que tu fêteras ta promotion entre collègues ! Au fait, comment te nommes-tu ? Martinez !

3

Il était minuit au 36 Quai des Orfèvres où régnait une agitation totalement inaccoutumée. Trois femmes de ménage couraient dans les couloirs. On ne comprenait rien à leurs conversations hystériques mais le mot « fourmilière » émergeait régulièrement… Un des Inspecteurs de permanence, qui planchait sur un dossier brûlant, ouvrit sa porte, bien décidé à obtenir un silence indispensable à ses travaux.
Qu'est-ce qui vous prend de faire ce boucan ?
On a trouvé une fourmilière dans le bureau du Commissaire principal ! Répondit, cette fois très cérémonieusement une de ces dames bien soucieuse de montrer qu'elle n'aurait pas travaillé pour un simple inspecteur.
Eh bien il faut la détruire, voilà tout !
Nous n'avons pas d'ordre à recevoir de vous ! Martela une autre de ces dames… Je suis écologiste et je vais la récupérer pour l'élever chez moi afin que mes enfants apprennent ce qu'est la vie d'une fourmilière…
Si ça vous chante pourquoi pas ? Conclut l'inspecteur, vaguement conscient du fait que ce serait maintenant une autre histoire qui trouverait un prolongement inattendu et même inespéré.

Inquisiteur Déprimé.

Conte
Par Marie-Claude
Mars 2019

La fourmi n'est pas prêteuse.
« Que faisiez-vous au temps au temps chaud ? »
« Je dansais, ne vous déplaise ! » répondit la cigale.
« Eh ! Bien dansez maintenant ! »

La société des fourmis avait, en ce temps-là, l'habitude de travailler, toutes pour une, tous pour un ; société socialisée qui faisait l'admiration des hommes de La Terre.
Mais le climat changea et la belle France devint très chaude. Les fourmis travailleuses s'enfonçaient de plus en plus dans la terre, autour de leurs reines qu'elles défendaient et nourrissaient avec ferveur. Les sentinelles aux mâchoires menaçantes étaient là, veillant à la vie des fourmis.
Mais, un jour dans ce doux pays au ciel bleu, plus guère de cheminées ou l'on s'active : les bâtisses étaient déshéritées une à une, les fourmilières se vidaient, elles se trouvèrent bientôt sans travail ; on leur amenait par camions et containers tout ce qu'il fallait

pour survivre. Mais encore fallait-il avoir des subsides pour acheter à des compagnies étrangères leur nourriture.
À cette époque, elles avaient fait la paix avec les cigales, à la voix éloquente et si belle. Il fallut pour elles mettre leurs trésors à l'abri des voleurs ou des envieux, il fallut glaner de-ci de-là, quelques miettes et fortune et pourquoi pas jusqu'à Cythère, aller voir même chez les Iroquois.
Des cigales, belles et éloquentes avaient décidé de faire la paix et d'aider la fourmilière à vivre. Elles n'hésitèrent pas à aller quémander la bienveillance des grands de ce monde, à glaner, de ci, de là quelque fortune…
Leurs congénères, les fourmis devenaient jaunes, jaunes comme le beurre, jaunes de fatigue, jaunes de désespoir. Les cigales clairvoyantes augmentaient le prix de ce liquide magique appelé essence, les fourmis ne pourraient plus aller au travail au fond des fourmilières qui se creusaient et se raréfiaient ! De plus, sous l'œil devenu méchant de leurs sentinelles, elles manifestèrent tant elles étaient vieilles avant l'âge : pas question d'aller en retraite plus tard ! Les reines fourmis ne demandaient qu'à pondre les œufs mais elles n'avaient pas le moindre petit vermisseau à se mettre sous la dent ! Les congénères ouvrières criaient :
« Pas d'argent, baissez la TVA, baissez les taxes trop d'impôts et du travail pour nos jeunes ! »
« Nous sommes victimes du progrès, d'internet, sans fil, »
Elles défilèrent tous les samedis après s'être roulées dans le pollen de belles fleurs qui existaient encore, douce réminiscence d'une vie calme et belle, comme Jean-Jacques Rousseau la voyait, près de la Nature qui apportait tous ses bienfaits ! Pendant ce temps, les cigales étaient un tantinet inquiètes de tant de bruit et de réclamations. Elles avaient enfin compris qu'il fallait « les » écouter ! Mais cela ne les empêchait pas de s'envoler sur ce beau papillon de couleurs qui parcouraient le monde. La Grande Cigale s'arrêta aux quatre coins de la France, en bras de chemise, elle était tout ouïe et souriait, ses hommes de garde près de lui, le regard coulissant.
Les pruniers se piquaient de mille petits boutons blancs, les perce-neiges se fanaient, les jonquilles éclatantes et jaunes pavoisaient elles aussi !
Ces défilés de fourmis toléraient ces jeunes fourmis guerrières. Tous pour un, un pour tous. C'était leur chant.
Vers cinq heures du soir, des oiseaux noirs sillonnaient le ciel de la capitale, vociférant, jetant des pierres, des armes, et sans penser à ceux qui étaient encore dans l'habitacle, mirent le feu et traumatisèrent les fourmis, stupéfaites, certaines conscientes du drame qui se jouait.
De jeunes sentinelles, au péril de leur vie portèrent secours à des habitants. De quels souterrains, ces oiseaux noirs étaient-ils sortis ?
Où était la cigale éloquente : que le monde lui fasse grâce : tant de dossiers à résoudre qu'elle n'en pouvait plus. « Ces fourmis m'ont refusé un jour, de me donner quelque pitance, je serai bien tenté de ne plus m'en occuper ! »
Sur les conseils du monde de Petra, il partit ; un léger nuage d'espoir volait dans le ciel du pays des fourmis ; exténué par les dossiers qui n'en finissaient pas, il changea d'air, vite ; il était déjà au pays des grillons ou au pays de belles montagnes blanches de neige quand on le rappela d'urgence : sa capitale était sens dessus dessous. Comment faire pour réparer ce carnage ?
Ce jour-là, en revenant très vite, Elle ne dansa pas !

Fermé pour cause de travaux.

Par Marie-Claude Chaney
Avril 2019

Depuis quelques mois, Paris avait pris un air désemparé. Tous les samedis, Notre-Dame dodelinait de la tête voyant ces longs cortèges de gens en colère qui criaient pour leur survie. Depuis quelques mois, elle avait droit à mille soins, elle aussi, des soins d'une grande amplitude. Sa belle toiture était en réfection afin d'honorer tous ceux qui l'avaient aidée à survivre : bâtisseurs courageux, plein de foi pour certains, rois, écrivain, architectes comme Viollet-Le-Duc au XIXe siècle qui se souciaient de sa parure et de la solidité de sa belle charpente de chênes, lourde et cossue qui venait de nos forêts.
Devant les violences des samedis, on crut bon de la préserver :
« **Je suis fermée pour cause de travaux.** »
Les pigeons roucoulaient tristement, ennuyés par le bruit des machines, n'osant pas se hasarder dans les rues adjacentes de l'île Saint-Louis, craignant le tapage, la violence, la casse des vitrines, ce déferlement d'oiseaux noirs qui pillaient.
- J'ai connu des révolutions mais des hommes de foi ou d'Art m'ont toujours aidée à me relever., Les prières ou hommages des Parisiens m'ont exaucée que de fois !
En retour, j'ai accueilli les Parisiens, pour que la guerre de 1940 se termine. Ils étaient rassemblés en mon antre et ma Reine, ma patronne : la Vierge à l'enfant de marbre blanc, qui, trône sur l'autel nous a protégés. Pensive, dans le clair-obscur de ses travées Elle examine chaque soir, après les travaux ses trésors – croix d'or et pierreries, ciboires étincelants, ostensoir en argent et en vermeil, cloche d'airain qui sonne les heures éternellement quand ce soir-là, Elle lui trouve une voix rauque comme si elle allait s'arrêter ! Ce soir, elle jette un regard de compassion sur les statues de cuivre qui défilent au long de la nef, rappelant ses saints et patriarches.
J'aime le soir qui descend par les vitraux qui deviennent d'un bleu profond, j'aime ces richesses, travail d'orfèvres de Paris, pleines de lumières et d'or. J'aime ces dons pleins de beautés.
Les soirs de ciel gris et de pleurs, elle admire ces tableaux de peintures racontant la vie de celle qu'Elle abrite.
– Je suis heureuse quand je vois tant de visiteurs étrangers ou français qui sans bruit, admirent mes œuvres ou celles d'artistes et la belle rosace au milieu des deux tours de l'entrée.
Les ouvriers travaillent chaque jour mais ont bientôt fini, le toit. Elle frissonne de peur pour ses trésors, en partie protégés ; On a éteint les cierges : plus de vie. Les vitraux sertis de plomb ou d'or laissent encore passer la fin du jour, la vie sans doute, dessinant des personnages de toute grâce, de toute beauté, de toute bonté sans doute ;
– Malgré tout, j'ai peur pour eux, je crains depuis quelques jours de les voir se briser, brisés par l'arrogance moderne et barbare de ces outils qui crachent, mordent, percent à outrance, grimacent de colère !
Les lourdes portes de bois décoré sont fermées Au-dessus les orgues magnifiques construites au XIXe, ont charmé bien des fidèles, des personnages de France, dit adieu à des personnages célèbres, ont enchanté les petits chanteurs de la Croix de bois, entonnant leurs voix pures devant les hautes grilles d'or, cadeau de Louis XIV.

Ce soir-là, le dernier ouvrier ferme le petit portail de côté, remettant droit l'affiche : « Église fermée pour travaux ». Combien de temps ? Seule, regardant le manteau de Saint-Louis, elle allait s'endormir. Quand des chauves-souris encerclèrent les lourds piliers, effrayées ! Elle sentit une grave et inhabituelle chaleur. Les hautes voûtes bruissent… Peut-être. Une lueur de braise recouvre le plafond.
Elle regarde le Christ en ivoire pur, sur la croix : elle lui voit comme des larmes sourdes, couler. Les deux anges le soupèsent, amenuisant sa douleur.
L'orgue se met à jouer, seul : on ne sait pourquoi !
Prisonnière de qui ?
Autour de l'église un tumulte se fait entendre. Les Parisiens ne la laisseront pas tomber ! Des hommes en bleu marine et au casque surgissent pour la défendre.

Déjà au risque de leur vie, leurs longs tuyaux assaillent mon toit qui craque et se brise, on entend les gargouilles de pierres en forme de diable ou de singe qui rejettent l'eau.
Je brûle, je brûle… Qui a mis le feu ? Pauvre pêcheur ! Ou victime du progrès ?
S'il vous plaît, bonnes gens emballez, protéger mes six belles peintures que les orfèvres parisiens et chevronnés avaient offertes pour chaque 1er mai.!
L'époque change : maintenant de longs cortèges de doléances serpentent et manifestent. Plus de 1er mai pour la cathédrale !
De belles pierres blanches tombent, bientôt, il pleut ; des cendres noires coulent sur les murs, des braises énormes tombent aux pieds de la statue de la vierge à l'enfant ; le christ sur sa croix est toujours intact.
Aide-nous encore une fois.
Elle, si belle dentelle, si aimée, s'en va dans le silence, digne et inexorablement, un soir d'avril, s'en remettant à la Providence ! Finira-t-elle brûlée comme Jeanne d'Arc ?

Enfin, elle entend des cris, des appels, à l'extérieur, du tohu-bohu. Des hommes se précipitent à son secours au péril de leur vie. Des lances d'eau l'aspergent, ses pleurs coulent sur tout ce qui s'écroule. Sa belle flèche, orgueil de Viollet-le-Duc, celle qui protège les Parisiens, s'abrase avec des cris de désespoir sur le parvis.
Le coq ne tournera plus, ne chantera plus, mais oh ! Miracle, il n'a pas fondu et un pompier le retrouvera dans les cendres, le matin suivant.

On survivra ! L'ombre de Quasimodo survole le toit ; ses pleurs éternels cherchent à éteindre l'incendie ; Il cherche Esméralda, prisonnière du feu ; Il ne veut pas qu'elle meure encore une fois. Et l'on voit alors dans les flammes de moins en moins fortes Quasimodo s'enfuyant en traîneau au-dessus du toit écroulé et noirci par la laideur. Les arcs-boutants de pierre résistent, les gargouilles appellent les Parisiens à l'aide. Elles recensent sans doute un nouvel écrivain qui aura le pouvoir de me rebâtir !

L'Église Désertée

Par Monique Benard
Avril 2019

Je reviens dans mon village natal après des années d'éloignement et bien sûr un petit pèlerinage s'impose. J'ai pris une chambre à l'hôtel de l'Église, quel drôle de nom pour un hôtel ! Il n'existait pas dans mon enfance. Pourquoi ce nom ? Demandais-je à l'hôtelier, fort aimable et courtois.
Vous ne lisez pas les journaux ?
Ma foi non, du moins pas ceux de la région.
Hé bien vous découvrirez par vous-même. L'église, ici, est un sujet tabou et bon nombre de personnes comme vous cherchent un hôtel pour la voir… Alors je l'ai baptisé ainsi si je puis dire !
Le brave homme ne m'en dit pas plus.
L'hôtel de l'église, mystère, je me rends donc le lendemain comme prévu vers la petite église et une surprise m'attend : un panneau bien en vue indique : « fermé pour cause de désertion ». J'en fais le tour, effectivement aucune porte n'est ouverte. Désertion, désertion, les habitants ont-ils subitement abandonné leur culte ? Je me rends au presbytère, un homme me reçoit sur le pas de la porte, le bedeau, sans doute.
N'insistez pas madame, le curé de la paroisse a déserté. Une voix divine l'a conduit vers d'autres lieux.
Mais un autre prêtre ne vient-il pas officier à sa place ?
Non madame c'est trop dangereux, l'église est sous l'emprise du malin et quiconque s'y aventure, se verra contraint de disparaître !
Que me dites-vous là… Allons brave homme, venez m'ouvrir, j'aimerais tant me recueillir, voyez-vous c'est l'église de mon baptême et de mes jeunes années, j'y ai des souvenirs, je voudrais tant revoir Saint Antoine qui m'avait aidé à retrouver ma médaille de communion.
Il n'y a plus de saint Antoine, il a déserté !
Mais la Vierge Marie à droite de l'autel, je voudrais la voir.
Non Madame, elle a déserté !
La Vierge Marie, mais où est-elle partie ? Rejoindre le malin sans doute.
Le malin, le malin, mais vous savez comme moi que le malin ou le diable n'existe que pour faire peur aux enfants !
Madame, n'insistez pas le malin existe bel et bien.
Donnez-moi les clés, s'il vous plaît je veux aller faire une prière et faire mon chemin de croix.
Le chemin de croix a déserté.
Quoi ?
Oui tout, jusqu'à la mise au tombeau ! Jésus a déserté cette église vous dis-je, ce n'est plus une église mais un lieu sans âme, habité par le malin ;
Pouvez-vous me prêter les clés que je vois ici, vous en avez plusieurs trousseaux… Je m'y rendrai seule et vous les rapporterai.
À vos risques périls, Madame, mais c'est certain je ne vous reverrai pas, adieu…
De plus en plus intriguée, me voici avec ma précieuse clé, les jambes « en coton » malgré tout, mais heureuse de ne pas avoir fait ce chemin pour rien.
C'était un soir d'hiver, il pleuvait, ce qui assombrissait les arbres centenaires tout près de l'église, quelques corbeaux noirs s'envolèrent sur mon passage : mauvais présage.
Je mis un temps infini à mettre la clé dans cette serrure immense toute rouillée. La porte fit comme un gémissement lugubre. Mes yeux s'habituèrent peu à peu à la pénombre, les chaises, bien ordonnées, couvertes de toiles d'araignées, semblaient figées dans leurs postures. Le bénitier à sec,

faisait une triste mine. Les emplacements des tableaux du chemin de croix disparu, dessinaient d'étranges figures comme des yeux qui me regardaient. Sur les pilastres : plus de Saint Antoine, plus de Vierge Marie, même Sainte Rita patronne des causes perdues s'était fait la malle ! L'autel avait disparu également, une désolation, le bedeau ne m'avait pas menti ! Cependant je vis le confessionnal, il ne semblait plus à la même place que dans mes souvenirs, mais c'était bien lui avec ses petits rideaux rouges. J'étais venue me recueillir, mais rien ne m'y autorisait ! Je vacillais, impossible de m'asseoir sur les chaises couvertes de poussière, alors machinalement je me dirigeais vers le confessionnal, à défaut de m'asseoir, je pouvais au moins m'agenouiller et reprendre mes esprits.

Aussitôt, installée, la petite trappe qui en principe sépare le confesseur du pénitent, s'ouvrit et une voix me demande de me confesser, j'étais sidérée, il y a donc quelqu'un dans cette église fermée ! Que signifie cette mascarade, mes pensées ne font qu'un tour, je veux fuir, mais une force irrésistible me pousse à rester pour découvrir ce qui se passe dans cette église et j'entends : « Confessez-vous ma fille, libérez-vous » mais de quoi pensais-je, me confesser ? Une chose que je n'avais pas faite depuis mon enfance ! Stupéfaite, j'entends la voix qui me pose des questions très orientées sur ma famille, mes choix, ma façon de penser, c'est l'inquisition totale ! Il veut tout savoir et moi je parle de plus en plus, j'en oublie que je suis dans un confessionnal, que je n'ai rien demandé, je me dis que le moment de l'absolution va arriver et que j'y verrai plus clair !

Juste à ce moment, une porte s'ouvre à l'intérieur du confessionnal et je me sens comme aspirée, tirée par la manche et là, je vois mon confesseur habillé en juge de Grand Inquisiteur, comme au Moyen Âge, je suis dans un tribunal, je ne comprends rien, l'institution de l'inquisition a été abolie en l'an 2000, quelle est cette mascarade ? Et dans cette église, un confessionnal qui cache cette porte dérobée, je crois rêver ! Tous les saints, la vierge et le chemin de croix, sont là dans cette pièce ; À l'écart je vois même sainte Rita suis-je une cause perdue ? En mon for intérieur je la supplie de me fournir des arguments pour me tirer de ce mauvais pas, mais l'homme du presbytère m'a bien dit adieu, je suis perdue ;

Une bande d'hommes enfermés dans cette pièce juge, tranche, selon ce qu'ils ont entendu dans le confessionnal ! C'est abject. Derrière eux il y a une porte, qui descend dans des souterrains, je suppose. Lorsque j'étais enfant j'avais entendu dire qu'il existait sous l'église des passages mystérieux pour aller vers une autre ville, étais-je dans ces lieux ? Qui avait découvert ce passage pour y déplacer le confessionnal et piéger tous ceux qui osaient se rendre là ? Je pense à l'hôtelier, à l'homme du presbytère, à mon mari, tous savent que je suis venue ici, ils vont me tirer de là ! C'est un cauchemar !

Je vois une liste de noms, que sont devenus ces gens ? Je panique, je ne veux pas aller en prison, je suis interrogée par le Grand Inquisiteur, celui qui m'a « confessé ». À chacune de mes réponses correspond un rituel que chaque préfet accomplit devant tel ou tel saint, un secrétaire note sur un immense grimoire absolument tout ! Je suis interdite, qui sont ces fous habillés comme au Moyen Âge ? En voilà un qui se met à genoux devant Sainte Rita et qui lui demande si elle peut sauver mon âme ! Suis-je vraiment une cause perdue ?

D'après eux je suis une impie, ma curiosité m'avait mené là donc je mérite châtiment. Assis derrière leurs bureaux ils prenaient des notes, et moi je devais lire ma déposition pendant ce temps avant de la signer mais

quelle déposition ? Je ne veux pas me laisser faire !
Le Grand Inquisiteur a des yeux lubriques et me dit des phrases à double sens, il me toise de la tête aux pieds, avec convoitise, encore un qui profiterait bien de la situation. Un des préfets me demande mon sac et le vide de son contenu, et garde le tout, je pense à mon téléphone portable que j'avais mis heureusement en mode vibreur dans la poche de ma jupe lorsque j'étais entrée dans l'église. Cette bande de détraqués ne le découvrira pas ! Depuis quand suis-je ici ? Je vois un journal jeté à terre qui titre « **l'église désertée** » mais je ne peux apercevoir la suite. Donc, au moins une personne sort pour acheter le journal et des vivres pour nourrir ce tribunal et les prisonniers ? Je sors de mes considérations quand le Grand Inquisiteur, me dit : me dit : " ouvrez cette porte, et marchez jusqu'au bout du couloir, sans vous retourner. C'est un ordre je n'ai pas le choix et me retrouve seule, sans d'autres possibilités que celle d'avancer dans ce couloir souterrain lugubre. Je jette un œil à mon téléphone, mais il n'y a pas de réseau. Je m'enfonce dans ce couloir étroit, je n'en vois pas le bout, peut-être n'y en a-t-il pas ? Je vais mourir là de faim et de soif, plus j'avance, plus il fait noir. J'entends des sons au loin, mais jamais je ne réussis à me rapprocher, j'ai les pieds frigorifiés, je titube et finis par m'asseoir épuisée et le sommeil m'emporte tout à fait !
Un bruit de voix me réveille en sursaut, je regarde l'heure sur mon téléphone, j'ai dormi plus de huit heures et j'ai froid dans ce couloir, les bruits se font plus rapprochés et tout à coup deux mains, m'enveloppent dans une couverture de survie, et me soutiennent, je refais le chemin en sens inverse, sans pouvoir dire un mot. Tout est fini dit le policier, n'ayez pas peur, et me voici sur la place de l'église en pleine lumière, des fourgons de police partout, j'aperçois le Grand Inquisiteur menotté et toute sa clique et enfin mon mari !
Il avait vu aux informations de la télévision, un reportage sur des disparitions inquiétantes dans la région. Sans réponse à ses appels, il a fini par appeler l'hôtelier qui lui avait simplement dit que j'étais partie à l'église, et je n'étais pas revenue dormir, d'ailleurs ma voiture était toujours là, lui dit-il. Il avait appelé la police aussitôt qui a réussi à me géolocaliser ce qui confirmait les dires de mon mari et c'est un chien policier qui les a menés au confessionnal !
Le lendemain on pouvait lire dans le journal :
Mystère de l'église désertée
Grâce à la géolocalisation d'un téléphone et à un chien policier : une secte dite « du Grand Inquisiteur » est sous les verrous, ils avaient élu domicile dans une cachette secrète de l'église, leurs prisonniers sont libérés et en relativement en bonne santé. Toutes les statues ont été récupérées.
Cette découverte a permis de mettre à jour un vaste réseau de souterrains, et ce sont maintenant les historiens qui vont se pencher sur ce mystère.

9. Mai 2019…

Propositions d'écriture :

- Il fait nuit. Un des moines du Prieuré est réveillé par des bruits, il découvre dans le réfectoire une malle à demi ouverte...

- Une lettre de dénonciation à une époque difficile ou un magistrat du grenier à sel reçoit une lettre de dénonciation.

Contributions :

- **La malle entrouverte** – *Bernard Poix-Sester* *page 107*
- **La lettre du jardinier** – *Françoise Boué* *page 108*
- **La malle** – *Marie-Claude Chanay* *page 110*
- **La malle** – *Monique Benard* *page 112*

La Malle Entrouverte

Par Bernard Poix-Sester
Mai 2019

Cette nuit de mai est glaciale. Des rafales de vent semblent terminer leur trajectoire dans le dédale des bâtiments du prieuré, faisant claquer une porte, laquelle faisait entendre, dans le mouvement incessant, un lugubre grincement. Frère Jean-Denis de la Félicité éternelle, à la tête de la communauté, ne trouve pas le sommeil, même après avoir égrené trois rosaires grains après grains et compté autant de moutons. Rien à faire, il ne parvient pas à se détacher du vacarme de la porte. Le frère tourier Nicolas, chargé pourtant de veiller à la bonne fermeture de toutes les huisseries, ne semble pas s'en soucier. Il va bien falloir s'en occuper par soi-même. À regret, il écarte l'épaisse couverture, frissonne avant d'enfiler à la hâte sa soutane par-dessus ses vêtements de nuit, tout autant de jour, d'ailleurs. Le moine n'apprécie guère la rudesse des chemises de nuit préférant la douceur du coton des sous-vêtements procurés discrètement par l'entremise de son évêque, aussi son « ami ». Il parcourt à la hâte, en silence, le long couloir bordant, tout d'un côté les cellules des moines. Un très léger trait lumineux est perceptible sous quelques portes, attestant de l'insomnie de plusieurs moines sans qu'aucun n'ait eu le courage de se déplacer. « Le cas du frère tourier s'aggrave », se dit-il *in petto*. Parvenu dans le cloître, il est d'abord saisi de plein fouet par le vent sibérien, puis arrive devant la porte du réfectoire, effectivement ouverte et battant régulièrement au gré du souffle violent. Frère Jean-Denis est perplexe, jamais cette porte ne reste ouverte en dehors des heures de collation des frères. Il est tenté de refermer la porte et de se remettre à l'abri le plus vite possible, néanmoins par réflexe, il entre pour jeter un coup d'œil circulaire dans la pièce, intrigué par la présence incongrue d'un flambeau allumé. La tremblante lueur est suffisante pour remarquer la présence insolite d'une malle disposée à même le sol dont le couvercle est maintenu à moitié ouvert. Un très faible râle semble s'en échapper, entrecoupé de légers vagissements. Il s'empresse de l'ouvrir totalement et découvre dans le fond, muet de stupeur, un magnifique nourrisson tout emmailloté. « Il a été certes protégé du froid mais il ne peut rester longtemps dans cette salle glaciale », se dit-il. Il s'empare du bébé et tout en le saisissant sent sous le petit corps une lettre.

La missive n'est pas, comme cela est arrivé plusieurs fois, une lettre anonyme écrite fébrilement par une mère indigente et désespérée. C'est une confession. L'enfant est le fruit diabolique de l'union de frère Nicolas avec sœur Marguerite de la Béatitude, carmélite dans le couvent voisin où le frère tourier avait effectué des travaux de serrurerie. Les moines les plus dévergondés plaisantant sur l'usage inconsidéré de sa propre clef, sont sèchement enjoints de se taire. Nul doute, en tout cas sur le manque de réaction du moine concernant la porte : il a dû omettre de la refermer au moment de s'enfuir. Frère Jean-Denis adopte la procédure habituelle en pareil cas, s'agissant d'un abandon anonyme. Il le baptise Christophe et ainsi, devenu créature de Dieu, il est adoptable.

Bien des années plus tard, Christophe, devenu charpentier, est appelé pour des travaux de réfection d'une charpente endommagée par suite d'un incendie. Frère Jean-Denis sait à qui il a affaire, il a suivi de loin l'enfant. Se pensant proche de paraître devant Dieu lui-même et voulant soulager sa conscience, il décide d'informer l'ancien enfant trouvé de ses origines diaboliques, lui

recommandant de n'en souffler mot à quiconque dans son intérêt même. De toute façon, heureusement, les faits sont prescrits.

La Lettre du Jardinier.

Par Françoise Boué
Mai 2019

Ce matin-là, Jean Ignace de l'au-delà, nommé prieur depuis quelques mois, reçoit un paquet accompagné d'une missive. Les deux objets sont soigneusement fermés par un cachet de cire sans aucun sceau. Intrigué, il s'empresse d'ouvrir la lettre.
« *Révérend, vous m'avez assigné la tâche de prendre soins des jardins autour du prieuré et dans le cloître. J'en suis très honoré et vous m'avez félicité de mon travail au regard de la prospérité des plantes dont j'ai pris grand soin. Je vous en remercie grandement. Cependant, Inestimable Révérend, je me permets d'attirer votre attention sur la présence d'objets trouvés dans les bosquets attenants au réfectoire et qui me semblent préjudiciables à votre réputation de Prieur et à celle de l'église que vous représentez. En effet, voilà plusieurs matins que je trouve des dessous en dentelle qui ne me semblent pas très catholiques mais très affriolants. Sans être médisant et sans vouloir me prévaloir de ce qui ne me regarde pas, vous devriez surveiller les agissements de vos moines la nuit et vérifier l'état de la serrure de la porterie. En tout bien et tout honneur, je vous remets dans le paquet les objets sataniques trouvés dans vos buissons* ».
Signé : Antoine le jardinier.

À la fin de la lecture de ces lignes, Jean Ignace de L'Au-Delà, se met à tourner en rond dans son magnifique salon restauré et décoré avec soins depuis son arrivée. Une magnifique porte d'un bois précieux s'ouvre sur le réfectoire. À l'opposé, une autre donne accès à ses appartements, eux aussi agrémentés de dorures et de soie précieuse venue de Venise et le tient à l'écart de la vie monastique. Il a accepté – ou plus exactement on lui a demandé d'accepter – la charge de ce Prieuré afin de restaurer sa réputation mise à mal à la cour du roi.
Après avoir longuement réfléchi il décide de convoquer le moine responsable des dortoirs et de la vie du couvent.
Peu de temps s'est écoulé quand le frère Denis s'incline respectueusement devant lui. Il lui demande sans tarder :

- Tout va bien, Frère Denis ? Êtes-vous content de la marche de votre communauté ?
- Euh… Oui Révérend…

-Rien à me signaler ?
-Non…
Non ?
-Euh… Si ! L'autre nuit j'ai été réveillé par des bruits. J'ai cru que cela provenait de votre salon et comme ils persistaient, j'ai décidé de descendre croyant à l'intrusion de bandits sans foi. Quelle ne fut pas mon étonnement de ne trouver personne. Seule, une malle à demi ouverte gisait entre les tables…
À ce moment-là, le moine se parcourt de plusieurs brefs et rapides signes de croix.
Elle était pleine de dessous féminins…
Ah ! Vous connaissez les dessous féminins ? Sembla s'indigner le Prieur. Frère Denis se prosterna devant le révérend, il rougit.
Non ! Heu ! Si, ma mère et mes sœurs tiennent une… Auberge près du port et parfois les soirées…
Bon, bon, passons. Qu'avez-vous fait de votre trouvaille ?
Deux autres frères sont arrivés et…
Et ?
Et… Ils ont été très… intéressés par la malle…
Intéressés ? Et alors ?
Et ils l'ont emportée dans le dortoir !
Dans le dortoir ?
Oui, ils ont réveillé les autres et ont… essayé
Essayé de cacher la malle
Non ! Ils ont essayé les…
Les ?
Les habits en dentelles !
Le Révérend lève les bras au ciel.
Mon Dieu ! Et vous aviez l'intention de m'en informer quand ? Frère Denis se contente de baisser le tête.
Vous rendez-vous compte dans quel état de péché se trouvent vos moines ? Et, vous ? Votre péché est encore plus grave de ne pas avoir été capable de maintenir l'ordre et de ne pas m'informer. Allez chercher vos frères et descendez cette malle. Au plus vite.
Quelques minutes plus tard, Frère Denis, moines et malle sont dans le salon.
Le révérend leur tient le même discours sur leur état de péché en les incitant à une confession dans les plus brefs délais. Puis, il termine :
Nous ne pouvons pas garder cet objet de dépravation dans nos murs. Trouvez-moi des cadenas et à la nuit tombée, Frère Denis et deux d'entre vous iront le jeter dans La Loire. J'implorerai la miséricorde de Dieu pour vous si vous savez rester muets.

Quelques siècles plus tard, deux pêcheurs de Loire, Jean et Marcel trouvent une malle au milieu du fleuve. Petit à petit, avec force et ténacité, ils la glissent sur la berge. Elle n'est que légèrement abîmée, les poignets sont encore utilisables, les fermetures sont rehaussées chacune de cadenas très anciens. Ils la transportent dans l'atelier de Jean, la posent sur l'établi. Avec force coups de marteau, l'aide de pinces, ils soulèvent enfin le couvercle. « Nom de Dieu » s'écrie Marcel.
La semaine suivante, un article dans l'Écho Charitois annonce :
Événement historique : le voile enfin levé !

Deux pêcheurs ont découvert dans le lit de la Loire une malle. D'après les experts sollicités, elle daterait de la fin du Moyen-âge. Elle contenait deux parchemins : l'un adressé à la dame Rosemonde Dupavé, impasse des mariniers et signé par un certain I. de L. demandant à ladite dame de se présenter avec plusieurs de ses filles au lieu habituel. Le deuxième, malheureusement en moins bon état est illisible sauf la signature d'un certain Thomas, jardinier. La malle contenait également des dessous féminins qui ne laissent aucun doute sur le métier de Rosemonde. Il y avait bien des « femmes de mauvaise vie » dans cette impasse. La question sur la destination de la maison

située à cet endroit près du port a été soulevée à maintes reprises mais jamais élucidée. Le voile est enfin levé et les Charitois ont maintenant leur réponse. Les historiens poursuivent leurs recherches afin de savoir qui était I.de L

À côté de l'article, une photo : une malle ouverte, deux hommes souriants regardent l'objectif. L'un montre une lettre, l'autre soulève un sous-vêtement d'époque orné de dentelles. Sous le cliché cette légende : « Bravo Messieurs ! »

La Malle

Par Marie-Claude Chaney
Mai 2019

Jean, le jeune moine est arrivé, il y a deux jours, en cette année 1790, au prieuré de la Charité, année incertaine où l'on leur demande de devenir séculiers. Il est extrêmement surpris par la grandeur de l'ancien prieuré, par son cloître nouvellement construit et par le luxe des décorations encore toutes fraîches du réfectoire ; cette nuit, il est réveillé par un drôle de cauchemar, entend comme des pas
En bas sous le dortoir, sans doute dans « la salon du Prieur. » Malgré les prières qui le réconfortent, il n'est pas rassuré. Les chambres voisines sont vides : il est vrai qu'après la Révolution, le prieuré est décimé : plus que 13 moines !

Quel tapage ! On dirait des grincements métalliques, des portes qui s'ouvrent et se ferment. Muet, sans prendre le temps d'enfiler sa bure, les pieds nus, il descend quatre à quatre ce bel escalier de fer forgé qui mène aux salles du bas. Le bruit se rapproche : on dirait une respiration humaine ;
- Qu'y a-t-il ? Un bandit ?
Il saisit au passage une barre de fer de la porte d'entrée ; lui qui ne doit jamais faire de mal. Oh ! Pardon mon Seigneur !
Éclairé par une pauvre chandelle, il avance à tâtons, jetant un coup d'œil à ces belles décorations du salon du Prieur ; guirlandes, nœuds, urnes, feuilles d'acanthes auraient retenu son attention s'il n'entendait pas à l'extrémité du réfectoire du tapage comme le bruit des bancs de bois qui se choquent, que l'on traîne. Le Prieur, il se dit qu'Il ne l'a pas connu !
Tremblant, il regarde par le trou de la serrure. Dans le clair de lune lugubre qui règne dans cette longue pièce, il entrevoit le placard ouvert au pied duquel règne une malle de cuir à demi ouverte d'où s'échappe un fouillis d'étoffes brillantes, colorées. Sa curiosité est la plus forte : Il entre et n'en croit pas ses yeux : un être à la respiration rauque, aux yeux perçants est assis sur ce drôle de trône. Aussitôt, il fait un signe de croix demandant à Dieu de faire envoler ce diable. À ce moment, le diable se transforme en un oiseau de mauvais augure qui grimaçant, emporte dans son bec un long chapelet d'ivoire et s'envole sur le bord de

la petite fenêtre que le vent a ouverte. Il inspecte Frère Jean, cloué de peur ! Poursuivi par la curiosité, il s'avance avec précaution, examine l'étiquette, à moitié lisible, salie sans doute par ce diable. Le nom du propriétaire est effacé, il ne reste plus que :

Monseigneur **Le Fare d'Auxerre**

Sur la fenêtre entrouverte, les yeux de diable. Ils l'observent d'un air menaçant, inspectent d'un air torride les faits et gestes du jeune moine, intrigué par la présence de cette malle. Confus de sa curiosité mais têtu car il veut savoir ce qui se passe, il découvre une coiffe blanche bien amidonnée, un éventail perlé, des paquets de lettres bien ficelées avec un ruban doré :

Jean n'est pas très fier de regarder ce courrier, mais Dieu lui pardonnera : cela peut servir ! « A mon Ami - Madame de Pompadour. »

Sur une autre enveloppe, le cachet du Roi Louis XV le surprend :

- Réponse à votre demande de ministère.

Sa main tremble : non, il ne commettra pas plus d'indiscrétion !

La chouette chevêche s'agite le voyant contempler une esquisse de marquise aux beaux yeux d'azur, aux rameaux de robe semés d'or, la robe nuancée de bleu qui était, lui semble-t-il l'emblème royal.

Dessous, est écrit : Madame de Pompadour. Signé : Quentin de la Tour.

À qui peut appartenir ce portrait magnifique d'une femme dans un lieu religieux ? Se dit-il en surveillant du coin de l'œil et la porte d'entrée et l'embrasure de la fenêtre où se tient cet oiseau maléfique et bruyant, celui qui gonfle ses plumes en le regardant. Qu'avait-il à faire dans cette malle ?

Au moment où Jean fébrilement retire un chapeau de feutre ; la chouette se précipite sur lui, le fouettant de ses longues ailes, en colère et hurlant. Sa respiration devient à nouveau épouvantable à s'en boucher les oreilles, tant et tant il pousse un cri ; on voit le jeune moine se battre avec la chouette qui a volé le chapeau ! Il lui semble connaître ce chapeau que l'oiseau a emporté sur le bord de la fenêtre !

Frère Jean veut savoir ! Il saisit un cadre emballé. Le carton se déchire et tombe le portrait d'un homme en soutane rouge, à la tête arrondie, à la figure pivoine, aux yeux malicieux, aux lèvres minces et fermes ébauchant un sourire aimable. Le tableau est signé : Proudhon.

Oh ! S'offusque-t-il et rougit, peu fier de son indiscrétion :

« Qu'est-ce qu'un cardinal a à voir avec cette femme, cette collection de chiffons dont cette tapisserie percée de plein de trous, tel un rideau où l'on voit à travers » ! Au moment, où il étend ce grand rideau, la porte du salon s'ouvre et apparaît Frère Raoul, le responsable de ce qui reste du clergé. Quelle n'est pas sa stupéfaction en voyant ce jeune Jean en chemise de nuit, cherchant à voir derrière les trous de ce rideau !

Mais frère Jean, que faites-vous là, en chemise, qu'avez-vous fait de cette malle qui n'est pas à vous ! Vous n'y êtes plus !

À ce moment, dans la cour, on entend un fiacre s'arrêter ; le jour se lève, quelqu'un frappe à la porte, la chouette emportant le chapeau de cardinal se poste, prête à partir, sur le toit du fiacre !

Le portier du prieuré, derrière la porte de bois, lourdement fermée, écoute une voix :

Je viens chercher la malle du Cardinal de Bernis pour l'emmener chez son neveu à Auxerre.

Frère Jean n'en revient pas !

Eh ! Oui, jeune sot, vous nous mettez dans de beaux draps, vite remettons les trésors de jeunesse du Cardinal en espérant que son amie la chouette, gardienne de son âme, ne dévoile pas votre curiosité !

Vous ne connaissez pas la valeur de ce prélat en littérature : c'est évident qu'il pouvait s'attirer tous les sourires de ces dames de la Cour ; lisez ce que cet homme m'a offert :
Et lui tend de dessous sa soutane un long poème :
« Ode à mon pays » :
« Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
Qui forment devant moi de longs amphithéâtres,
Où l'hiver règne encore, quand la blonde Cérès
De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !
Qu'il m'est doux de revoir, sur des rives fertiles,
Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles… »

Bouche bée, les deux moines rassemblent vite les trésors de la vie de cet éminent et curieux personnage, homme d'Église et homme coquet que la Révolution aurait fait fuir à Rome. Ceci sous l'œil impatient de la chouette du Cardinal de Bernis, celle qui ne veut pas que ses derniers biens lui soient confisqués.

Ainsi, la malle est partie ce jour-là, incognito chez le cousin du Cardinal : l'évêque d'Auxerre.

La Malle

Par Monique Benard
Mai 2019

De nos jours quelque part dans un monastère du sud de la France.

Frère Léon est harassé, après la dernière prière du soir, il vérifie la fermeture de toutes les portes extérieures, il doit encore se rendre au réfectoire pour s'assurer que tout est en ordre pour le lendemain matin pour le petit-déjeuner C'est lui le responsable de la nourriture terrestre de tous ces frères. Il s'acquitte de cette tâche consciencieusement, compte et recompte la part de chacun, le pain, la petite portion de fromage et un peu de café chicorée, chacun doit avoir sa ration. Le lait de vache, bien fragile par cette chaleur, boue sur les fourneaux, dans de grands chaudrons. L 'odeur lui donne la nausée, et c'est avec délivrance qu'il part rejoindre son dortoir. Quarante lits sont alignés au cordeau, frère Léon occupe celui qui se trouve près de la porte, dernier couché mais toujours le premier debout ! Ses frères dorment profondément, la journée a été rude aussi pour eux. À peine est-il endormi qu'un bruit étrange le réveille, a-t-il rêvé ? Voilà que cela recommence, comme si on tirait quelque chose au sol, juste en dessous du dortoir, ou se trouve précisément le réfectoire ! Frère Léon descend pieds nus quatre à quatre les escaliers usés et aussi lisses que les crânes chauves des moines, seule son aube de bure flottant autour de lui, prise de mouvement par la vitesse émet un petit sifflement, comme un vent malicieux ;
Le réfectoire, éclairé par une veilleuse, profile des ombres bizarres sur les murs, mais le sol reste sombre et froid. Le pied nu de frère Léon, heurte une chose dure en plein milieu de l'allée ! Avec l'aide de sa lampe il découvre une malle dont le couvercle bâille encore, comme si son propriétaire n'avait pas eu le temps de le refermer !
Frère Léon, stupéfait, se demande qui a pu apporter cette malle en pleine nuit et pour quoi faire ? Il soulève le couvercle, une multitude de documents se trouvent là, mais le réfectoire n'est pas un endroit approprié pour en lire le contenu, il se sert donc du chariot pour transporter sa trouvaille dans la réserve, là, il sera à l'abri des regards pour lire tranquillement.

Mais qui a bien pu déposer cette malle ? Toutes les portes sont fermées, ce ne peut être qu'un habitué, frère Léon est intrigué et à hâte de percer ce mystère. Celui qui l'a déposée à cet endroit sait parfaitement que c'est lui qui la trouvera, il est toujours le premier à descendre le matin, lui est-elle destinée ? Frère Léon fait un signe de croix avant de s'absorber dans sa lecture, Dieu lui par- donnera sa curiosité !

Tout d'abord, le premier document est un acte de naissance d'Aristide Chauveau né à bordeaux, le 20 mars 1937 né de :

Gabrielle Bourge couturière, sa mère

Et de Maurice Chauveau vigneron et propriétaire terrien. L'acte de naissance de notre prieur le père Aristide, ça alors !

Frère Léon, a des scrupules, ne devrait-il pas renoncer à sa curiosité et remettre ceci au prieur ? Puisque ce sont des documents qui lui appartiennent ? Mais l'envie de comprendre est plus forte, et il oublie vite ses doutes.

Le bon prieur Aristide a donc 82 ans aujourd'hui, frère Léon ne l'aurait pas cru, il possède un visage jeune encore et a dû être beau garçon, quelques photos en attestent réellement dans cette malle, mais aussi toute une saga familiale photographiée dans les vignes, pour les vendanges. On reconnaît bien le père Aristide au milieu d'autres vignerons et de vigneronnes. Il est le plus jeune, sur le livret de famille, Aristide a deux frères aînés, on peut aisément les deviner sur la photo, ils ont une vingtaine d'années.

S'en suit, une série de documents sur le parcours du jeune Aristide, stagiaire des novices à 18 ans puis postulant à Bordeaux : première photo pendant son noviciat avant ses vœux temporaires. Quelques années plus tard, c'est l'engagement définitif par la profession solennelle. Par la suite, frère Aristide devient prieur, grâce à ses capacités à fédérer la communauté.

Un tout autre dossier, cette fois de couleur différente livre un acte de naissance d'une petite fille, Mélanie Sauvage, née d'un père tué pendant la guerre, en 1939, soit deux ans après sa naissance et d'une mère Henriette Brisson « bonne a tout faire » tel qu'il est stipulé dans l'acte.

Ces informations sur cette inconnue, questionne le brave moine Léon, elles ont un point commun : ces deux personnes, Aristide et Mélanie sont nés dans la même commune, et ont deux ans d'intervalle, ont-elles grandi ensemble ?

La photo d'une jolie jeune fille tombe d'une enveloppe jaunie : avec une annotation au dos : Mélanie le jour de ses 16 ans, elle est là dans les vignes, on y voit le clocher, le même que sur la photo de groupe trouvée précédemment, alors oui, ces deux-là ont grandi ensemble, qui est cette Mélanie ?

Un autre dossier, contient des lettres échangées entre le curé du village et Gabrielle Chauveau, la mère d'Aristide, elle le supplie d'éloigner son fils et de le contraindre à embrasser une vie monacale.

C'est la meilleure solution, il ne saura rien. Voyez-vous je ne peux plus garder Henriette comme bonne à tout faire, certes, je l'avais recueillie avec sa fille Amélie, mais les circonstances m'obligent à m'en séparer, il ne faut pas qu'elles parlent, j'ai de bonnes connaissances dans la Nièvre, elles partiront, elles y seront bien, cette petite sotte pourra accoucher en toute discrétion !

Ainsi Aristide est devenu moine par la volonté de sa mère et avec l'aide du curé ?

Henriette, veuve, bonne à tout faire chez les parents d'Aristide avec sa petite Amélie, contraintes de déménager ? Que sont devenues ces femmes ? Henriette bien sûr est décédée, mais Amélie ? Et le bébé qu'est-il devenu ?

Le frère Léon vit cette histoire comme si c'était la sienne ! Tout à coup, il transpire à grosse goutte, mais je suis né sous X dans la

Nièvre justement, il hurle dans la Nièvre, dans la Nièvre !
À ce moment-là, le jour est levé quand le bon prieur Aristide, ouvre la porte de la réserve :
Je savais que je te trouverais là, je t'ai laissé finir, j'ai su que tu avais compris quand tu as crié dans la Nièvre !
Voilà mon fils, j'ai mis plus de vingt ans avant de réunir ces documents et encore bien d'autres que je te montrerai un jour, j'ai retrouvé ta mère Amélie que mes parents avaient éloignée de la propriété familiale brusquement, et enfin je t'ai retrouvé, moine, à ma grande surprise, mais libre, mais je t'aurais reconnu entre tous tu lui ressembles tant !
J'aimais Amélie et du jour au lendemain elle est partie avec sa mère sans que je ne sache rien, ni pourquoi, j'ai eu un chagrin fou vois-tu et me suis consacré à Dieu.
Mais Amélie, heu… Ma mère est encore en vie ?
Oui et elle voudrait bien te connaître !
Frère Léon est sonné, son père, sa mère il n'espérait plus cet événement depuis si longtemps !
Pourquoi avoir choisi la malle ?
Tu me vois t'appeler dans mon bureau et te dire tout de go : frère Léon je suis ton père !

Le rire emporta les deux hommes et ce matin-là frère Léon se fit remplacer pour le service du réfectoire, pour la première fois !